

RELATION
DE CE QUI S'EST PASSE'
EN LA
NOVVELLE FRANCE

E'S ANNE'ES 1643. & 1644.

Enuoyée au R. P. IEAN FILLEAU,
Prouvincial de la Compagnie de Iesvs,
en la Prouince de France.

Par le R. P. BARTHELEMY VIMONT, de
*la mesme Compagnie, Superieur de
toute la Mission.*



A P A R I S,

Chez { SEBASTIEN CRAMOISY,
Imprimeur du Roy, & de la Reyne Regente,
ET
GABRIEL CRAMOISY. } rue S. Jacques, aux
Cicognes,

M. DC. XLV.

Avec Priuilege du Roy.



AV REVEREND PERE

IEAN FILLEAV,

PROVINCIAL DE LA
Compagnie de IESVS en la Pro-
vince de France.



ON REVEREND PERE,

Ce nous est une consolation bien sensible de recevoir tous les ans des lettres de V. R. qui sont autant de tesmoignages authentiques de l'affection qu'elle a pour la conuersion de ces peuples, & des effets signalez de son amour en nostre endroit, elle ne seruent pas peu à nous encourager pour poursuivre le dessein que nous auons d'attirer à la connoissance & amour de Dieu toutes les Nations de ces contrées qui sont plus grandes en nombre qu'on ne se per-

ÉPISTRE.

Il faidoit au commencement, nous en descouurons tous les ans de nouuelles qui ne sont point errantes & vagabondes, & qui pourroient seruir d'un iuste employ à ceux qui ont du zele pour leur salut: deux cents mille Algonquins les attendent, & si leur zele n'est point borné, il pourra s'estendre à plusieurs autres Nations qui sont au Midy de nostre grand fleuve, & s'ils ne sont contens de cela, ils pourront s'auancer iusques au Couchant, où ils trouueront assez d'exercice pour le reste de leur vie. Ils verront que ces peuples ne sont pas si Barbares qu'ils n'ayent l'esprit capable d'instruction, & un cœur susceptible des maximes de l'Euangile, que si quelqu'un auoit d'autres sentimens, la Relation que j'enuoye à V. R. de ce qui s'est passé icy cette année, le pourra desabuser, elle y verra de bons & de mauuais succez, & remarquera que Dieu va

EPISTRE.

tousiours exauçant de plus en plus les prieres qu'on fait en France pour nos pauvres Sauvages, & qu'il va benissant les secours qu'on leur donne. Elle connoistra d'autre part que les ennemis du salut de ces peuples veillent tousiours à leur ruine & s'efforcent de les perdre, ce qui nous oblige de recourir plus particulièrement à elle pour luy demander le secours & assistance des prieres & saints Sacrifices de nos Peres & Freres, & spécialement celle de V. R. de qui ie suis.

*A Kebec, ce 5. de
Septembre, 1644.*

Tres-humble & tres-obeyssant
seruiteur,
BARTHÆLEMY VIMONT.
à iij



T A B L E
DES CHAPITRES
CONTENVS EN
C E L I V R E.

- Chapitre I.  *De l'estat general des Chrestiens de la Nouvelle France, page. 1*
- Chap. II. *De quelques Baptesme en la residence de S. Ioseph, pag. 10*
- Chap. III. *Des bons sentimens & actions des Chrestiens de Saint Ioseph, pag. 23*
- Chap. IV. *Continuation des bons sentimens & actions des Chrestiens de S. Ioseph, pag. 45*
- Chap. V. *Continuation des bons sentimens & actions des Chrestiens de Saint Ioseph, pag. 56*
- Chap. VI. *De l' Hospital, pag. 70*
- Chap. VII. *Du Seminaire des Ursulines, pag. 94*
- Chap. VIII. *De ce qui s'est passé à l'occasion de quelques Apostats, pag. 113*

TABLE DES CHAPITRES.

- Chap. IX. *Du Seminaire des Hurons aux
trois Rivieres, & de leur prise avec celle
du Pere Joseph Bressany, par les Iroquois,*
pag. 139.
- Chap. X. *De la prise de trois Iroquois,*
pag. 171
- Chap. XI. *Des bons deportemens des Ati-
kamegnes,* pag. 187
- Chap. XII. *De la Mission de sainte Croix
à Tadoussac,* pag. 209
- Chap. XIII. *Continuation de la Mission
de Sainte Croix à Tadoussac,* pag. 229
- Chap. XIV. *De la Creation d'un Capitai-
ne à Tadoussac,* pag. 249

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne Regente Mere de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royale au Chateau du Louure, Ancien Escheuin & Consul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure, intitulé. *La Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, és années 1643, & 1644. enuoyée au Reuerend Pere Iean Filleau, Prouincial de la mesme Compagnie, superieur de toute la Mission.* Et ce pendant le temps & espace de dix ans consecutifs, avec defences à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de déguisement ou changemēt qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation & del'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris le 14. iour de Decembre, 1644. Signé par le Roy en son Conseil Cramoisy, & scellé du grand Séeł en cire iaune.

Permission du R. Pere Prouincial.

NOUS Iean Filleau, Prouincial de la Compagnie de Iesvs en la Prouince de France, auons accordé, pour l'aduenir, au Sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Iuré Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne Regente Mere de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royale du Chasteau du Louure, Ancien Escheuin & Consul de la Ville Paris, l'Impression des Relations de la Nouvelle France, Fait à Paris le quinziesme Decembre, 1644.

Signé I E A N F I L L E A U.



RELATION DE CE QUI S'EST

passé en la Nouvelle
France,és années 1643.

& 1644.

CHAPITRE I.

*De l'estat general des Chrestiens de
la Nouvelle France.*



'Estat où se void maintenant
reduite cette Eglise naissante
est capable de tirer des yeux,
de tous ceux qui l'ayment,
des larmes de tristesse & de
ioye. Car d'un costé c'est vne chose pi-
toyable de voir perir deuant nos yeux
ces pauvres peuples à mesure qu'ils em-

A

2. *Relation de la Nouvelle France,*

brassent la Foy : & de l'autre nous auons
sujet de nous consoler voyant que les
miseres qui les accueillent de toutes
parts , ne seruent qu'à faire souhaitter
la foy à ceux qui iusques à present l'a-
uoient mesprisée , & la fortifier & faire
paroistre avec plus de gloire dans les
cœurs de ceux qui desia l'auoient re-
ceüe. Nous voyons bien que Dieu est
le Fondateur de cette Eglise, aussi bien
que de la primitive ; car il l'a fait nai-
stre comme celle-là dans les trauaux ,
& croistre dans les souffrances , pour la
couronner avec elle dans la gloire.

La maladie , la guerre , & la famine
sont les trois fleaux dont il a pleu à Dieu
frapper nos Neophytes , de puis qu'ils
ont commencé à l'adorer, & se soumet-
tre à ses Loix. A peine eurent-ils ouï
parler de la Doctrine que nous leur pres-
chons , & commencé à recevoir cette
diuine semence , qu'une maladie con-
tagieuse s'espandit dans toutes ces na-
tions , & en moissonna la plus saine par-
tie : Cette maladie n'eust pas plustost
cessé , que la guerre , qui iusques alors
leur auoit esté si aduantageuse qu'ils

es années 1643. & 1644. 3

s'estoient rendus Maistres du pays de leurs ennemis , & les auoient battus par tout , commença , & a continué depuis à leur estre si funeste , qu'ils y ont perdu tous leurs meilleurs guerriers , ont esté chassés de leur propre pays , & ne font plus maintenant autre chose que fuir la cruauté des Iroquois , qui ne laissent pas neantmoins de les attrapper bien souuent & en faire d'horribles massacres.

En suite de ce malheur estans contrains de quitter les bois les plus commodes à la chasse , qui sont au Midy du grand fleuve , & sujets aux courtes de leurs ennemis , ils sont tombez entre les mains d'un autre ennemy non moins cruel , qui est la faim , laquelle en a ramené plusieurs du milieu des forests à nos portes , pour nous demander l'aumône en vn temps auquel ils auoient accoustumé d'estre tous les iours dans les festins. Nous en auons veu qui ont couru dans les bois dix , quinze , & vingt iours sans rien manger que quelque bout d'escorce ou de peau : d'autres se sont résolus de passer la grande riuere

4 *Relation de la Nouvelle France,*
en vn temps auquel elle rouloit par tout
des rochers & des montagnes de glace
pour entrer dans les bois du Midy, non-
obstant l'apprehension de leurs enne-
mis , disant qu'ils aimoient autant
mourir du feu des Iroquois comme de
faim ; & comme si le malheur les eust
accompagné par tout, apres auoir couru
parmy les glaces & les neiges mille ha-
zards de perdre la vie , ils sont retournez
sans auoir mangé autre chose que les
cordes de leurs raquetes. Ceux qui ont
le moins souffert , sont vne partie des
Chrestiens de Sillery & de Tadoussac,
qui pour n'estre pas incommodez en
leur chasse par les Iroquois , sont en-
trez dans les bois du Midy trois mois
plustost qu'à l'ordinaire , & sont allez si
auant que les Iroquois ne les ont peu
rencontrer , quoy qu'ils les ayent cher-
chez comme on a reconneu par leurs
pistes. Cela a esté cause que les Meres
Hospitalieres & nos Peres de Sillery ont
eu sur les bras pendant tout l'Hyuer plus
de quarante Sauuages , la plus part in-
firmes , & vieillards qu'il a fallu nourrir
avec de grands frais , & qui autrement

és années 1643. & 1644. 5

fussent morts de faim & de misere dans les bois sans aucune assistance corporelle ny spirituelle.

Tous ces accidens ont tellement esclaircy nos Sauuages , que là où l'on voyoit il y a huiët ans , quatre-vingt & cent cabanes , à peine en voit-on maintenant cinq ou six : & tel Capitaine qui commandoit pour lors à huiët cents guerriers , n'en compte plus à present que trente ou quarante , & au lieu des flottes de trois ou quatre cents Canots, nous n'en voyons plus que de vingt ou trente ; & ce qui est pitoyable , c'est que ces restes de Nations consistent quasi toutes en des femmes veufues , ou filles qui ne sçauroient toutes trouuer vn mary legitime , & qui partant sont en danger de souffrir beaucoup ou de faire de grandes fautes.

Ce comble de miseres qui les accablent , deuroit se me semble les fortifier dans la creance qu'ils auoient dès le commencement , que la priere les faisoit mourir , que nous estions des sorciers , qui auions coniuré contre leurs vies , que nous auions des intelligences

6 *Relation de la Nouvelle France,*
secretes avec leurs ennemis. Mais celuy
qui est le Maistre des cœurs leur donne
d'autres pensées, & leur fait reconnoi-
stre, & aduouër publiquement au mi-
lieu de leurs afflictions, que la main qui
les frappe est celle du vray Dieu, qu'ils
n'auoient pas encore conneu, & dont
les iugemens sont aussi secrets comme
ils sont equitables. Nous auons cepen-
dant grand sujet de louer Dieu de ce
qu'il tire sa gloire de l'affliction de ce
pauvre peuple & la fait seruir auanta-
geusement à sa conuersion. Quoy qu'il
ne soit point dans le monde aucune na-
tion plus pauvre que celle-cy, il n'en est
pas neantmoins de plus orgueilleuse,
lors qu'ils estoient dans la prosperité,
nous ne pouuions quasi les aborder,
les François estoient des chiens, & tout
ce que nous leur preschions estoient des
fables. Mais depuis que les afflictions les
ont humiliez, & que la necessité les a
rendus plus dependans des François, &
leur a fait esprouuer les effects de la cha-
rité Chrestienne, ils ont ouuert les yeux,
& voyent maintenant plus clair que ia-
mais qu'il n'y a point d'autre Diuinité

que celle que nous leurs preschons. En effect de tous ceux qui ne sont pas encore Chrestiens il n'y en a presque poinz qui ne tende pour le moins exterieurement vn tesmoignage public de l'estime & approbation qu'il fait de nostre creance : Car si on les interroge s'ils croient ce que nous leur disons , & s'ils ne veulent pas estre baptisez , ils respondent qu'ils croient en effect , & qu'ils souhaitent le Baptisme , que s'ils ne sont pas encore tous disposez à recevoir la Foy , ou si quelques-vns mesme l'abandonnent , c'est tousiours en aduoiant à la gloire de Dieu , que ce que nous preschons est vray , mais difficile. Ce n'est plus maintenant vne chose honteuse parmy eux de professer le Christianisme , de prier Dieu le soir & le matin en presence des infideles mesmes. La grace va tous les iours adoucissant leur ancienne barbarie. Le mestier des Jongleurs & des forciers perd son credit peu à peu , les nations esloignées attirées par l'odeur de nos bons Chrestiens s'approchent de nous pour iouïr de la mesme faueur que reçoivent celles qui nous

8 *Relation de la Nouvelle France,*

sont plus proches : ils commencent à s'approprier à nos coutumes, les difficultez qu'ils ont à se soumettre aux loix Chrestiennes s'applanissent de plus en plus, la vertu & l'honnesteté est maintenant parmy eux en veneration, ceux mesme qui la pratiquent le moins, ne laissent pas de l'honorer exterieurement. Ils connoissent maintenant & detestent plusieurs choses sous le tiltre de vice, qu'ils estimoient auparauant & louoient fausement comme des vertus. Enfin la verité triomphe de l'erreur, & le Prince des tenebres est contraint de ceder la place au Roy de gloire & de lumiere.

Ce n'est pas à dire que tout soit fait. Nous auons plus de peine à conseruer nos Chrestiens, qu'à les acquerir. Leur vie errante est vn grand empeschement à la vertu, & neantmoins les difficultez qu'il y a pour les arrester, sont quasi insurmōtables. Les terres que nous leur défrichons, les maisons que nous leur bastissons, & les autres secours spirituels & corporels que nous taschons de leur rendre les arrestent vn peu, mais

és années 1643. & 1644. 9

non pas tout à fait. La colonie des François qui est à vray dire le fondement du Christianisme en ces contrées va tousiours croissant, mais lentement, n'estant pas assistée de l'ancienne France assez puissamment. Les Algonquins del'Isle, & ceux de la Nation d'Hiroquet apres tant d'années d'instruction ne sont pas à la verité si inselens comme auparavant; mais aussi ils ne sont pas si humbles comme ils faudroit pour estre capables du Baptesme. Les exemples de quelques-vns d'entr'eux qui ont quitté la Foy, ou l'ont profanée par des actions indignes nous empeschent d'en baptiser plusieurs qui se presentent. Les mariages nous donnent encore bien de la peine. Nous sommes tous environnez de Nations qui ne nous ont encore iamais veu, si le grand fleuve est vne fois libre, il nous donnera l'entrée dans des Nations innombrables, & grandement peuplées, dont quelques-vnes ont desia ouy parler de nous, & nous souhaitent. En vn mot nous ne faisons que commencer; mais nous esperons que ces heureux commencemens auront d'heu-

10 *Relation de la Nouvelle France,*
reux progrez, & que Dieu consomme-
ra enfin l'ouvrage qu'il a entrepris, puis
qu'il est à sa gloire.

CHAPITRE II.

De quelques Baptesmes en la residence de Sainct Ioseph.



Ieu est tousiours admirable dans la predestination de ses esleus ses desseins sont secrets, & ses pensées cachées, mais l'exécution en est merueilleuse, ment efficace. Nous l'auons veu en la personne d'un Capitaine Abnaquiois, que Dieu a tiré du milieu d'une Nation toute infidele, & bien esloignée de nous pour le mettre dans le sein de son Eglise. Il y a trois ans qu'il estoit venu à Sillery pour offrir à nos Saunages des presens en satisfaction de la mort d'un Algonquin que ceux de sa Nation auoient tué. Nos Chrestiens accepterēt les presens, les parens du defunct essuye-

és années 1643. & 1644. II

rent leurs larmes, & la Paix fust renouïe entre ces deux Nations. Vn de nos Principaux Neophytes harâgua pour annoncer cette paix, & adiousta à la fin, parlant au Capitaine Abnaquiois qui estoit entremetteur de la paix, que pour rendre leur amitié assurée & immortelle, il falloit qu'il renonçast à ses superstitions, & qu'il embrassast la creance dont ils faisoient maintenant profession. Si tu veux, luy dit-il, lier nos deux Nations par vne parfaite amitié, ils faut que nous croyons tous le mesme: Fais-toy baptiser, & procure que tes gens fassent le mesme, ce lien sera plus fort que tous les presens. Nous prions Dieu, & ne reconnoissons point d'autres amis ny freres que ceux qui prient comme nous. Comment aimerions-nous ceux que Dieu haït? Or Dieu haït ceux qui ne prient pas: Si tu veux doncques nous auoir pour frere & pour amis, aprends à prier comme l'on nous a enseigné: Ces paroles firent vne telle impression dans l'esprit du Capitaine Abnaquiois qu'il promit de retourner à Sillery l'Esté prochain pour se faire enseigner. En effet

12 *Relation de la Nouvelle France,*

il s'acquitta de sa promesse, & parust icy au commencement de l'Efté avec huit Canots, lors qu'on se preparoit pour aller à la guerre contre les Iroquois, où il fust emmené, & eftant de retour, il commença à preffer fortement son Baptême. Ses gens firent quelque insolence qui fust cause qu'on parla de les chaffer. Il prie Monsieur le Gouverneur qu'on luy permette de demeurer avec trois de fes gens on le luy accorde. Il se fait instruire, il assiste aux Prieres soir & matin, il entre fouvent dans l'Eglise pour visiter le Sainct Sacrement & luy demander la grace d'estre bien tost baptisé. Le Pere Dequen le rebute diuerfes fois pour l'éprouuer, alleguant qu'il faut vaquer aux autres qui sont plus presséz que luy & mieux disposez, qu'il est estrangier, & qu'on ne se fie point à sa parole. Il respond à tout cela, que s'agissant du salut de son ame, il est autant pressé que les autres eftant autant en danger de se perdre comme estoient les autres qui pourfuiuoient leur Baptême, qu'il sçait desia les Prieres & le Catechisme, l'ayant apri de Charles Me-

jaskat, avec qui il auoit demeuré pendant l'Hyuer, que pour estre Estranger, il ne doit pas estre rebuté puis que le Paradis est fait aussi bien pour ceux de sa Nation que pour les autres, qu'il n'est pas vn enfant pour se desdire, qu'il a quitté son pays & renoncé à sa charge de Capitaine pour estre instruit, qu'il veut demeurer tousiours avec les Chrestiens de Syllery pour conseruer la Foy, apres qu'il aura fait vn voyage en son pays, & pourueu à ses petites affaires. Le Pere voyant son courage & sa perseuerance apres vne longue espreuue luy donna le contentement qu'il desiroit, & le mit au nombre des enfans de Dieu. Monsieur le Gouverneur le nomma Iean Baptiste. Apres son Baptisme il vint trouuer le Pere Dequen & luy dit qu'il n'auoit iamais resenty vne ioye pareille à celle de ce iour: Non, dit-il, ie ne serois pas si ioyeux quand on m'auroit retiré des mains des Iroquois. Helas ! nous croyons qu'il y est tombé. Il s'en alloit à son pays pour prendre cōgé de ses parens, & dire à Dieu à ses gens, il nous auoit promis de parler hautement

14 *Relation de la Nouvelle France,*
& hardimēt en faueur de la foy, & cōme
i'écris cecy vn Canot d'Abnaquiois viēt
d'arriuer par la meſme riuiera par la-
quelle il s'en alloit, qui ne la point ren-
contré, mais bien pluſieurs piſtes d'Iro-
quois, & vn de leurs Canots qu'ils ont
laiſſé, apres s'eſtre faiſis, comme l'on
croit, de celuy de ce pauvre Chreſtien,
il eſtoit en compagnie d'un Catechu-
mene de ſa Nation qui auoit de gran-
des ardeurs & diſpoſitions à la Foy. Dieu
ſoit beny de tout, nous ne deuons pas
fouïiller dans ſes conſeils, mais les ado-
rer tous avec reſpect.

Vn vieillard de la Nation d'Hiroquet
fameux Sorcier, & grandement expert
dans toutes les ſuperſtitions de ſa Na-
tion, qui en eſt toute pleine, ne pou-
uāt fuiure ſes gens à la chafſe, fuſt obligé
de s'arreſter à Sillery, où les Meres Hof-
pitalieres luy firent la charité de le nour-
rir dans leur Hoſpital pendant tout
l'Hyuer avec pluſieurs autres infirmes
& malades. La charité eſt parfaitement
éloquente dans ſon ſilence, les œuures
font bien plus d'impreſſion ſur les eſpris
que toutes les plus exquiſes paroles.

Aussi est-ce le plus fort argument de credibilité que nous ayons pour toucher les cœurs des Sauvages. Ce pauvre vieillard se voyant seruy & assisté si charitablement par ces bonnes Meres , & considerant le soing & les grands frais avec lesquels elles soignoient les autres malades & infirmes sans aucune esperance de récompense , & oyant dire qu'elles auoient quitté leurs parens & vn si beau pays pour venir secourir icy les pauvres & les malades , conçeut vne grande idée de la bonté & sainteté de nostre Religion , & se sentit esmeu à l'embrasser. Ces bons mouuemēs estant assistez des bonnes paroles qu'il oyoit dire , & de l'instruction qu'on luy faisoit le firent resoudre à demander d'estre instruit & disposé au Baptême , son aagé ne luy permettoit pas d'auoir beaucoup d'esprit ny de memoire ; neantmoins il s'appliqua avec tant de ferueur & de contention à apprendre les Prieres qu'il en vint à bout dans trois iours au grand estonnement de tous les autres & de soy-mesme qui desespéroit aupara-uant de sçauoir rien apprendre. Il ne

16 *Relation de la Nouvelle France,*
reſtoit qu'à luy faire rendre vn poil qu'il
conſeruoit chèrement , & adoroit cōme
vne petite diuinité. C'eſt vn poil, diſoit-
il , que j'ay arraché de la mouſtache du
Manitou, c'eſt ce poil qui m'a conſervé
la vie dans mille hazards où ie me ſuis
rencontré de la perdre. Ie me fuſſe noyé
cēt fois ſans ce poil: c'eſt luy qui m'a fait
tuer des orignaus , qui m'a preſervé des
maladies, & m'a fait viure ſi long-temps:
J'ai guéri avec ce poil des malades, il n'y
a rien que ie ne faiſſe avec ce poil : me le
demander , c'eſt me demander la vie. Il
fallut bien du temps & de la patience
pour deſabuſer ce pauvre vieillard ; le
Diable le tenoit fortement par ce poil,
& luy perſuadoit viuement , qu'il eſtoit
mort s'il s'en déſaiſoit : Mais enfin le
Saint Eſprit fuſt le maiſtre ; Ie crois
que ie mourray , dit-il , quand j'auray
rendu mon poil , mais il n'importe , ie
le donneray: j'ayme mieux mourir & al-
ler en Paradis, que de viure plus long-
temps & aller en Enfer. Quand la vo-
lonté eſt gaignée , l'entendement ne
fait pas de grandes reſiſtences. Apres
cette genereuſe reſolution , il fut aiſé
de luy

ës années 1643. & 1644. 17

de luy persuader , qu'il n'en mourroit pas , & que sa vie n'estoit pas attachée à ce poil , mais à la Prouidence d'un Dieu plus fort que son Manitou. Le Ieudy Sainct les Sauvages estans tous assemblez pour assister à la ceremonie du lavingement des pieds , & du festin qu'on leur deuoit faire ensuite dans l'Hospital , ce bon Catechumene se resolut enfin de se défaire de son poil , & en faire un sacrifice à Dieu ; il prend son sac à petun , & en tire un autre plus petit , & de cettuy-cy un troisieme gentiment ouragé à leur mode , & bigarré de Porc-Epi, qu'il me met entre les mains. Je l'ouure & le trouue remplý de duuet au milieu duquel , ce poil estoit enuelpé : brusle-le me dit-il , afin qu'il ne me brusle , ie haïs & deteste le meschant Manitou , ie ne le crains point , ie renonce & à luy , & à tout ce qui luy appartient. Apres cela ie n'ay rien à te donner , ny à quitter , ce poil estoit mon thesor , toute ma malice estoit attachée-là : baptifez-moy. Nous luy accordasmes ce bon-heur le Samedi Sainct, iour deputé particulierement à la cere-

18 Relation de la Nouvelle France,
monie du Saint Baptisme : Monsieur
de Saint Sauueur le nomma Bonauen-
ture, il monta quelque temps apres aux
trois Riuieres, là où ceux qui l'auoient
conneu, le voyant prier Dieu, s'eston-
nerent de ce grand changement, &
comme ils luy demandoient, si en effet
il aymoit la Priere, il faut bien, dit-il,
que ie l'ayme, puis que pour l'amour
d'elle i'ay donné mon poil, & interro-
gé derechef quelle chose l'auoit con-
uertie, il respondit que c'estoit la Cha-
rité qu'il auoit esprouuée chez les Filles
qui sont habillées de blanc : il vouloit
dire les Hospitalieres.

Nous baptisames bien-tost apres vn
ieune homme de la mesme Nation, au-
quel arriua vne chose assez notable
auant son Baptisme : Il estoit allé à la
chasse avec ses compagnons, & auoit
couru plusieurs iours dans les bois sans
rien trouuer, la faim les pressoit tous
viuement, lors que cettuy-cy qui n'e-
stoit encore que Catechumene & n'a-
uoit receu quasi aucune instruction se
retira à l'escart, se mit à deux genoux
dans la neige, & esleuant les yeux &

les mains au Ciel : Mon Dieu , dit-il ,
aye pitié de moy ; i'ay bien faim : Tu le
sçais bien ; ie voudrois tuer vn orignac :
ie n'en ay iamais tué ; ie n'en vois point : si
tu veux pourtāt , i'en tuerai bien-tost vn.
C'est toy qui les a faits , & tu les a faits
pour nous : si tu ne le veux pas , n'importe :
mais , ne me laisse pas mourir , car ie
ne suis pas encore baptisé , & ie le veux
bien estre. Dieu aggreā cette priere
faite avec tant d'ingenuité , de confiance
& de resignation : il voit incōtinent la
piste d'un orignac , il court apres , il l'at-
trape , le tuë , se remet à genoux dans la
neige , remercie son bien-facteur & luy
destine la meilleure partie de sa prise
qu'il luy offrit à son retour en la person-
ne des malades de l'Hospital.

Les autres Baptésines que nous auons
fait icy ne sont remarquables par aucu-
ne circonstance extraordinaire , ie ne
puis neantmoins m'empescher de cou-
cher icy quelques bons sentimens de
ces nouueaux enfans de Dieu. Pierre
Oumenabano s'est disposé à son Baptes-
me avec vne ferueur extraordinaire ,
on ne pouuoit l'enseigner assez , ny assez

20 *Relation de la Nouvelle France,*
faire prier Dieu : dès qu'il commença
à estre Catechumene, il eust vne deuotion
particuliere au Sainct Sacrement
qu'il visitoit plusieurs fois soir & matin :
sa priere estoit, Iesus aye pitié de moy,
qu'il repetoit cent fois, ne sçachant dire
autre chose. Il regarda soigneusement
toutes les sortes de reuerences qu'on fait
au Sainct Sacrement, & autant de fois
qu'il entroit & sortoit de la Chappelle,
il les faisoit toutes l'une apres l'autre, &
celles des Prestres, & celles des hommes,
& celles des femmes, & interrogé
pourquoy il en faisoit tant : Je voudrois,
dit-il, honorer Dieu autant que font
tous les autres ensemble, quelques-uns
ne pouuoient s'abstenir de rire, il persistoit
toufiours neantmoins dans sa deuotion,
ie crois que Dieu agreoit cette
simplicité. Apres son Baptisme il continua
dans sa deuotion au Sainct Sacrement
le visitant souuent, & repétant
continuellement ces paroles : Iesus ie te
remercie, Iesus ie te remercie. Il dit vn
iour au Pere qui l'instruisoit, & le repeta
par apres fort souuent. Je suis bien
mal, outre les escrouelles qui me desse-

ehent , i'ay beaucoup d'autres incommoditez qui me trauaillent. Je suis content de mourir si Dieu le veut ; mais neantmoins ie serois bien aise de viure long-temps si Dieu le vouloit. Estant interrogé pourquoy il auoit ce desir ; ce n'est pas , dit-il , pour iouyr des plaisirs de cette vie , car ie n'en gouste point, ny ne les souhaite , mais afin de pouuoir remercier Dieu long-temps , & le seruir. Ie ne commence qu'à le connoistre : ie n'ay encore rien fait pour luy , ie voudrois bien faire quelque chose pour son amour, & auoir beaucoup de temps pour le seruir, & apprendre à le bien prier. Le Pere luy dit, qu'il feroit tout cela en Paradis mieux qu'en terre : Mais , dit-il, en Paradis on n'a point de peine à seruir Dieu , & il en a tant eu pour nous. Ce bon Neophyte disoit en sa langue ce que Sainct Augustin disoit en vn autre. *Sero te cognoui bonitas antiqua, sero te amau.*

Joseph Memench ieune garçon de la Nation des Nipissiriniens étant encore Catechumene, & voyant qu'on differoit de le baptiser , nonobstant qu'il fust suf-

22 Relation de la Nouvelle France,
fisamment instruiſt, en demanda la rai-
ſon. On luy reſpondit, qu'on apprehen-
doit qu'il ne fuſt pas aſſez conſtant, &
que remontant en ſon pays, il n'aban-
donnaſt la Foy : Cette parole l'affligea
ſenſiblement ; il s'adreſſe au Pere qui
l'inſtruiſoit. Eſcrits-luy, dit-il, au Pere
Vimont: Voyla ce que tu luy eſcriras.
Pere Vimont, Memench eſt triſte, de
ce qu'on ne veut pas le baptiſer, il ſem-
ble qu'il perd courage, il te veut parler
aſin que tu le faſſe baptiſer; eſcoute-le,
Voicy comme il te parle. J'ay quitté
mon pays & mes parens pour venir icy,
& y eſtre baptiſé : car quelle autre cho-
ſe ſerois-ie venu chercher icy où ie n'ay
aucun parent, ny aucune connoiſſance?
Ie ſçais toutes les Prieres, & tout le Ca-
techisme, ſi ie ſuis vne fois baptiſé, ie
ne veux point remonter la-haut où ſont
les meſchans, ie demeureray icy avec
les bons, ie ſuis ieune, mais ie ſçay pour-
tant ce que ie fais, ie conſerueray la
Priere toute ma vie: ie ne mens point,
commande-donc qu'on me baptiſe; ſi
tu ne le veux pas faire, ie ſeray triſte, ie
m'en retourneray en mon pays où ie

és années 1643. & 1644. 23

mourray peut estre sans Baptême , tu en feras la cause: Voyla ce que te dit Memench ; Ce n'est pas mal dit pour vn Sauvage de quinze ans , il voulut estre luy-mesme le porteur de la lettre , pour plaider sa cause en propre personne , & il la plaida si bien qu'il la gagna. Monsieur de Godefroy luy fit l'honneur de luy donner le nom de Ioseph.

CHAPITRE III.

Des bons sentimens & actions des Chrestiens de Saint Ioseph.



Our donner vne idée generale des Chrestiens de Saint Ioseph , il suffit de dire en peu de mots , que cette petite troupe qui fait son sejour dans cette residence est le leuain de cette nouvelle Eglise , & la plus belle perle de la Couronne que Iesus-Christ s'est acquise dans ce nouveau Royaume , ce sont eux qui ont receu les premiers la Foy,

24 *Relation de la Nouvelle France,*
qui l'ont portée dans les autres Nations,
& qui la soustiennent maintenant par
tout par leurs paroles , & bons exem-
ples , quand on parle de reformer quel-
que mauvais Chrestien , on le met en
la compagnie de ceux-cy , de laquelle
ceux qui sont les plus feruens , ne sçau-
roient se separer , sans ressentir quelque
refroidissement de leur ferueur. Si quel-
quesfois ils se trouuent meslez avec les
Algonquins & autres Nations plus hau-
tes , on les distingue assez par la profes-
sion publique qu'ils font de toutes les
vertus Chrestiennes , & par l'aersion
qu'ils tesmoignent auoir de tout ce
qui ressent leur ancienne barbarie. Aussi
leur reputation est estenduë dans toutes
ces contrées , & fait vn merueilleux es-
clat parmy toutes les Nations qui ac-
courent icy pour voir ce qu'elles ont
ouïy dire du changement admirable que
la Foy opere dans des cœurs qui aupa-
rauant n'estoient rien moins barbares
que les leurs : Nous attribuons ce bon-
heur apres Dieu , aux deux Capitaines
qui commandent à ces bons Neophytes,
Noël Tekærimatch & Iean Baptiste qui

embrassent & poussent les affaires de la Foy avec vn zele & vne prudence qui surpassent tout ce qu'on peut esperer d'un Sauvage. Iean Baptiste se contente d'agir, & ne parle pas beaucoup. Noël est puissant en ses paroles, aussi bien qu'en ses actions. Je rapporteray icy quelques-uns de ses discours, où l'on verra les lumieres & les sentimens que Dieu luy donne.

Vn iour le Pere Dequen faisant festin à nos Neophytes à l'occasion du Baptesme d'un Sauvage, à mesure qu'il leur rapportoit selon leur coustume les diuers mets dont estoit assaisonnée la fagamité, ils respondoient à vn chacun par autant de ho qui font des cris de ioye, qu'ils arrachent du fonds de la poictrine. Mais à la fin quand il leur eust dit que le sujet du festin estoit le Baptesme d'un de leurs gens, ils esleuerent la voix & ietterent non vn, mais trois cris, ho, ho, ho : cela donna occasion à Noël de parler en faueur de la Foy, & de dire à ces gens :

A la bonne-heure, que vous vous fassiez tous baptiser, & que vous desiriez

26 Relation de la Nouvelle France,
tous de croire en Dieu. La Doctrine
que les Peres nous preschent, est excel-
lente. Tout ce qu'elle contient, est par-
faitement raisonnable ; elle ne ressem-
ble pas à nos anciennes fables qui sont
remplies de sotises, & d'extrauagances.
C'est vraiment vn Dieu celuy qu'on
nous presche: Les promesses qu'il nous
fait, sont rauissantes, les supplices dont
il menace les meschans, sont espou-
uentables, mais iustes & équitables;
Pour moy ie vous assure que i'estimé
& aymé cette doctrine dès qu'elle me
fust proposée ; & quoy que i'aymassé ma
reputation & ma vie, neantmoins ie
l'ay embrassée nonobstant la crainte que
i'auois pour lors de perdre l'vn & l'au-
tre : ie voyois que tous les iours nous
allions mourant, & que la mort mois-
sonnoit plustost les Chrestiens que les
infideles. Ceux qui croyoient pour lors
passoient pour des esprits foibles, n'im-
porte, disois-ie en mon cœur, à la bon-
ne-heure que ie sois mesprisé & que ie
meure, ie veux croire, puis que c'est la
volonté de Dieu qui est preferable à la
reputation, & à la vie. C'est Dieu qui

m'a fortifié contre ces vaines apprehensions : hastez-vous de vous faire baptiser, vous qui ne l'este pas encore, ne craignez pas la mort, ny le mespris, la Priere n'en est pas la cause, c'est elle qui nous donne la vie, & qui nous met dans la possession de la vraye gloire.

Voicy vn autre de ses discours à l'occasion d'un mariage. Vn Capitaine de la Nation des Abnaquois baptisé depuis peu recherchoit en mariage vne fille Chrestienne. Noël estant consulté sur ce sujet, apres auoir demandé du temps pour y penser, respondit qu'il n'estoit point d'aduis qu'on se hastast, dans l'apprehension qu'il auoit de l'inconstance de ce Capitaine : mais cettuy-cy ayant persisté long-temps dans sa recherche, & donné toutes les assurances qu'on pouuoit esperer de sa fidelité, Noël & les autres Capitaines & principaux Chrestiens consentirent à cete alliance, laquelle se fit publiquement dans nostre Chappelle avec toutes les solemnitez de l'Eglise, apres que le Pere eust fait vn petit discours pour exhorter à l'amour coniugal ceux qui venoient de

28 *Relation de la Nouvelle France,*
recevoir la Benediction Nuptiale, Noël
Tek&erimatch print la parole, & se tour-
nant vers l'assemblée :

Ne vous estonnez pas , leur dit-il , si
i'ay differé si long-temps à consentir à
ce mariage , c'est vne chose de grande
importance que le mariage des Chre-
stiens , & qui est extrêmement contraire
à nos humeurs & à nos coustumes : nous
aymons avec passion la liberté , nous
nous plaifons à changer de femme , &
quelquesfois nous en voudrions auoir
plus d'une ; Tout cela est contre les loix
du mariage des Chrestiens , c'est vn af-
faire auquel il ne faut pas se precipiter,
ie connois l'humeur de nos filles , qui
sont volages, & ont de la peine à demeu-
rer tousiours attachées à vn mary , ie
sçay d'ailleurs que les Abnaquiois sont
sujets à quitter & changer leurs femmes,
& à en retenir plusieurs ensemble : Pour
toy tu n'as pas tousiours esté fort sage, ie
sçay que tu as couru de nuit les Caba-
nes, il semble que tu as plus d'esprit de-
puis ton Baptême ; mais il falloit t'es-
prouver , i'apprehendois qu'il n'y eust
pas assez de sincerité & de fermeté en

res paroles, & ie ne suis pas encore tout à fait hors de cette apprehension, souuiens-toy de ce que tu as dit maintenant : nous l'auons ouy, si tu nous trompe, nous t'en ferons de sanglans reproches deuant Dieu & deuant les hommes. Tu as eu loisir de penser à ce que tu deuois faire, tu n'est pas vn enfant pour t'en desdire, respecte ton mariage qui n'est pas profane comme celuy des infideles, mais Saint & Religieux; sois fidel à Dieu & à ta femme, si tu fais ce que ie te dis, Dieu t'aymera, & nous aussi: prends courage, ne te fie-pas à toy mesme, prie Dieu espere en luy, il t'aydera.

Cette harangue prononcée en bons termes & avec ardeur beaucoup plus cōfusément & efficacement qu'elle n'est icy couchée fust escoutée avec attention de toute l'assemblée, & donna à tous les Sauuages qui estoient la presens en bon nombre, du respect & de la veneration enuers le Sacrement de Mariage, principalement au nouveau Marié, qui respondit à Noël en ces termes.

30 *Relation de la Nouvelle France,*

Tu dis vray, le Mariage des Chrestiens est vn'affaire de grande importance, & auquel il ne faut pas se precipiter : i'y ay pensé meurement, auant que d'en parler, & ay prié Dieu souuent sur ce sujet, ie n'ay iamais trouué mauuais que vous esprouuassiez ma constance, & quoy qu'il me sembloit que vous n'agressiez pas ma recherche, ie ne me suis pas pourtant rebuté: Mais ie me fâche de ce que vous doutez encore de ma fidelité, il est vray que ie suis d'une Nation volage & sujete à ses plaisirs; mais ne sçavez-vous pas que ie suis baptisé, & que j'apprends depuis longtemps par vos exemples comme ie dois viure, j'aduouë que deuant mon Baptisme ie n'estois pas assez sage, mais depuis que ie suis baptisé, ie ne crois pas auoir donné aucun sujet de scandale, j'espère que celuy qui m'a fait la grace comme à vous autres, d'estre baptisé, me donnera aussi la mesme force qu'il vous donne pour luy garder la foy que ie luy ay promise dans mon mariage : ie vous promets derechef que ie garderay inuiolablement la parole que ie vous

ay donnée , & que ie respecteray mon mariage comme vne chose sainte, & ne le profaneray iamais par aucune action contraire au deuoir auquel il m'oblige. A tant le tout , & en effet il a gardé sa parole, en telle sorte que c'est vn des plus heureux & paisibles mariage que nous ayons fait parmy les Sauvages, mais continuons à ouïr les discours de nostre Noël.

Après que les Sauvages de Sillery furent reuenus de leur grande chasse, les Capitaines & principaux Chrestiens furent saluër Monsieur le Gouverneur, Noël fit le compliment au nom de tous les autres, auquel Monsieur le Gouverneur respondit (tesmoignant le contentement qu'il auoit de les voir, & d'apprendre leurs bons deportemens pendant leur hyuernement) apres quoy il adiousta, qu'il n'estoit pas content de tous, & qu'il y en auoit quelques-vns qui donnoient du scandale par leurs mauuaises actions : Le Pere Dequen qui seruoit d'interprete en cette occasion , ayant exposé aux Sauvages le mescontentement que receuoit Mon-

32 *Relation de la Nouvelle France,*

fieur le Gouverneur de ces mauuais Chrestiens , sans les nommer , Noël luy repartit , parle clair : Le Pere Dequen s'explique , sans nommer neantmoins ceux dont il estoit question : Noël replique ; Le te dis derechef que tu parle clair , & que tu nomme ceux qui sont meschans : Le Pere les nomme , & leur dit que c'est Estienne Pigarouich , & François Koskeribagagach qui entretienne des concubines au lieu de leurs femmes legitimes qu'ils ont abandonnées : Noël pour lors s'abandonnant à son zele ordinaire.

Je voulois sçauoir , dit-il , si ce n'estoient point de mes gens sur qui i'eusse de l'autorité , i'y eusse pourueu : Pour ceux-cy , ie ne suis point leur Capitaine , mais ie hais leur malice , & deteste leur compagnie , ie n'ay iamais approuué les actions qu'ils ont faites contre la Foy , & la fidelité de leur Mariage : ie les improuue , & les condamne , ils n'ont point d'esprit , les femmes le leur ont osté , peut-estre qu'ils le recouureront si on les chastie ; ils retourneront bien-tost de la chasse , ils voudront

voudront cabaner à Sillery, ils auront besoin du secours des François, mais il faut les chasser bien loing de nous, ie ne souffriray point qu'ils s'approchent de mes cabanes, ny eux, ny ceux qui les supportent, ils nous corromproient par leurs mauuais exemples: pour toy, dit-il, parlant à Monsieur le Gouverneur, ne te laisse point fleschir par les prieres qu'ils te feront, ferme tes oreilles, & n'escoute point leurs parolès, s'ils tesmoignent quelque repentance de leur faute, & s'ils s'offrent à en faire satisfaction, ie suis d'aduis, qu'on les esprouue pendant vn an, durant lequel temps ils demeureront bannis de Quebec & de Sillery, & esloignez de leurs concubines, & apres cela on pourra les admettre dans l'Eglise, & leur faire misericorde.

Ce discours de Noël fust suiuy de celuy d'un autre Capitaine de Tadoussac qui se trouua en cette assemblée, ie suis bien aise, dit-il, de voir comme vous traitez les meschans. Vous m'apprenez comme ie me dois comporter en semblables occasions, quand ie seray à mon pais, ie feray comme ie vous vois

34 *Relation de la Nouvelle France,*
faire , si quelqu'un de mes gens veut
estre meschant , ie le chastieray en telle
sorte qu'il seruira d'exemple aux autres,
& moy-mesme si ie veux estre meschant,
ie desire qu'on me châtie plus seueremēt
que tout autre, ie veux qu'on me degra-
de de la qualité de Capitaine, qu'on me
foüette , qu'on me pendre , ou qu'on me
iette dans la riuiere. Quiconque offense
Dieu , merite la mort : il faut croire tout
de bon , ou ne s'en mesler pas , les mes-
chans gastent les bons , ce meslange ne
vaut rien , c'est vne contagion qui s'es-
pand & se dilate peu à peu , iusques à ce
que tout est infecté , dequoy nous sert
d'estre baptisez , si nous n'obeyssons, on
nous a dit souuent que le Baptesme ne
sert qu'à vne plus grande damnation ,
quand on le deshonne par des mauuai-
ses actions. Je veux estre obey quand
ie commande , & ie me fasche si mes
gens se reuolent contre mes ordres. Et
Dieu n'a-il pas plus de sujet d'estre irri-
té contre nous si nous ne luy obeïssons
pas , ie feray que mes gens seront sages,
ou eux , ou moy y perdrons la vie.

Sile zele de ces deux Capitaines tient

vn peu de celuy des enfans de tonnerre, il ne laisse pas de proceder d'vn bon principe, & d'estre loüable en des cœurs barbares, qui n'auoient pas auparauant d'ardeur ny de sentiment que pour la chair & pour le sang.

Je ne puis obmettre vn autre discours que fist Noël à la nouuelle de la prise du Pere Bressany & des Hurons : Le Pere Dequen leur ayant fait vn discours sur ce sujet, pour leur monstrier que cét accident & tant d'autres malheurs estoient des effets de la cholere de Dieu, iustement irritée par la meschanceté des mauuais Chrestiens, & des infideles qui ne vouloient pas obeïr à sa parole; Noël voulust parler à son tour, il commande que personne ne sorte de la Chappelle & qu'on ferme la porte.

Tu dis vray, dit-il, ce sont nos pechez qui ont mis le Pere Bressany & les Hurons entre les mains des Iroquois : ce sont nos pechez qui peuteestre maintenant les chargent de coups de bastons, leurs arrachent les ongles, leurs coupent les doigts, leur mettent les tisons dans les flancs, & les brulent à petit feu; qu'on

36 Relation de la Nouvelle France,
ne die pas que c'est la priere qui est cau-
se de ces malheurs. Ce seroit vn autre
peché capable d'attirer de plus grandes
maledictions de Dieu sur nos testes; c'est
nous-mesme qui exterminons nostre
Nation, & celle des Hurons, & des
François: Comment est-ce que Dieu
ne nous chastieroit pas? Il y a si long-
temps qu'on nous enseigne, & qu'on
nous presche la crainte & l'amour de
Dieu, & il s'en trouue encore parmy
nous qui s'enyurent, qui font des festins
à tout manger, qui consultent les De-
mons, luy font des Sacrifices, & renou-
uellét leurs anciènes superstitions: moy-
mesme, qui dans la qualité que ie porte
de Capitaine, deurois donner de bons
exemples aux autres particulièrement
ayant esté tant instruit, ie ne laisse pas
pourtant d'estre meschant & peut estre
plus que tous les autres; apres cela faut-
il s'estonner si les Iroquois nous consu-
ment, il est vray que nos ennemis sont
meschans aussi bien que nous, mais
neantmoins nous sommes plus coupables
qu'eux, parce que nous sommes
instruits & eux ne le sont pas; si on les

es années 1643. & 1644.

enseignoit comme l'on nous enseigne, ils croiroient peut estre plus fortement que nous ne faisons. Nous ne croyons qu'à demy, & nos actions desmentent nos paroles. C'est ce qui irrite Dieu contre nous. Il est temps que nous l'apaisions si nous voulons conseruer ce peu qui nous reste de nostre Nation, & il n'est pas difficile de l'apaiser. Il est bon; il est nostre Pere, c'est à regret qu'il nous chastie: si nous conspirons tous à l'aymer & à luy obeyr, il aura pitié de nous, prenez courage, ne laissez pas d'aymer la priete, quand bien elle nous deuroit causer la mort, mais i'espere, qu'au contraire, si nous l'aymons, elle nous donnera la vie, non seulement l'éternelle, mais aussi la temporelle, Dieu nous chastie pour nous rendre sages: il cessera de nous chastier quand nous cesserons d'estre meschans. Voyla ce que i'auois à vous dire.

Cette harangue prononcée par ce Capitaine avec vne ferueur extraordinaire estonna les meschans, & consola les bons qui se trouuerent en cette assemblée, & peut estre fortifia quelque

38 *Relation de la Nouvelle France,*
cœur qui chanceloit , car comme il est
homme d'autorité parmy ses gens , &
en reputation de personne prudente,
ses discours font vne merueilleuse im-
pression sur les cœurs de tous les Sau-
uages.

Je n'aurois iamais fait si ie voulois ra-
porter toutes les autres harangues qu'il
a fait en faueur de la Foy, car il ne laisse
passer aucune occasion de parler sur ce
sujet , & il en parle tousiours avec plus
d'energie & de force que nous ne s'au-
rions exprimer par nos paroles. Au reste
sa vie est conforme à sa parole : Il n'en-
treprend rien d'importance qu'il n'ait
auparauãt consulté Monsieur le Gouver-
neur & nos Peres , sa cabane ne souffre
point que de bons Chrestiens , il tient
sa famille dans la crainte & dans le res-
pect, il est le premier aux prieres, & s'in-
teresse singulierement en tout ce qui re-
garde le progrez du Christianisme en ses
contrées. Disons vn mot de Iean Bap-
tiste Etinechkasat qui est le Capitaine
des Montaignets & Attikamegues qui
font leur seiour ordinaire à Saint
Ioseph.

La réponse qu'il fit à ce Capitaine Abnaquiois, duquel nous auons parlé, tesmoigne l'estat qu'il fait de la Foy. Ce Capitaine auant que d'estre baptisé recherchoit vne de ses parentes en mariage, il luy enuoya pour ce sujet par vn autre Sauuage vn beau colier de Pourcelaine, Iean Baptiste respondit froidement : Nous ne vendons pas nos filles, mais nous les donnons en mariage à des gens qui font profession de la Foy comme nous, & puis fit reporter le present sans y toucher. Ce Capitaine estant par apres baptisé, & continuant dans sa recherche, Iean Baptiste apres auoir longtemps esprouué sa constance & sa fidelité luy donna tout le contentement qu'il desiroit tesmoignant par cette action, que s'il n'auoit auparauant agréé son alliance, estoit seulement par ce qu'il n'auoit pas encore la Foy.

Vn autre ieune Sauuage, bon Chrestien, nommé Alexis, de la Nation des Nipissiriniens, recherchant vne de ses filles en mariage, comme il n'entreprend rien non plus que Noël sans le consentement de nos Peres, il nous vint

40 *Relation de la Nouvelle France,*
consulter sur ce sujet : ce ieune homme,
dit-il m'agrée à cause de sa bonté & ver-
tu; mais i'apprehende vne chose : c'est
qu'il est parent du Capitaine des Nipis-
siriniens, & doit succeder à sa charge,
ie crains que cela ne le rende superbe,
& que l'ambition de paroistre Capitai-
de, ne l'oblige de monter la haut & re-
tourner en son pays apres la mort de
l'autre, & qu'en suite il perde l'affection
qu'il a maintenant pour la priere : car
la superbe est vn grand empeschement
à la Foy, & i'estime plus auoir vn gen-
dre pauvre & mesprisé, mais bon & ver-
tueux, que glorieux, & superbe Capi-
taine.

Voicy vne autre marque du mespris
qu'il fait de l'honneur, & de l'humilité
qu'il porte dans le cœur; ie voudrois
bien, disoit-il, vn iour au Pere Dequen,
me pouuoir demettre de ma charge de
Capitaine en faueur de Philippe Saka-
psam, elle luy appartient par droit de
naissance estant fils de Capitaine, que
si ie l'ay receuë & conseruée iusques à
present, c'est parce qu'il estoit trop ieune
pour la pouuoir exercer apres la

mort de son pere, mais puis qu'à present il a l'aage, & les forces suffisantes pour s'acquiter de cét office; & en faire tous les deuoirs, i'estime qu'il est raisonnable qu'il en iouyffe : Je ne veux pas retenir ce qui n'est pas à moy, outre qu'il faut icy des Capitaines qui soient vigoureux, qui puissent discourir en faueur de la Foy, & qui ayent de l'authorité enuers les ieunes gens, & toutes ces qualitez sont beaucoup plus aduantageusement en luy qu'en moy, qui n'ay point d'esprit, ny de paroles, ny de quoy me donner du credit & de l'authorité, & puis ie ne me pique point de ces honneurs, ie les mesprise dans mon cœur, ie crains encore de rendre compte des actions & deportemens de mes gens, ie serois bien aise qu'un autre que moy en respondist. A quoy le Pere n'ayant pas respondu conformemet à sa volonté, il s'en retourna fort affligé. La superbe estant le plus grand vice de ces Sauuages, ce n'est pas peu que cettuy-cy soit arriué à ce degré d'humilité que de hayr ce qui est de plus auguste & esclatant parmy eux. Il nous fera voir

42 *Relation de la Nouvelle France,*
maintenant comme l'humilité Chrestienne n'est point contraire à vn franc & genereux courage.

Deilors qu'il eust ouy la nouuelle de la prise du Pere Bressany, des Hurons, & de plusieurs Algonquins, il forma incontinent le dessein d'aller à la guerre pour tirer raison des Iroquois de tous ces affrons & dommages. Voicy les raisons qu'il nous en rendit dans le conseil qu'il tint avec nous sur ce sujet.

C'est vne chose honteuse, dit-il, que les Iroquois nous battent par tout, & que nous demeurions sans sentiment, & sans faire autre chose que fuir, on dit maintenant avec sujet que nous ne sommes plus des hommes, mais des femmes, & ce qui me pique dauantage, c'est que les infideles & quelques mauuais Chrestiens disent publiquement que c'est la priere, qui nous rend poltrons, & qui abbat nos courages, depuis qu'on fait estat de prier Dieu, nous n'auons plus de cœur, disent-ils, il faut leur monstrier qu'ils ont menty, & que tant s'en faut que la Foy nous rende timides,

qu'au contraire c'est elle qui anime nos cœurs au milieu des plus grands dangers & nous baille du courage dans nostre plus grande foiblesse. Il ne faut pas souffrir que la Foy soit deshonorée par les menfonges & calomnies des mēchans.

Ce qui m'oblige encor de faire la guerre, c'est la prise du Pere Bressany, il est vn de ceux qui viennent de si loing pour nous instruire, & qui nous ayment tant, il s'est exposé pour nous à ce danger, ses freres sont affligez de sa prise, il faut les consoler & essuyer leurs larmes par la prise de quelque Iroquois. Peut estre encore reprimerons-nous l'insolence de nos ennemis, si nous remportons quelque aduantage sur eux, comme il nous sera facile dans là methode que ie veux tenir pour faire cette petite guerre, & parce que Dieu hayt les mēchans, & qu'il ne benist pas leurs desseins, ie ne veux souffrir en ma compagnie que de bons & fideles Chrestiens; nous serons peu, mais i'espere que nous serons plus forts, que si nostre bande estoit grossie d'vn grand nombre

44 *Relation de la Nouvelle France,*
de guerriers, ou infideles, ou mauuais
Chrestiens : Voila mon deſſein , ſi le
Capitane des François & nous autres
l'agrée, ie ſuis reſolu de l'executer.

En voila aſſez pour reconnoiſtre la
bonté & le zele de Iean Baptiſte , que ſi
ces deux Capitaines , dont nous venons
de parler , ont tant de vertu , de pru-
dence , & de zele pour la Foy ; il eſt aiſé
de iuger quels ſont les deportemens de
nos Chreſtiens de Sillery , auxquels ils
commandent & ſeruent , de regle &
d'exemple. Nous verrons cecy plus en
particulier & en deſtail dans le Chapi-
tre ſuiuant.

CHAPITRE IV.

*Continuation des bons sentimens &
actions des Chrestiens de
Saint Ioseph.*



Vlli-tost que les Nauires euren leué l'anchre de deuant Quebec pour retourner en France, la meilleure partie des Sauvages de cette residence leuerent leurs escorces pour aller à la chasse de l'orignac anticipant de trois mois le temps ordinaire de leur depart, de crainte des Iroquois qui les auoient menacez de les venir attaquer iusques dedans nos portes, & qui leur eussent osté la liberté de chasser bien auant dans les bois, s'ils n'eussent preuenu le temps auquel ils ont accoustumé de se mettre en campagne & venir en guerre. Comme ils s'embarquoient ils ne peurent s'empescher de nous témoigner les ressentimens qu'ils auoient de se

46 *Relation de la Nouvelle France,*
separer de nous pour si long-temps.
Non sommes triste, nous disoient-ils,
de vous quitter : Qui nous enseignera
dans les bois ? Si quelqu'un de vous au-
tres, nous pouuoient accompagner, ce-
la nous consoleroit : mais puisque cela
ne se peut, nous tascherons de faire le
mieux qui nous sera possible : nous prie-
rons Dieu souuent : nous respecterons
les iours de Festes : nous croirons touf-
jours fortement : nous sommes bien aise
que nous ayons vn petit François en
nostre compagnie pour estre tesmoin de
nos actions, il vous rapportera à nostre
retour l'estat que nous faisons de la prie-
re. Priez Dieu pour nous.

C'est vn effect merueilleux de la gra-
ce que des hommes nez dans la plus
cruelle barbarie qui soit sur la terre, es-
leuez dans la liberté de toute sorte de
vice, qui se sont nourris souuent du sang
& de la chair des hōmes, baptisez depuis
peu de iours, conseruent neantmoins
l'innocence & la grace de leur Baptesme
pendant six mois sans instruction & sans
Sacrement, avec plus de facilité & de
perfection que ne font beaucoup de

Chrestiens en France & ailleurs parmy tant d'aydes & instrumens de salut. Je crois que le Ciel prend plaisir de voir ces bonnes ames adorer Dieu au milieu des bois, où si souuent le diable auoit esté adoré, & d'ouyr retentir ces vastes desers des noms de Iesus & de Marie, qui auparauant ne resonnoient que des cris & hurlemens effroyables.

Leur premiere & derniere action de la iournée, c'est de flescir les genoux deuant vn Crucifix ou vne Image qu'ils attachent à vne escorce, & faire là leurs prieres: ils celebrent les Dimanches & les Festes, s'abstenans de la chasse, & faisant des prieres plus longues: il y en a qui parmy les grands traux & fatigues de leur chasse obseruent les ieusnes commandez: Ils ont recours à Dieu dans leurs necessitez & ne manquent pas de reconnoistre sur le champ les graces qu'ils reçoient de sa main liberalè: Mais voyons des actions & sentimens plus particuliers.

Il y auoit trois mois que ces bons Neophytes couroient chassans dans les bois, & diuisez en diuerses troupes, lors que

48 *Relation de la Nouvelle France,*
plusieurs familles qui ne s'estoient veuës
depuis l'Automne, se rencontrèrent en
vn mesme lieu où la premiere chose
qu'ils firent fust de confronter les pa-
piers que nous leur auions donné, pour
reconnoistre les iours de Festes qu'ils
doïuent celebrer avec respect : la res-
jouissance ne fut pas petite, voyant
qu'ils se rencontroient tous au mesme
iour, & que pas vn n'auoit oublié à re-
connoistre & honorer le Dimanche.
Charles Mejaskgat tousiours semblable
à soy-mesme, c'est à dire, tousiours zélé
pour la Foy, prist la parole : mes freres,
dit-il, il n'y a pas icy de Peres pour nous
enseigner, & faire prier Dieu ; ne lais-
sons pas de prier tous ensemble puisque
la commodité se presente, ie crois que
vous ne manquez pas à vous acquiter
soir & matin de vostre deuoir ; mais puis
que Dieu agrée & benist l'vnion des
prieres, prions-le en commun, vn cha-
cun s'y accorde, on dit les prieres, on
chante vn Hymne en leur langue.
Après cela ce braue Neophyte leur
fait vn petit discours de la presence
de Dieu. Mes freres, dit-il, ie n'ay
point

point d'esprit , ie ne retiens point ce qu'on nous enseigne: ie ne suis pas Capitaine pour entreprendre de haranguer , ie crois neantmoins que vous agréerez que ie vous die ce que Dieu m'inspire: Ne vous persuadez pas qu'estans esloignez de l'Eglise , & errans parmy les bois , vous foyez esloignez de Dieu : il est par tout , il nous escoute , & nous void aussi bien icy comme à Sillery : c'est vne grande folie de croire qu'il ne nous void pas ; c'est encore vne plus grande folie de croire qu'il nous void & de mal faire ; on peut bien se cacher des hommes , mais non pas de Dieu , nous auons honte de faire de sales actions deuant les hommes , n'auons-nous pas honte d'en faire deuant Dieu. Souuenez-vous donc que Dieu est par tout , & qu'il le faut honorer en tout lieu , comme nous croyons qu'il nous chérit , qu'il nous conserue , & nourrist en tout lieu. Il a soin de nous dans les bois ; il nous baille des orignaus , il nous habille il nous chauffe , il nous loge , il nous nourrist : honorons-le donc dans les bois , & faisons icy ce que nous

50 *Relation de la Nouvelle France,*
faifons dans les Eglifes, car Dieu merite d'estre honoré par tout, puis qu'il est par tout le meſme, & qu'il nous fait du bien par tout : il pourſuiuit ce diſcours fortement & efficacement : qui euſt iamais attendu cela d'un Barbare ? Mais il n'y a point de Barbarie qui reſiſte à l'eſprit de Dieu.

Voicy vn eſſet de ſa charité qui s'eſtend auſſi bien ſur les corps que ſur les ames. Dans ce rencontre de Sauuages, dont ie viens de parler, il ſe trouua vne vieille femme, qui auoit bien de la peine à marcher, ce bon homme en euſt pitié, & la chargeant ſur ſa traſne avec tout ſon meuble, la traſna ſur les neiges pluſieurs iours, & puis ſe deuant ſeparer, incita ceux de cette bande où eſtoit la malade, de luy continuer la meſme charité qu'il auoit exercée envers elle.

Vn autre nous racontoit qu'il auoit eſté grandement tenté dans les bois par le malin eſprit : ie ſentois, diſoit-il ſouuent quelqu'un qui me parloit dans le cœur de la ſorte ; il y a long-temps que tu ne t'es pas confeſſé, ton ame eſt main-

és années 1643. & 1644. 51

tenant toute sale, tu ne la sçauois fallir dauantage : fais ce que ie te dis, tu vois ta femme qui languist depuis tant de temps, elle t'empesche de vaquer à la chasse, prends vn tambour, inuoque le Manitou, vse de tes anciennes iongleries, peut estre elle guerrira, tu auras le loisir de chasser, & tuer des orignaus, & puis si tu veux, tu te confesseras, & tu seras laué à mesme-temps de cette faute aussi-tost, & aussi facilement que des autres : quoy que tu fasse, tu ne laisserois pas d'aller en Enfer, si tu mourrois maintenant : l'eus de la peine, dit-il, à vaincre cette pensée, qui me venoit souuent dans l'esprit, ie priay Dieu, & puis ie dis à celuy qui me parloit dans le cœur, & me vouloit rendre meschant. Tu mens: si mon ame est sale, ie ne la dois pas fallir dauantage, si ie dois estre damné, i'ayme mieux que ce soit pour vn seul peché, que pour deux, ie n'offenceray iamais Dieu pour guerir ma femme, ou pour auoir de la chair, ie n'auois qu'un regret, disoit-il, c'estoit de voir ma femme dans vn danger continuel de mourir sans confession. Ie di-

52 Relation de la Nouvelle France,

ray souuent à Dieu : Aye pitié de ma femme , ie ne demande pas que tu la guerisse , ta volonté soit faite , mais ie te prie de luy conseruer la vie , iusques à ce qu'elle se soit confessée : Dieu m'a exaucé , me voicy de retour de la chasse , & ma femme a assez de vie pour se confesser , il est vray que ie n'ay rien , n'ayant peu faire autre chose pendant l'Hyuer que traifner ma femme apres les chasseurs ; mais n'importe , Dieu est bon , il me nourrira : Celuy qui gouuernela conscience de ce bon Chrestien , le trouua quasi aussi innocent , apres six mois passez dans les bois , comme il estoit quand il y entra. Dieu soit loüé qui fait triompher si parfaitement sa grace de tous les efforts de l'Enfer.

Vn autre rendant compte de ses deportemens pendant l'Hyuer, nous auõs, disoit-il , obserué exactement les Dimanches & les Festes , nommemét celles qu'on respecte particulièrement , & mesme la nuit où l'on prie si long-temps ; (c'est la veille de Noël) mais encore , que fistes-vous , leur dit-on ? personne ne dormit cette nuit , on ne fit autre cho-

se que prier Dieu : il y en eust tel qui recita sept ou huict fois son Chapelet.

La prouidence de Dieu a tesmoigné souuent dans les bois le soin qu'elle a de ces bonnes gens, toute la prouision qu'ils emportent avec eux quand il vont à la chasse, consiste en quelque sac de bled d'Inde, & quelques paquets d'anguilles boucanées, c'est bien peu pour six mois, ils attendent le reste de la main de Dieu qui esprouue quelquesfois leur confiance & la foy qu'ils ont en sa bonté. Il est arriué souuent qu'ils ont couru plusieurs iours sans rencontrer aucune beste: mais ils n'ont pas plustost fesché le genoüil dans la neige pour inuoquer son assistance, qu'ils en ont reconneu les effets, & trouué dans l'extreme necessité de quoy soulager leur faim tres-abondamment.

Vne femme Chrestienne auoit vne de ses filles extremément malade, apres auoir languy long-temps, en fin elle tombe dans des symptomes, & conuulsions de mort; la mere a recours à Dieu, luy recommande sa fille avec tant de

54 *Relation de la Nouvelle France,*
foy & de deuotion que Dieu l'exauça,
& rendit à la malade en l'espace d'une
nuict, vne tres-parfaite santé.

Voyla comme nos Sauvages se comportent dans les bois, cela montre que si les Demons n'en sont pas sortis, les bons Anges y sont les plus forts, & que le temps est venu auquel Dieu veut sanctifier cette barbarie, & verifier la parole de son Prophete. *Populus quem non cognoui, seruiuit mihi, In auditu auris obediuit mihi.*

Dés que la riuiera commença à estre libre par le depart des glaces, nos chafseurs s'embarquerent pour nous reuenir voir: vne tempeste furieuse s'estant esleuée cōme ils estoient au milieu du grand fleuve, nous les pensa rair. Ce danger ne leur fust pas si sensible comme la perte qu'ils firent d'une chaloupe que nous leurs auions prestée, apprehendāt le desplaisir que nous pourrions conceuoir de cette perte: mais Noël Tekkerimatch les consola bien-tost dans l'assurance qu'il leur donna que les Peres croyoient fortement, & que quiconque croit fortement, ne se soucie point des biēs de la

terre, & ne craint de perdre rien que Dieu.

La premiere action qu'ils firent à leur abord fust de nous demander si ce iour là n'estoit pas la veille de celuy qu'on respecte : (c'est ainsi qu'ils appellent le Dimanche) cela fust trouué vray, en suite de cela ils mettent pied à terre, entrent dans la Chappelle, font leur deuotion, nous mettent entre les mains les corps de cinq ou six petits enfans baptisez, & morts depuis dans les bois, empaquetez proprement dans des escorces, pour estre enterrez avec les ceremonies de l'Eglise, & autant d'autres nouvellement nés pour estre baptisez, puis adjoustent parlant au Pere qui les gouuerne, tiens-toy prest pour nous confesser, il fallust veiller cette nuict & les autres ensuiuant es pour satisfaire à leur deuotion : il y en auoit tel qui se vouloit confesser en vn iour deux & trois fois, disant que c'estoit pour reparer la faute qu'il auoit commise ayant demeuré si long-temps sans se confesser; ce nous est vne consolation bien sensible de voir d'vn costé le zele & l'ardeur

56 *Relation de la Nouvelle France,*
avec laquelle ils s'approchent de ce Sa-
crement , & de l'autre l'innocence & la
pureté de leur vie.

CHAPITRE V.

*Continuation des bons sentimens &
actions des Chrestiens de Saint
Ioseph.*



E zele de Charles Meiaskagat
est autant agreable , que fer-
uent. Il auoit pris auant que
d'estre baptisé vne femme
qui estoit d'un naturel extre-
mément superbe , & violent , & n'auoit
aucune disposition à la Foy : cependant
il se rend digne du Baptême , & le re-
çoit : & elle demeure tousiours opinia-
stre dans son infidelité , il tasche de l'a-
doucir , & de la disposer peu à peu à la
Foy , avec vne patience admirable : il
en vint à bout , la voyla qui presse forte-
ment son Baptême , & l'obtient : on
parle de les espouser en face de l'Eglise,
& donner à leur mariage la qualité & la

grace du Sacrement , ils s'y accordent tous deux , ils s'en vont à l'Eglise pour recevoir la Benediction du Prestre, qui demande premierement à Charles s'il agrée vne telle pour sa femme. Attends vn peu, respond Charles , & se tournant vers sa femme ; mais-toy , luy dit-il , seras-tu encore superbe , desobeyssante , cholerique , comme tu as esté par le passé : responds moy ; car si tu ne veux estre plus sage , ie ne t'agréé point pour ma femme, i'en trouueray bien vne autre, elle luy répond toute confuse, qu'elle sera plus sage à l'aduenir : parle plus haut replique Charles , on ne t'entend pas , quand tu te fasche , tu crie comme vne folle , & tu fais maintenant la petite bouche , il fallust que cette pauvre femme criast bien haut & protestast publiquement qu'elle seroit obeyssante à son mary , & viuroit avec luy dans la douceur , & avec toute sorte d'humilité : Voyla qui est bien dit Charles, pourueu que tu fasse ce que tu dis , autrement tu me donneras occasion de me fascher ; & si ie me fasche , i'iray en Enfer , & toy aussi : puis s'adressant au

58 *Relation de la Nouvelle France,*
Pere, continuë, dit-il, ie suis content,
ie l'aymeray tousiours comme ma fem-
me vnique & lègitime. Dieu a beny ce
mariage visiblement, & nous n'auons
point veu de plus sensible changement
qu'en cette femme qui est maintenant
deuenüe vn vray aigneau, & a des sen-
timens de deuotion tres-solides & tres-
affectueux.

Voicy vn autre effet du zele de ce
mesme Neophyte qui est tout feu dans
les choses de Dieu. Il a quelque con-
noissance du pays des Abnaquiois & de
leur langue, depuis quelques voyages
qu'il y a fait: Il apri la resolution d'y re-
tourner cette année, non pour autre fin
que pour leur prescher Iesus-Christ, il
nous vient communiquer son dessein.
Il n'y a point de Peres chez les Abna-
quiois, nous dit-il, personne ne les en-
seigne, vous autres n'y pouuez pas
aller, j'ay pitié de ces pauvres gens qui
se damnent: ie m'en vais les voir, ie leur
apprendray ce que vous m'avez apri.
On luy demanda qu'est-ce qu'il leur en-
seigneroit? Là-dessus il fit vn Sermon
tres-iudicieux qui cōprenoit les princi-

paux myſteres de noſtre Foy, & les maximes les plus cōſiderables del'Euangile: Voyla, dit-il, ce que ie leur preſcheray. Ie n'ay point d'eſprit, mais ſi Dieu ſe veut ſeruir de moy, il m'en donnera, & nous ferons tous deux des merueilles. Apres cela il s'embarque dans vne pauureté vraiment Apoſtolique: apres deux journées de chemin ſon compagnon l'abandonne & il ſe trouue ſeul dans ſon canot, il s'en retourne froidement à Sillery en chercher vn autre: il s'embaque derechef, & nage fortement pendant deux iours, apres leſquels ſon canot ſe rompit, il s'en reuiet à Sillery en prendre vn autre. Cependant quelques Abnaquois arriuent de leur pays & racontent qu'ils ont vëu en chemin quantité de piſte d'Iroquois: cela n'eſtonne point noſtre Apoſtre, on luy veut diſſuader ſon voyage, en luy propoſant le danger où il s'expoſe, il s'en moque, ie ne crains pas les Iroquois: ie ne crains que Dieu, s'il veut, il me conſeruera: s'il ne le veut pas, il ſçait bien pourquoy, ie ne me ſoucie pas d'eſtre pris, brulé, & mangé pour vne telle occaſion. En ſuite de

60 *Relation de la Nouvelle France,*
cela il se confesse, demande vn Crué-
fix, le baise, & se iette dans son escor-
ce, il auoit desia esté en toutes les mai-
sons Religieuses pour se recommander
à leurs prieres: Dieu le conserue, & be-
nissime son dessein; mais le voisinage des
Anglois met de grands obstacles à la
conuersion de cette Nation, pour la-
quelle ce bon Neophyte a tant de zele.
Dieu trouuera des voyes que nous ne
sçauons pas pour faire entrer la Foy dans
cette Nation, & en tant d'autres où
l'entrée nous a esté fermée iusques à
present.

Je crois qu'on pourroit faire vn iuste
Liure des bons sentiment & actions de
cét homme: il est admirable quand on
le met à discourir sur les choses de Dieu,
il a la conscience extrêmement tendre,
les seules pensées qu'il a de faire du mal,
quoy qu'il les chasse incontinent avec
horreur, luy sont criminelles, il pense
souuent s'accuser d'un grand peché,
quand il dit vn acte heroïque de vertu
qu'il a pratiqué: il s'accusera par exem-
ple comme d'un grand peché, d'auoir
eu la pensée de manger de la chair vn

Vendredy, n'ayant aucune autre chose quoy qu'il aye deresté cette pensée, & passé tout ce iour sans rien manger. Ce luy est indifferant de s'accuser en Confession où hors de confession. Il fust inuité vn Samedy au soir à vn festin où il y auoit de la chair : il eust quelque desir d'en gouter : mais il se mortifia bien-tost : il coucha toute la nuit avec sa chair sans y mordre, & le lendemain il ne manqua pas de s'accuser de cette faute innocente c'est vn plaisir de l'ouïr crier quelques fois parmy les cabanes quand il appelle les autres aux prieres : car il se glorifie du tiltre de Capitaine des prieres, & s'acquie excellemment de cette office ; c'est assés de cestuy-cy : nous n'aurions iamais fait, & il est assez connu par tout.

Il y en a qui pratiquent de bonne grace les œuures de misericorde visitant les malades, les consolant, & leur donnant à manger. Vn certain ayant ouy dire l'estat que Dieu fait de ceste sorte de bonnes œuures, entre soudain dās l'Hospital & y trouuant des malades sans esperance de guerison, ne perdez pas courage mes freres, dit-il, ne soyez pas tristes de ce

62 *Relation de la Nouvelle France,*
que vous devez bien-tost mourir, ceste
vie est pleine de miseres. Apres celle-cy
vous en aurez vn autre pleine de conten-
temens qui sera eternelle nous mou-
rons tous les iours, & quand nous ache-
uons de mourir, nous ne mourons pas
totalement. Il n'y à que la moitié de
nous-mesme qui meure, & la plus basse
& chetifue : L'ame ne meurt point ; ce
n'est que le corps, lequel encore doit re-
susciter vn iour : pensez à cela & vous ne
feres pas tristes.

Vn autre leur disoit, Pourquoi vous
affligés vous, de ce que vous mourez,
vostre corps n'est pas à vous, il est à Dieu
qui vous l'a donné : vous n'estes pas le
maistre, de vos vies ; c'est Dieu seul qui en
est le maistre, il est raisonnable qu'il en
dispose comme bon luy semble. Con-
fessez vous seulemēt, mettez vostre ame
en bon état, & puis n'aprehendez rien.

Vne bonne vieille ayant ouy dire dans
vn'exhortation que Dieu aggreoit gran-
demēt qu'on donnast à manger aux pau-
ures, s'en va incontinent dans sa cabane
prend le meilleur morceau de chair
qu'elle eust, & le porte aux malades de

l'Hospital. C'est vn acte genereux à vn Sauvage de donner ainsi sa chair gratuitement, & pour l'amour de Dieu.

Les Sauvages ayment leurs enfans avec des passions estranges, & la perte qu'ils en font est l'vnique dōt ils tesmoignent du ressentiment. Il s'est trouué neantmoins vne femme courageuse qui apres en auoir perdu trois, & voyant le quatriesme languissant, ne s'estonnoit point: voila l'vnique enfant qui me reste disoit-elle vn iour à vn de nos Peres, i'en ay perdu trois, cestuy-cy mourra bien-tost. Je suisagée, & sans mary, n'importe, Dieu le veut ainsi, il est le maistre: ie ne laisseray pas de l'aymer & seruir.

Cette mesme femme de laquelle nous parlons à vn zele admirable de la pureté des filles: lors que la ieunesse reuiet de la guerre, elle prend le soin de les ramasser toutes, & les enfermer pendant la nuit sous la clef où dans les maisons que nous leur auons basty à la françoise, où dans les greniers où ils serrent leurs prouisions. Vn soir comme nous faisions les prieres dans nostre chapelle, elle entre brusquement, & nous haste de sortir,

64 *Relation de la Nouvelle France,*
nous trouuafmes qu'elle nous apelloit au
secours contre quelques ieunes gens qui
se promenoient pres d'une maison où
quelques filles estoient enfermées : ce
fust assez pour les chasser de Sillery , où
les moindres subçons en cette matiere
sont criminels.

Vn de nos Peres ayant tesmoigné à vne
fille fort innocente en suite de quelques
discours & rapports , qu'il craignoit quel-
que chose touchant son honneur, & l'ad-
uertissant d'y prendre garde , elle se mit
à pleurer , & se retira dans sa cabane , la
où ayant raconté à ses parens le sujet de
ses pleurs , tous se mirent à pleurer avec
elle , & passerent toute la nuit en larmes,
iusques à ce que le lendemain , le Pere
ayant sceu ce qui s'estoit passé , les conso-
la en les asseurant qu'il ne doutoit point
de l'innocence de ceste fille, mais ce qu'il
luy auoit dit , n'estoit que pour luy faire
apprehender d'auantage ce qui pouuoit
nuire a sa pureté.

Il y en a plusieurs qui s'accusent com-
me d'un grand peché de ce que quelques
ieunes hommes leur a parlé de se marier,
quoy qu'elles ayent respondu froide-
ment

ment à cela que cét affaire ne dépend pas d'elles, mais de leurs parens. Vne bonne femme estant grandement malade, demanda instamment qu'on ne la despoüillast aucunement apres sa mort, mais qu'on la laisse enuelpée dans sa robe de castor, comme elle estoit alors : vn soir vne troupe de ieunes filles vindrent crier à nostre porte mon Pere aye pitié de nous, on leur demande qu'est-ce que c'est ? nous auons peur, disent-elles, de quelques ieunes gens qui ne sont pas sages, nous ne sommes pas en assurance dans nos cabanes, ferme-nous à la clef dans quelqu'une de ces petites maisons, il y en a qui rendent compte de leur conscience s'accusent comme d'un grand peché de hayr grandement vn homme qui leur a dit quelque parole trop libre, ces scrupules sont suportables en des filles, & font voir l'estat qu'on fait icy de la pureté, là où auparauant à peine en connoissoit-on le nom. C'est assez de ce sujet ; voicy comme nous traitons ceux qui font quelque faute publique.

Vn Chrestien, d'ailleurs innocent,

62 *Relation de la Nouvelle France,*
& fort homme de bien , s'estoit enyuré
non tant par sa faute , que par celle d'un
François qui l'auoit inuité à boire , il
fallust qu'il satisfit à Dieu qu'il auoit of-
fensé , & aux hommes qu'il auoit scan-
dalisé. Le Pere Dequen luy fit vne bon-
ne reprimende à la fin de la Messe , en
presence de tous les Sauvages , luy en-
ioignit de baïser trois fois la terre , & de
ieüfner trois iours consecutifs , ce qu'il
accomplit avec humilité , & édification
de tous les assistans : outre cela il fust
obligé de payer l'amende qu'on a taxé
par le consentement mesmes des Sauua-
ges à ceux qui s'enyurent , il fust au fort
pour cét effet , où apres auoir esté dere-
chef repris par Monsieur le Gouverneur
de sa faute , il ietta trois Castors à terre :
Voyla, dit-il, que ie iette ma meschance-
té , ie ne suis pas marry de bailler mes Ca-
stors, mais ie suis marry de les bailler pour
ce sujet , i'ay fasché Dieu , & perdu son
amitié, c'est ce qui m'afflige & non pas la
perte de mes Castors , c'est la premiere
fois que ie me suis enyuré , se fera la der-
niere : celuy qui m'a fait boire n'a point
d'esprit : mais ie ne deuois pas luy obeïr.

Je te deuois aduertir : Voila ce que ie feray vne autre fois , quand cela m'arriuera , ces rigueurs , sont douces à nos Chrestiens , & ne laissent pas neantmoins d'estre efficaces.

Je mettray icy vn ou deux traits pour faire voir le respect qu'ils portent aux choses saintes. Vn Chrestien auoit perdu dans les bois vn Crucifix qu'on luy auoit donné , il creust auoir offensé Dieu griefuement ; quoy qu'il fust innocent dans cette perte , il part soudain pour venir à Sillery , il rencontre vn de nos Peres , ie suis triste , luy dit-il , i'ay fasché Dieu , haste-toy , ie me veux confesser. Ce crime prétendu le pressoit si fort , qu'il en fit vne Confession publique sur le champ , n'ayant pas la patience d'attendre qu'il fust aux pieds du Confesseur , i'ay perdu , dit-il , mon Crucifix , depuis cette perte , ie suis exactement affligé , que feray-ie pour appaiser Dieu ?

Vne bonne vicille ayant trouué son Chappelet qu'elle auoit perdu , ô que ie suis aise , disoit-elle , d'auoir trouué mon Chappelet , il y a deux iours que ie l'auois perdu : pendant tout ce temps , il m'a

68 Relation de la Nouvelle France,

semblé que j'auois mal au cœur, non seulement à cause de la perte que j'auois faite, mais aussi parce que ie ne sentoie plus la croix me battre sur le cœur, comme elle faisoit d'ordinaire lors que ie portois mon Chapelet pendu au col. Ces sentimens monstrent qu'il n'y a plus de barbarie dans ces cœurs, puis que l'amour de la Croix y est.

Ie finiray ce Chapitre par l'édification publique qu'ont donnie les Chrestiens de Sillery allant à la guerre contre les Iroquois, le rendez-vous estoit aux trois Riuieres où il se trouua six-vingts Guerriers parmy lesquels il y auoit quelques mauuais Chrestiens, & plusieurs infidelles: Les nostres voulurent tousiours cabaner à part pour n'auoir aucune communication avec les meschans. Quelques-vns de ceux-cy firent vn festin de guerre, où ils introduisirent (selon leur ancienne coustume) des filles nûes; Ceux des nostres qui s'en doutoient ny allerent point, les autres qui y allerent innocemment, detesterent cete impieté, & en témoignèrent de vifs ressentimens. Monsieur de Chamflour Gouverneur.

des trois Riuieres chastia tous ceux qui auoient trempé dans cette faute par vne peine corporelle en les chassant de son Fort, & le Pere Brebeuf d'une peine spirituelle en les chassant de l'Eglise. La veille de leur depart, ceux-cy passerent toute la nuit en des festins superstitieux, en des danſes, & en des cris & hurlemens effroyables, les nostres la passerent dans la Chappelle en priant Dieu & se confessant; si leur pieté a paru en se disposant à la guerre, leur courage n'a pas moins paru en y allant: Voicy le tesmoignage qu'en rend le Pere Buteux qui les a veus à Montreal, & est descendu avec eux aux trois Riuieres. Ils estoient, dit-il, les premiers à s'embarquer pour aller à la descouuerte de l'ennemy, & entrer bien auant dans les bois aux lieux les plus dangereux, ils alloient par tout la teste leuée sans aucune demonstration de crainte; mais j'ay admiré encore dauantage la bonté de leur courage les voyant prier Dieu parmy les infideles sans aucun respect humain. Lors que ie prenois mon Breuiaire pour prier Dieu, celuy qui commandoit dans cette chaloupe, & les

70 *Relation de la Nouvelle France,*
autres Chrestiens à son exemple pre-
noient leur Chapelet, qu'ils recitoient
deuotement lors que le vent les exem-
proit de se seruir de l'aüron. Ceux qui
les voyoient dans cette posture, quoy
qu'infideles faisoient autant d'estat de
leur vertu, comme ils conceuoient de
mespris des autres qui ayant esté bap-
tizés ne viuoient pas conformément à leur
profession, tant il est vray que la vertu a
de grands attraiſ. pour se faire aimer,
mesme parmy les barbares.

CHAPITRE VI.

De l'Hospital

 Les Iroquois qui sont les vrais
tirās & les persecuteurs de cer-
te nouvelle Eglise, ont ietté la
terreur cette année dans le
païs, ils estoient diuisez ce Prin-temps
dernier en dix bandes esparſes çà & là sur
la grande Riüiere pour escumer tout ce
qu'ils rencontreroient, l'une de ces ban-

des prist le Pere Bressany & les Hurons, qui le conduisoient en leur país le 28. iour d'Auril à quatre lieuës au dessus des trois Riuieres : vne autre escoliade ayant massacré trois François à Mont-Real, en emmena deux autres captifs, qu'ils ont depuis bruslez dans leur país au raport d'un Huron qui s'est eschappé de leurs mains, plusieurs Sauvages de la residence de Saint Ioseph espouuantez, eurent sujet de craindre que ces ennemis ne descendissent plus bas, & pour cela se retirerent, qui deçà, qui delà, ce qui obligea les Religieuses Hospitalieres avec l'aduis de Mōsieur le Gouverneur, des Peres, & des habitans de ceder au temps, & de ce transporter en leur maison de Kebec, non sans vne grande incommodité, pour ce que cette maison n'auoit encor que les quatre murailles & la couuerture, mais aussi elles emporterent cette consolation avec elles que les Sauvages sains & malades auoient acquis l'habitude, & familiarité de cette sainte maison, & perdu la difficulté de les venir trouuer à Kebec en leur necessitez & maladies.

72 *Relation de la Nouvelle France,*

Noël Tekwerimath Capitaine de Sillery, s'estant retiré aux trois Riuieres pendans ces bruits, pria le Pere Brebeuf qui y estoit pour lors d'escrire aux Religieuses Hospitalieres que si tost que les semences seroient faites elles se retirassent à Kebec & y menassent aussi avec elles toutes les femmes, enfans & vieillards iusques à son retour, cela ne peût pass'executer entierement, mais quand les Religieuses quitterent Sillery, toutes les femmes Sauvages vinrent à Kebec dresser deux cabanes près de la maison des Religieuses, l'une pour les hommes qui trauailloient au bastiment, l'autre pour les malades, attendant qu'il y eust vne sale faire pour ce sujet & ne manquerent pas d'enuoyer incontinent deux ou trois de leur gens qui estoient malades, & qui ont encor esté suiuis de quelques autres. Les Sauvages les visitant à tous propos, & les pressent de paracheuer quelque lieu commode pour passer l'Hyuer, & se garantir des neiges, & des glaces.

Leur charité a secouru cette année plus de 35. malades, dont le Ciel en a pris

dix, & outre ces malades, plusieurs Sau-
uages ont passé les deux ou trois iours en
cette maison de misericorde pour s'y
faire purger & medicamenter voulans
preuenir quelque maladie dont ils se
sentoient menacez. Ce n'est pas là encor
tout l'exercice de charité de ces bonnes
meres, la maison de Dieu fait du bien
aux pauures aussi bien qu'aux malades,
plusieurs vieillards, plusieurs femmes &
plusieurs enfans leur sont demeurez
deux ou trois mois sur les bras pendant
l'Huyer, & fussent morts de miseres sans
ce secours, c'est vne neçessité, mais aussi
vn contentement de s'espuiser en ces
rencontres, comme la pluspart de ces
pauures gens estoient Chrestiens, ils ont
donné vne grande édification aux Reli-
gieuses, en voicy quelques actions par-
ticulieres.

On a souuent parlé dans les relations
precedentes d'une bonne femme aueu-
gle nommée Helene, sa mort a donné
vne sainte approbation aux actions de la
vie qu'elle a menée depuis son Baptes-
me, vn excez peu blasmable la iettée
dans le tombeau, se sentant attaquée

74 *Relation de la Nouvelle France,*

d'une forte fièvre, elle dist aux Mères Hospitalieres la tristesse que ie ressents voyant la dureté des Algonquins de l'Isle mes compatriotes & le scandale qu'ils donnent aux autres Sauvages par le mespris qu'ils font de la Foy me fera mourir, si i'entre dans leur cabane pour raconter quelque Histoire Sainte, ou pour les imiter à prier Dieu, ils se moquent de tous les aduis qu'on leur donne, ils mesprisent la priere comme s'ils estoient independans, de Dieu leur malheur me touche si viuement le cœur, que i'en suis triste iusques au mourir, voila, disoit-elle, la cause de ma maladie. Vn grand Saint dit que toute chose doit auoir sa mesure & sa reigle excepté l'amour qu'on porte à Dieu, cette bonne ame auoit trop de zele en sa ferveur estoit trop pressante, i'auois, dit-elle vne grande consolation quand ie vay visiter les Sauvages d'icy bas, ils prennent plaisir d'entendre parler de Dieu, ie leur raconte l'Histoire d'Abraham, de Moyse & les autres que i'ay retenues dans l'instruction qu'on m'a donnée (en effet elle estoit aussi sçauante

dans les mysteres du vieil Testament, que plusieurs femmes des plus capables de nostre France) ils prennent tous plaisir d'oüyr parler de choses si rauissantes, ils se mettent à genoux tous les soirs, & ils prononce les prieres tout haut chacun me suis avec beaucoup de modestie, mais ils māquent encor en vn point pour la pluspart, c'est que ie voudrois qu'apres leur priere ils gardassent le silence, qu'ils ruminassent ce qu'ils ont dit à Dieu, & qu'il s'endormissent en pēsant à luy, or vne bonne quātité ne laisse pas de parler & de s'entretenir apres qu'ils ont prié Dieu, cela m'afflige vn petit, car ie voudrois qu'ils fissent encor mieux qu'ils ne font.

Elle adioûtoit que depuis qu'elle étoit deuenüe aueugle & qu'elle s'estoit rāgée à la foy, elle auoit tousiours esté trauail-
lée de quelque maladie, le diable prenoit de la occasion de luy suggerer cette pensée, mais d'où viēt que depuis que ie cō-
noy Dieu & que ie l'aime si particuliere-
ment, ie suis tousiours dans les souffran-
ces, & voyla des femmes qui se portent,
si bien & qui le m'esprisent? aussi-tost, il

76 *Relation de la Nouvelle France,*
luy venoit vne autre pensée c'est l'amour
de mon Dieu qui fait cela pour m'esprou-
uer & pour me faire paier mes debtes icy
bas, afin que ie ne sois point tourmentée
en l'autre vie, voyla comme il traite ses
amis, cela luy donnoit des desirs de souf-
frir, en sorte que ne pouuans ieusner le
Careme, & croyant que les souffrances
estoyent agreables à Dieu, elle luy disoit
si ie ne puis ieusner ie peux endurer, ie
vous offre les douleurs de ma maladie.

Ie n'aurois iamais fait si ie voulois rap-
porter le nombre des prieres que faisoit
cette bonne ame, elle auoit vne deuo-
tion amoureuse enuers Nostre Seigneur,
elle aimoit cordialement la sainte
Vierge, elle s'adressoit souuent à son
bon Ange & à sainte Helene dont elle
portoit le nom, faisant des colloques
avec vn langage qui est bien venu au
Ciel, sur tout se voyant charitablement
assistée non seulement elle remercioit les
Meres qui la seruoient, mais elle ne man-
quoit point de dire souuent ces paroles:
mon Dieu determinez de ma vie vous
estes le maistre; ayez pitié de ceux qui
ont pitié de moy, secourez tous ceux qui

nous secourent , & sur tout éleuez au Ciel la personne qui a fait bastir cette maison où on reçoit les pauvres malades, éleuez y aussi tous ses amis Minékitch ainsi soit-il.

Elle auoit vne grande deuotion d'Entendre la saincte Messe , enuoyant aduertir certain iours les bonnes Meres qu'elle se trouuoit si mal qu'elle ne pouuoit aller seule à la Chappelle , on luy respondit qu'elle n'estoit point obligée d'assister à la Messe dans vne si grande maladie , mais deuant que la responce luy fust rendüe deux femmes Sauvages l'estant venue voir, elle si fist traïsnier & l'entendit à deux genoux, & pour marque que sa ferueur la soustenoit , ses deuotions finies elle n'en pouuoit plus tombans en deffillance, si bien qu'à peine la peût-on reporter sur son liët d'où elle disoit à Dieu les iours qu'on ne luy permettoit pas d'aller à la Chappelle, tu sçais bien que ie suis malade, & que ie suis triste de ne pouuoir entrer dans la maison des prieres , & elle prenoit pour lors son chapelet , & se tournant vers l'Eglise le recitoit avec toute l'attention

78 *Relation de la Nouvelle France,*
qu'elle pouvoit auoir.

Elle demanda qu'elle opinion auoit le Medecin de sa maladie, on luy dit, qu'il auoit bonne esperance de sa santé, c'est à Dieu fist-elle d'en determiner, qu'il face ce qu'il voudra ie ne seray pas marrie de le voir, comme elle vit que les remedes la tourmentoient sans effect elle en eut auersion, neantmoins elle se prenoit disant qu'il falloit obeyr.

Elle estoit dans vne ardeur bruslante la colique la pressoit quelquefois viuement, & si dans ses angoisses il luy eschapoit quelques paroles de chagrin aussi-tost elle demandoit pardon, c'est le mal disoit-elle qui parle, ie veux obeyr à Dieu priez-le qu'il aye pitié de moy, c'est chose bien remarquable que iamais sa maladie ne l'empescha d'instruire, & de parler de Dieu à ceux où celles qui la venoient visiter, & mesme encor par fois elle enseignoit quelque chose de sa langue aux meres qui l'assistoient. Elle auoit de grandes affections de mourir Religieuse comme on ne iugeoit pas à propos de luy accorder sa demande, on luy promit pour sa consolation qu'on l'enterreroit

aupres de la Mere de sainte Marie, qui est passée de ce monde dans l'estime d'une haute vertu, on luy dist aussi qu'on l'enseuellerait à la Françoisse, cela luy donna une ioye si sensible qu'elle ne se pouvoit contenir, elle avoit neantmoins encor un regret c'estoit de mourir devant que les Sauvages fussent retournez de leur grande chasse desirant leur témoigner le contentement, qu'elle ressentoit d'avoir embrassé la foy de Iesus-Christ, elle demanda cette faveur à Dieu, qui luy fût accordée: car ayant deux iours devant sa mort, s'estant venue visiter elle déploya son zele en sa rhétorique, elle se met sur son seant, & les sentant à l'entour de son liét elle leur dit d'une voix ferme, à la bonne-heur que ie vous parle encor une fois devant ma mort, i'avois désiré cela tres-ardemment, ne croyez pas que ie sois triste, quoy que vous me voyez malade & toute mourante, mon cœur est plein de ioye de ce que ie m'en vay au Ciel; ô que ie remercie Dieu de bon cœur de ce que ie suis baptisée & de ce qu'il m'a fait la grace de croire tousiours en luy depuis que ie suis Chrestienne, ie

80 *Relation de la Nouvelle France,*
meurs dans ce contentement là, foyez
fermes en la foy, ie prieray Dieu pour
vous quand ie seray en Paradis, afin que
vous perseueriez en son Eglise priez-le
aussi qu'il m'ayde à bien mourir. I'ay vne
consolation toute particuliere de ce que
mes bonnes Meres m'ont promis que ie
ferois enterrée aupres de la Religieuse
qui mourut il y a 3. ans. A ce discours les
Sauuages respondirent à leur ordinaire
ho, ô, ô, pour marque qu'ils approuuoient
tout ce qu'elle auoit dit, plusieurs lui par-
lerent en particulier, & tous luy don-
nant le dernier adieu, s'en retournerent
fort satisfaits; Nous sommes grandement
fâchez disoient-ils, de la mort de cette
bonne femme, elle sçauoit toutes les
prieres, elle nous instruïsoit & nous par-
loit souuent de Dieu dans nos cabanes,
nous l'aymions tous.

Le Pere Superieur la voyant baisser no-
tablement luy donna le saint viatique &
en suite l'Extreme-Onction, & luy re-
commanda de s'occuper tant qu'elle
pourroit dans l'amour de celuy qu'elle
alloit voir, se sentant affoiblir c'est à ce
coup dit-elle, ie me meurs, & joignant
les

és années 1643. & 1644. 81

les mains & leuant les yeux au Ciel, elle perdit la parole, mais non pas l'oüye, si bien que comme on luy suggeroit quelques actes d'Amour & de confiance elle monstroït en serrant la main des Meres qui l'approchoient, qu'elle prenoit plaisir en ces saintes actions, elle passa au Ciel dans cette douceur, nous laissant vn riche exemple des bontez de l'esprit diuin. Les Religieuses Hospitalieres qui aimoient vniquement cette bonne femme pour sa vertu luy firent vn seruice le plus solemnel qu'elle peurent, auquel assistèrent les Sauvages qui se trouuerent pour lors à saint Ioseph.

Le 13. d'Octobre vne autre femme nommée Marie *skisichunskse* rendit l'ame à Nostre Seigneur dans le mesme Hospital apres vne maladie de trois mois, causée en partie pour la perte de son mary Chrestien tué par les Iroquois, sa patience fut insigne, elle brusloit d'vn feu qui luy consommoit la langue & le gosier & toute la poitrine, elle dessecha comme vn squelet, iamais neantmoins elle ne manqua de rendre ses petits devoirs à Dieu soir & matin, elle n'eust pas

82 *Relation de la Nouvelle France,*

crû estre Chrestienne si elle n'eust fait
ses prieres, le Pere Superieur la consolant
sur ses Angoisses elle s'escria d'une voix
fort dolente , ie n'apprehende point
la mort , ie ne me fasche point de ce
que Dieu ordonnera de moy , mais j'ay
des regrets bien sensibles de laisser cet-
te pauvre petite orfeline , (montrant
vne seule enfant qui luy restoit) sans au-
cun secours , le Pere luy promit qu'il
l'aideroit & les Hospitalieres luy firent
faire vne petite robe au plustost ce qui
consola tellement cette bonne Mere
qu'elle embrassa son enfant , avec des
tendresses admirables, puis la donnant a
vne femme Sauvage luy dit, prèd là pour
ta fille & ne l'apporte plus , de peur que
cela ne resucille mes douleurs. Quelque
temps deuant sa mort, elle demanda à
se confesser , ie me suis fâchée disoit-
elle , ie desire qu'on me face venir vn
Pere, ce fut la derniere Confession de
sa vie, car bien-tost apres elle perdit la
parole , ne laissant pas par vn signe de ses
yeux de tesmoigner qu'elle entendoit ce
qu'on luy disoit & qu'elle exerçoit les
actes qu'on luy suggeroit, estant encor

aux trois Riuieres deuant qu'elle descendiſt à l'Hospital, elle diſt à vn Pere qui la conſoloit ie m'en vay à ſainct Ioseph, ie me logeray aupres de l'Hospital, & ie demeureray le reſte de mes iours avec les croyans, ie m'approcheray d'Helene qui ſçait toutes les prieres (c'eſt cette bonne femme dont nous venons de parler) elle m'inſtruiſt profondément, en eſſect cette bonne femme Aueugle a aidé beaucoup de perſonnes à voir & embraffer la vertu & les verités de noſtre creance.

Vne ieune fille d'une Nation qui tire plus vers le Nord que Tadouſſac, eſtant venue voir les Sauuages de ce quartier là, tomba malade, on la fiſt apporter de 40. lieuës loin en cét Hospital, où elle a demeuré 4. où 5. mois malade, c'eſt choſe eſtrange que cette ame qui auoit touſiours eſté dans la barbarie eſtoit neantmoins douée d'une douceur ſi amiable qu'on la gouuernoit auſſi facilement qu'un petit enfant, quoy qu'elle euſt des douleurs tres-ſenſibles & tres-ennuyantes, iamais elle ne ſe plaignoit iamais elle ne demandoit rien, elle aggrecoit avec vn viſage gay & ſerain tout

84 *Relation de la Nouvelle France,*
ce qu'on luy donnoit ses delices estoient
de prier Dieu & quoy qu'elle fut debile,
elle ne vouloit rien prendre qu'elle
n'eust entendu la Messe, ayant desir de
communier elle souffrit beaucoup pour
jouir de cette faueur, car estant bruslée
d'une soif qui la consommoit elle endura
toute la nuit cette peine sans iamais
vouloir prendre une goutte d'eau, elle
en fût si foible que cette communion
luy servit de viatique. Le Pere Dequen
la consolant apres la Messe les Meres
s'apperceurent qu'elle defailloit, le Pere
luy dōne au plustost l'Extreme-Onction,
& ce petit Agneau laué depuis-peu dans
le sang de Iesus-Christ, s'en alla avec
son vray pasteur dans le Ciel.

Vne ieune Attikameque, c'est vne na-
tion qui est au Nord des trois Riuieres,
auoit trois grandes playes mortelles &
vne violente fièvre qui l'oppressoit de
temps en temps, ses grandes maladies
ne luy déroboient point la paix de son
ame n'y la serenité de son visage, aux
moindres petits seruices qu'on luy ren-
doit, il tesmoignoit des actions de gra-
ces plaines de-cœur, comme il n'auoit

pasesté profondément instruiet, sa maladie nous ayant obligé de le baptiser promptemēt, il ne sçauoit que quelques prieres qu'il recitoit si souuent avec son Chapelet, qu'on eust-dit qu'il n'auoit rien au monde de plus cher, en effect si dans son sommeil, son Chapelet luy eschapoit, il n'auoit point de repos, qu'on ne l'eût cherché & qu'on ne luy eust rendu, comme on vit que sa maladie luy donnoit le temps d'estre instruiet de la Communion, d'ont il n'auoit point encor eu de connoissance, on luy en parla: mais on n'eust pas si-tost entamé ce discours que le voyla en fureur, il presse a toute-heure ces bonnes Meres del'infirmité, si quelque Sauuage le vient voir, il luy demande s'il est admis à la Communion s'il respond, que ouy, tu sçais donc bien ce que c'est, sied toy là & m'instruy; car ie veux Communier deuant que de mourir, en effect il mourut le lendemain qu'il eût receu son Sauueur.

Vn nommé Charles kgerasing fils d'une bonne veufue nommée Charitée estoit seul chasseur de sa famille composée de dix personnes, il a esté trois ans

86 *Relation de la Nouvelle France,*
malade, enfin s'estant retiré à l'Hospital; iamaïs on ne l'entendit pleindre, iamaïs il ne tesmoigna aucune tristesse n'y ennuy de son mal, il estoit tres-bien instruit, c'est pourquoy il n'estoit pas besoin de luy remettre en memoire son petit deuoir, il perdit la veüe 8. ou 9. mois deuant son trespas, ses douleurs augmentent, mais sa patience ne diminua iamaïs : enfin elles en vindrent à tel point, qu'on ne pensoit pas qu'il les peust supporter deux iours sans mourir, & il les endura encor trois semaines entieres & dauantage, il prononçoit par fois le S. Nom de I E S U S, comme en criant & en se plaignant dans ses plus grandes pressés : mais aussi-tost qu'on luy parloit de Dieu il s'arrestoit tout court, prenant vn singulier plaisir dans les discours de pieté, & quelquefois il disoit aux assistans, encor que vous m'entendiez crier, ie ne suis pas neantmoins fasché, ie ne suis point las de souffrir, c'est la douleur qui à ses faillies ie veux ce que Dieu veut, c'est à luy d'ordonner de ma vie, il passa de ce monde mu ny de tous les Sacremens de l'Eglise.

Le 5. d'Auril, vn nommé Alexis Piminakgaüich Algonquin, quitta cette vie pour entrer dans vne autre meilleure, & de plus grande durée, ce pauvre garçon estoit d'un naturel assez vif, mais la grace temperoit bien son ardeur, vn an ou enuiron deuant son trespas s'estant rencontré aux trois Riuieres avec ses camarades qui traittoient avec leur rage ordinaire vn pauvre prisonnier, il se retira doucement d'avec eux, ils se gaussèrent de luy, ils luy osterent son Chappeler le mirent en piece, en vn mot ils firent ce qu'ils peurent pour l'induire à tourmenter avec eux ce pauvre miserable, ce ieune homme s'enfuit & se retira dans nostre maison, suppliant le Pere qui estoit-là de luy donner le couuert, & de l'aider à trouuer vne commodité pour retourner avec les croyans de saint Ioseph, le Pere s'y employa, ce bon garçon ne se contentant pas de viure à la façon des Neophytes, qui gagnent le cœur de ceux qui les connoissent tesmoigna vn desir de passer en France, pour apprendre la langue & employer le reste de ses iours au seruice de Nostre Sei-

88 *Relation de la Nouvelle France,*
gneur sans le marier, la mort le prit dans
ce desir & dans l'exercice des vertus
Christiennes, il auoit vn grand soin de
purifier son ame dans le Sacrement de
Penitence, & de s'approcher de son
Sauueur autant de fois qu'on luy per-
mettoit, peut-estre que cét amour
luy obtint la grace de iouïr deuant
son trespas de tous les Sacremens
que Dieu a laissez en son Eglise pour le
soulagement, & pour la sanctification
de ses enfans, & qu'il puisa dans ces di-
uines fontaines les eaux de grace qui luy
donnerent vne mort aussi douce que
celle d'un petit enfant.

Vn autre ieune garçon aagé d'environ
16. ans, nous a laissé des exemples d'une
patience de fer, vn abcez s'estant for-
mé dans sa teste, & en suite estant de-
venu paralitique son pauvre corps com-
mença à se pourrir deuant que d'estre
en terre, les vers luy sortoient par les
oreilles, sa peau estoit toute déchirée
& ses membres s'en alloient quasi en
lambeaux, ie vous laisse à penser de com-
bien de douleurs estoit environné ce
pauvre garçon; on ne le pouuoit remuer

ny tourner, ny toucher qu'il ne souffrist dans l'extremité. cependant il ne disoit que deux mots Kitakechfin vous me faites mal. & il le disoit si doucement qu'on eut dit qu'il parloit pour vn autre, il n'auoit de l'esprit qu'autant qu'il en falloit pour souffrir patiemment & pour prier Dieu, la viuacité qu'il faisoit paroistre en santé, & qui auroit donné vn indice d'vne ame colere & impatiente ne parut plus dans sa maladie, sinon pour demander qu'on luy fist dire les prières que nous enseignons aux nouveaux Chrestiens, ayant esté muny de tout le secours qu'on donne aux enfans de Dieu, il nous quitta chargé des merites d'vne riche patience.

Vne femme desia aagée fut portée à l'Hospital pour y trouuer son salut eternal, car selon les apparences humaines elle couroit des risques d'vne reprobation quasi certaine, si elle n'eust trouué ce refuge, il faut confesser que Dieu exerce vne estrange prouidence, & qu'il tient des voyes tres-cachées sur ce pauvre peuple, les Peres qui sont venus icy des premiers ont veu cette femme ma-

90 *Relation de la Nouvelle France,*
riée à vn Capitaine de grande autorité
parmy ceux de sa Nation , elle auoit vne
famille grosse & florissante , vne paren-
té nombreuse, quantité d'alliances , elle
a veu de ses yeux toute cette splendeur
reduite au neant ne laissant apres soy
quantité d'enfans qui luy sont morts
qu'une fille aveugle , laquelle ne luy
donnoit pas trop de contentement , ces
grâds coups dechargez du Ciel sur la te-
ste d'une pauvre femme qui demouroit
parmy des impies, lesquels attribuent à
nostre creance tous les fleaux , & toutes
les calamitez qui accablent les Sauvages
depuis qu'ils ont receu la Foy, estoient
capables non seulement de luy donner
de grandes secouffes, mais aussi de la ter-
rasser & de la perdre de fond en comble
si elle n'eust esté secourüe , mais comme
elle auoit grandement bien secouru &
fortifié ses enfans & ses alliez à l'heure
de la mort, ayant vn soin qu'ils mourus-
sent en vrais Chrestiens, nostre Seigneur
la voulu prendre en vn lieu où elle fust
grandement assistée. Le diable luy liura
plusieurs attaques, mais elle auoit cela de
bon qu'elle ouuroit aisement son cœur

& nonobstant ses tentations elle prioit Dieu fort volontiers, sa bonté luy a accordé à la mort ce qu'elle auoit procuré aux autres, nous laissons dans la croyance qu'elle auoit trouué grace deuant ses yeux.

Cette maison de Charité n'a pas eu soin des grandes personnes seulement, mais elle a soulagé les plus petits enfans avec cette charge qui est de surcroist en la Nouvelle France qu'il faut nourrir & heberger les meres pendant qu'on secourt leur enfans, car elles ne les quittent point de veuës, ces pauures femmes voyant souffrir ce qu'elles ont de plus cher passeront les iournées entieres sans dire vn seul mot si on ne leur parle, les enuifageant avec des tendresses affligeantes, elles mesmes les enseue-
lissent & les portent en la Chappelle en attendant qu'on les mettent en terre, se tenant par force vn long-temps deuant l'Autel à prier Dieu. Vne Religieuse se persuadant vn iour que ces bonnes meres prioient pour leur enfans leur dist, vous n'avez que faire de presenter vos prieres à Dieu pour ces petits innocens, ce sont

92 *Relation de la Nouvelle France,*
des Anges deuant sa face, nous le sçauons bien, respondent-elles, c'est nostre ioie que nos enfans ne sentent point le feu deuant que d'aller au Ciel nous pensions aux contentemens qu'ils ont, & nous les supplions en nostre cœur de se souuenir de nous aupres de Dieu.

Comme on faisoit tous les soirs les prieres à l'Hospital, où les Sauvages voisins se trouuoient quatre ou cinq femmes estât restées apres les autres dirent à la Mere qui vouloit esteindre les cierges de la Chappelle; attend vn petit, ma Mere, nous n'auons pas acheué nos prieres, aujourd'huy on a enterré vne femme Chrestienne, nous voulons prier Dieu pour elle, leur deuotion dura vne bonne heure, ces actions consolent bien fort ces bonnes ames qui recueillent dès cette vie le fruct de leur charité, ayât veu de leurs yeux quantité de saintes actions qui se sont faites dans leur Hospital.

On a baptisé plusieurs personnes, entre autre vn Vieillard y ayant passé l'Hyuer monstra vne ferueur extraordinaire à apprendre les mysteres de nostre creance & a faire entrer dans sa memoire les prie-

rés & l'exercice d'un vray Chrestien, il ne se laissoit point de les dire & redire incessamment, enfin son assiduité & sa diligence luy obtindrent vne faueur dont il n'en cognoistra la beauté qu'au Ciel.

D'autres ayant appris que Dieu aggreoit qu'on luy presentast les premices de toutes choses, prirent les plus beaux faisceaux d'espics de leur Bled d'Inde, que nous leur aidons à cultiuer, & les alerent presenter sur l'Autel avec plus de cœur que de compliments.

Les petites filles Sauuages voisines de l'Hospital vont visiter souuent les Religieuses, les suppliant de les instruire, on leur fait reciter le Catechisme, on les interroge, on les fait prier Dieu, & il y en a de si constantes qu'il les faut plustost reprendre d'estre importunes que de manquer de diligence, comme les Religieuses donnoient certain iour quelque petite recompense à celles qui auoient bien retenue ce qu'on leur auoit enseigné, & qu'on voulût aussi presenter quelque chose à leur compagnes, elles repartirent, fort bien, interrogez-nous & nous demandez comme aux autres, &

94 *Relation de la Nouvelle France,*
si nous difons bien nous prendrons vos
presens.

Voila en quoy ces bones Religieuses se
sont occupées cette année voyla leur
exercices outre leur fonctions ordinaires
dont elles s'acquittent sainctement, si le
deffaut des petits soulagemens qu'on à
en France, si la pauureté & la disette, si
les incommoditez d'un nouveau pays ai-
de à faire des saincts, elles y auront bonne
part.

CHAPITRE VII.

Du Seminaire des Ursulines.

E Arriuée des vaisseaux à aug-
menté la ioye de ce petit se-
minaire luy rendant saines
& sauues deux braues Ursu-
lines qui se sont moquées aussi bien que
les autres des dangers de la mer, & qui
pour toutes les fatigues d'un long voya-
ge n'ont iamais tourné la teste en arriere,
le choix de ces deux bons subiects à esté

fait par Monseigneur l'Archeuesque de Tours, lequel estant supplié par la Supérieure du petit Conuent de Kebec, de leur enuoier du renfort douts quelque temps s'il confiroit aux longs dangers de l'Ocean des filles qui viuoient icy dans l'assurance, mais voyans que le chemin estoit desia frayé & qu'il ne pouuoit sans quelque reproche de sa bonté refuser vne demande si raisonnable & si sainte, n'estant pas bien seant de laisser vn tel ouurage imparfait, il y voulut luy mesme contribuer ses soins & ses affections. Il se transporte en la maison des Ursulines de Tours il écoute celles qui auoient plus de feu & plus de zele pour cette mission, & apres les auoir diligemment & saintement examinées, il donne sa Benediction à sœur Anne de sainte Cecile & à sœur Anne de Nostre Dame, & pour tesmoignages des desirs qu'il a de soustenir ce petit seminaire, il fait conduire ces deux bonnes filles dans son propre Carosse iusques à Poitiers, ses affections ne se renferment pas dans l'enceinte de son Diocese, son cœur est plus grand que le Iardin de la France, il fait esperer aux pau-

96 *Relation de la Nouvelle France,*
ures Sauvages vne partie de ses bontez;
mais disons deux mots de l'employ de
ces bonnes Ames.

Les Vrsulines ont de petites écolieres
Françoises elles en ont aussi de pension-
naires & le pais se peuplant dauantage
augmentera leur employ, elles ont des
seminaristes sedentaires, elles en ont de
passageres tirées des cabanes des Sauua-
ges, leurs grilles sont par fois visitées des
nouuëaux Chrestiens & des bons Neo-
phytes qui les vont voir pour entendre
parler des choses du Ciel, il y a des filles
en cette maison qui parlēt Algonquin,
d'autres qui parlent Huron, elles hono-
rent Nostre Seigneur en plusieurs lan-
gues, & sa bonté leur donne occasion de
debiter la science qu'il leur a départies
leur enuoyant des personnes qui appren-
nent par leur moyen à le connoistre & à
l'aimer.

Cette année vne seminariste qui auoit
desiré ardemment d'estre Religieuse est
passée de cette vie dans vne meilleure
elle se nommoit Agnes Chabgeckechich
ses parens l'ayant retirée du seminaire
pour se seruir de son petit trauail comme
elle

elle estoit desia grâde, il arriua qu'en nauigeant dans leurs petits canots elle trouua dans la grande riuere son beau frere; l'ayât apperceuë se iette à l'eau & la retire de la mort car elle couloit desia à fonds, il sauua aussi ses compagnes qui estoient dans le mesme naufrage, or comme on ne rechauffe point cette pauvre fille que le froid d'une saison desia bien rude auoit portée à deux doigts du trépas elle ne fist que traifner iusques environ les festes de Noël qu'elle prit vne nouvelle naissance en Paradis, elle donna beaucoup de dedication aux Sauvages dans le peu de temps qu'elle fût avec eux, comme elle auoit vne belle voix, elle leur chantoit des Cantiques spirituels qu'on luy auoit appris au seminaire, elle se rendoit obeïssante & sa deuotion. agreoit extremément à ces bons Neophytes, quand ceux qui l'assistoient luy eurent annoncé la nouvelle de sa mort voyans la rigueur de sa maladie, elle rentra dans soy-mesme puis tirans vn profond soupir, *helas ie voudrois bien dit-elle me pouuoir Confesser, ie ne sens rien qui me presse la conscience,*

98 *Relation de la Nouvelle France,*

mais ie fouhaitterois bien fort neantmoins d'estre assistée par quelque Pere, il n'y auoit pas de moyen pour lors, car ses parens l'auoient menée avec eux dans leurs grandes chasses, vn ieune François qui accompagnoit cette escoüade de Sauuages Chresttiens, pour apprendre leur lāgue s'en reuint si édifié & si estonné de tous tant qu'ils estoient, & notamment de la belle mort de cette ieune seminariste qu'il en consola bien fort tous ses parés qui nous l'ont raconté, elle produisoit des actes de douleur d'auoir fâché Dieu, mais avec des tendresses si grandes, que les Sauuages en estoient touchez, elle auoit tousiours en main & deuant ses yeux son liure de prieres: car elle lisoit fort bien & quand sa veüe vint à s'affoiblir elle se seruoit de son Chappelet pour entretenir ses petites deuotions, ses parens enterrent avec elle son liure & son Chappelet pour marque de sa picté & de l'amour qu'elle auoit enuers Dieu, & enuers la sainte Vierge. Comme on leur demandoit s'ils n'auoient point de regret de sa mort non dirent-ils, elle est trop bien morte nous la croyons bien-

heureuse, il ne faut pas s'attrister de son bon-heur, c'estoit vn excellent esprit, Dieu luy à accordé de mourir vierge comme elle l'auoit désiré, nonobstant qu'elle eust esté recherchée de quelque François & de quelques Sauvages.

Vne bonne femme Chrestienne ayant eu deux filles d'une ventrée demandoit il n'y à pas long-temps à vn des Peres de nostre Compagnie si les Meres Vrsulines ne voudroient pas bien prendre l'un de ses enfans, n'ayant pas le moyen de les nourrir tous deux, le Pere luy repartit qu'il estoit trop petit n'estant encore qu'au maillot, il est vray respondit-elle que les Religieuses n'ont point de lait, mais elles ont tant de charité & tant d'esprit qu'elles trouueront bien le moyen de luy sauuer la vie, elles disoit cela à mon aduis à raison que les Vrsulines ont eu avec elles trois petites orphelines auxquelles il falloit quasi faire l'office de nourrices; Il y en à vne autre qui n'a que trois ans & qui a esté trois mois de l'année perclusé de tous ses petits membres, si bien qu'elle n'auoit que la langue libre, vous diriez que la raison

100 *Relation de la Nouvelle France,*
à notablement preuenu le temps qu'elle
se découure és autres enfans, & que les
benediCTIONS du Ciel luy ont esté don-
nées en abondance, elle a esté voüée à
Dieu par son Pere, & par sa Mere dès sa
premiere naissance, il n'y à rien de si
obeyssant rien de si complaisant c'est vne
humeur composée de sucre & de miel
tant elle est douce, ce qui n'a pas peu ser-
uy pour soulager les peines de ses mai-
tresses, car il falloit qu'ils la tinssent qua-
si iour & nuit sur leurs bras, lors que ses
douleurs plus pregnantes luy tiroient les
larmes des yeux, si on luy disoit c'est assez
pleuré, priez Dieu, elle se mettoit à
chanter *l'Aue Maria*, où quelque autre
priere, il arriua que l'une de ses maistres-
ses fut contrainte de la leuer quatre
fois pour vne nuit, le lendemain matin on
luy dit Charité, c'est ainsi qu'elle se nom-
me, vous auez bien donné de la peine à
vostre mere, il est vray dit-elle mais m'a
mere est bien patiente, elle ma fait com-
me elle feroit à Iesus, cette enfant qui
n'a que trois ans fait plusieurs actions qui
la font admirer, les Meres ne chantent
quasi rien au Chœur que cette petite in-

nocente ne retienne quelque verſet, variant les champs & les entonnans auſſi gentiment qu'une grande perſonne, cela conſole bien fort ces bonnes Religieuſes de voir de ſi gentilles inclinations en des Sauuageons ſi peu cultiuez depuis tant de ſiècles.

Comme les Seminaristes ſedentaires ſont veſtuës à la Françoisè, demeurant avec les Penſionnaires Françoises, on taſche par fois de leur donner de l'émulation, on en a fait communier cette année une petite bande d'unès & d'autres, une Maiſtreſſe a pris ſoin des Françoises, & une autre a pris le ſoin des filles Sauvages, elles ont employé ſix ſemaines à les inſtruire & à les diſpoſer plus particulièrement à cette première Communion, ces enfans firent paroître tant d'affection & tant de ferueur que ces bonnes meres en eſtoient dans l'eſtonnement, les voyant concevoir & gouſter les choſes de Dieu d'une façon toute particuliere, l'aduouë, diſoit la Mere Superieure que les interrogeant pour reconnoiſtre ſi elles eſtoient capables de recevoir ce pain celeſte, qu'elles

102 *Relation de la Nouvelle France,*
ont surpassé mon attente, les voyant instruites & touchées au delà de mes espérances, le temps de leur Communion approchant, leur Maistresse voyant que leur desir augmentoit, leur dit qu'il leur manquoit encor quelque chose pour plaire à celui qu'elles vouloient recevoir, ces pauvres petites créatures se croyans quasi rebutées demandoient en pleurant ce qu'il falloit donc faire, on leur parle d'une Confession generale qui ne pouvoit pas estre de beaucoup d'années, non seulement pour ce qu'elles sont encor ieunes, mais par ce qu'il n'y a pas long-temps qu'elles sont baptisées, on les instruit là dessus, elles s'y comportent en personnes meures & touchées de Dieu, se confessans avec beaucoup de tendresse, & avec beaucoup de ressentiment de leurs pechez, s'estant ainsi disposées elles vont trouver leur Maistresse & luy disent il, n'y a plus rien dans nostre cœur, tout le mal en est dehors, c'est à ce coup que Iesus y viendra, on leur accorde ce qu'elles auoient tant demandé & tant attendu; de verité Nostre Seigneur ne fait point de distin-

tion du Barbare ou du Grec, il agit en ce Sacrement, selon la disposition de nostre cœur, ces petites ames en firent paroistre les effects : pleust à Dieu, disoit l'une que celuy qui m'est venu voir demeurast tousiours avec moy, ô que j'ay ressentuy vn grand desir de iamais ne l'offenser, disoit l'autre, fut-il ainsi, adioustoit sa compagne, que iamais plus ie ne retournasse aux cabanes des Sauvages, j'ay trop peur de fascher Dieu.

A peine auroit-on creu que les filles Sauvages se d'eussent iamais assujettir à tous les exercices d'une Classe comme font les Françoises, on n'eût iamais pensé dans les premiers commencemens qu'il eust fallu parler de correction à des enfans qui iamais n'en reçoivent de leurs parens, cela se fait neantmoins & avec fruit, & maintenant elles s'y accoustument soit par l'exemple des Françoises, soit que leur esprit se rende petit à petit plus souple. La Mere Superieure en ayant veu quelqu'une commettre une faute, recommanda à sa Maistresse d'en tirer le chastiment, la pauvre enfant se monstra plus contrite & plus affligée.

104 *Relation de la Nouvelle France,*
de sa faute que de la peine, elle se vint
ietter aux pieds de la Superieure apres la
correction avec des regrets si sensibles
qu'il la fallu consoler.

Comme on disoit certain iour aux
Seminaristes que les corps des bien-heu-
reux auroient d'autant plus de gloire
qu'ils auroient souffert ça bas avec plus
de patience, & que la grandeur des souff-
rances feroit la mesure de leur beauté :
Voyla qui va bien, respondirent-elles,
les Sauuages seront donc bien releuez
au Ciel, car ils souffrent beaucoup no-
tamment pendant l'Hyuer, cela nous
donne enuie d'estre malade, afin d'en-
durer dauantage pour auoir plus de gloi-
re, elles offrent à Nostre Seigneur leurs
petits travaux & leurs petites peines, el-
les dressent leurs pensées & leurs inten-
tions auant que de commencer leurs pe-
tits ouvrages, que si la chose est peni-
ble, elles s'arrestent par fois vn peu de
temps pour faire vne petite priere, &
vne petite eleuation de cœur au Ciel,
elles passent encore plus auant, car pour
entretenir cette ferueur, il y en a touf-
jours quelqu'une qui reueille les autres

s'escriant tout haut, faisons tout pour l'amour de Nostre Seigneur, mes sœurs, faisons tout pour son amour, cette devotion les tire petit à petit de la paresse & de la liberté qui n'est que trop naturelle aux Sauvages.

Deux Seminaristes ayant esté enuoyées en quelque endroit, & s'estant arrestées plus de temps qu'il n'en falloit pour la commission qu'on leur auoit donnée, ne respondoient rien à leur Maistresse qui les tançoit, iusques à ce qu'elle leur vint à demander à quoy elles auoient employé leur temps, nous nous sommes arrestées, dirent-elles, à penser & à parler des souffrances du Fils de Dieu, car cela est bien estrange qu'il se soit fait homme pour endurer, & pour payer son Pere; il aime bien les hommes, puis qu'il a tant pâty pour leurs pechez, ie pense souuent à cela pendant la Messe, disoit l'une des deux: & moy, disoit l'autre, i'y pense aussi, & ie me donne à luy, & ie le prie qu'il dispose de moy comme il voudra.

Ie n'aurois pas pensé que les Sauvages fussent si constans à prier pour quelques

106 *Relation de la Nouvelle France,*
personnes quand ils l'ont entrepris , vne
ieune fille aagée , peut-estre de douze
ans disoit au Pere qui est retourné cette
année de France , il ne s'est passé iour
que ie n'aye prié pour toy , le Pere ne la
croyant pas , luy demande ce qu'elle di-
soit à Dieu , aussi-tost sans broncher , el-
le luy dist promptement , voilà comme
ie luy parle : Mon Dieu ayez pitié de no-
stre Pere , conservez-le , empeschez qu'il
ne fasse naufrage par vn trop grand vent,
ou par de trop grandes vagues , menez-
le en son pays , & le ramenez , vous pou-
vez-tout : Voila toute sa Rethorique
qui vaut mieux que celle de Cicéron.

Il y a vne ieune Seminariste qui n'a
point manqué depuis trois ans de prier
Dieu à la sainte Communion pour Ma-
dame de la Peltrie Fondatrice du Semi-
naire , les autres font le mesme pour les
personnes qui leur font du bien en par-
ticulier dont ont leur donne auis ; mais
à propos de Madame de la Peltrie , quand
ces petites plantes la virent de retour
au Seminaire , apres quelque sejour
qu'elle a fait à Montreal , elles ne pou-
voient contenir leur ioye , c'est bien pour

lors qu'elles la regardoient pour leur
vraye Mere qu'elles a tousiours bien ché-
ries & bien-aimées : Or ce n'est pas seu-
lement à l'endroit de ces ieunes enfans
que ces bonnes meres employent leur
zele , des femmes toutes faites , & mes-
me encor d'autres personnes les vont vi-
siter à leurs grilles , & les supplient de
leur donner quelque instruction : d'au-
tres laissent leurs filles comme en depost
pendant quelques mois qu'ils vont faire
leurs grandes chasses , ce qui les accom-
mode entierement , car ils n'ont point la
peine de les traifner apres eux dans les
bois, ils sont bien asseurez que leurs en-
fans ne souffriront ny la faim , ny le froid
pendant qu'elles seront avec ces bonnes
meres , & ce qui vaut mieux que tout le
reste , ils se resioüyssent de ce qu'on leur
apprend le chemin du Ciel , vne pauvre
femme voulant à ce propos laisser sa fille
avec les autres, cét enfant ne peult de-
meurer si long-temps esloignée de sa
mere , elle pleure , elle s'afflige , bref on
la renuoye à ses parens ; La mere s'en at-
tristant, disoit , ma fille n'a point d'esprit,
j'esperois qu'elle m'enseigneroit ce qu'elle

108 *Relation de la Nouvelle France,*
le auroit appris aupres de ces bonnes Me-
res pendant cét Hyuer, & me voila fru-
strée de mon attente: Vne autre sienne
parente disoit à l'enfant; pleust à Dieu
que ie fusse en aage d'estre avec les Reli-
gieuses, i'aurois plus d'esprit que' toy,
car ie ne les quitterois pas que ie ne fus-
se instruite: pour conclusion ces deux
bonnes femmes se rendirent assidues
cinq ou six semaines pour venir enten-
dre parler de la doctrine de Iesus-Christ,
& puis il fallut suiure ceux qu'elle ne
pouuoient quitter.

Vne autre femme bapfée depuis quel-
ques années s'en alla exprez chez les
Meres & demanda qu'on l'instruisit du
mystere du tres-sainct Sacrement, i'ay
esté long-temps absente de saint Io-
seph, disoit-elle, ie ne me suis point
trouuée aux instructions, i'ay perdu la
memoire de ce que ie doibs sçauoir, à
chaque article que luy expliquoit la bon-
ne Mere qui luy fut donnée pour mai-
tresse, voila iustement ce qu'on m'auoit
enseigné, ie n'ay point d'esprit, ie ne
sçauois retenir ce qu'on me dit, en veri-
té tu me fais plaisir, ie te remercie, ah

que i'estois affligée autre fois, adioutoit-elle quand quelqu'un de mes enfans venoit à mourir ; ie ne pouuois me consoler en façon du monde , mais depuis que ie suis baptisée ie n'ay plus ces ennuis, car ie d'y en mon cœur , Dieu à de l'esprit, il est bien sage, il est bon , il sçait tout ce qu'il fait , peut-estre qu'il voit de loin que si mon enfant viuoit plus long-temps il ne croiroit plus en luy & qu'il seroit brulé , voila pourquoy il le prend de bonne heure , laissons-le donc faire: car mon enfant n'est pas mal d'estre avec luy, quand i'en voy mourir quelqu'un, ie d'y à Dieu , détermine de moy aussi si tu veux , fais tout ce que tu voudras de mes enfans , tu me veux peut-estre esprouuer tu veux voir si ie croy en toy quand tu m'affligerois cent fois d'auantage i'y croyray tousiours, ie t'aymeray & t'obeiray tousiours, ie veux tout ce que tu veux , & puis m'adressant à mon enfant, ie luy d'y prens courage vas-t'en voir Dieu, & quand tu le verras, dis luy, ayez pitié de ma mere, prie-le pour moy afin que i'aille au Ciel avec toy, ie pri-ray pour ton ame afin que tu ne sois pas

110 *Relation de la Nouvelle France,*
long-temps en Purgatoire.

La maitresse luy parlant à ce propos des Indulgences qu'on pouuoit gagner avec vne médaille, elle s'escria avec autant de ioye comme si elle eust trouué vn thesor, voyla pour la premiere fois que ie tends parler de cette doctrine, en verité m'a mere, disoit-elle, tu me fais plaisir ie te remercie ô cé que tu dis est bon ie m'en souuiendray tous les iours de ma vie, notamment quand ie Communiray, elle prit la médaille qu'on luy donna avec vn sentiment tout plein de reconnoissance il ne se passera iour que ie ne prie Dieu qu'il te récompence de la peine que tu as prise de m'enseigner.

Quelques Hurons estât descendus cét Hyuer à sainct Ioseph, ne manquoient iamais de deux iours l'un d'aller visiter celles qui parlent leur langue pour estre instruit en nostre creance notamment sur l'Adorable mystere du sainct Sacrement, ils auoient plus d'une lieuë de chemin à faire pour aller à cette escole, ny le vent ny la neige ny le froid ny le mauuais temps ne les en ont iamais empeschez, & par fois ils demeuroient les deux & trois

es années 1643. & 1644. III

heures dans le parloir , nonobstant la rigueur du temps , sans jamais parler d'autre chose que de leur Catechisme quoy qu'on leur offrit à manger & qu'on les inuitast de s'aller chauffer dans la maison voisine , rien ne leur sembloit plus pressé n'y de plus grande importance que de se faire instruire , la ferueur du disciple aide par fois a rechauffer le cœur de son maistre.

Ie ne finiray point ce Chapitre que ie n'aye encor touché vne autre occupation des Vrsulines de Canada , c'est l'exercice des œuvres de misericorde corporelle , il faut aider les corps qui veut gagner les esprits , si tost que les vaisseaux furent partis plusieurs Seminaristes passageres se presenterent si pauvres & si mal vestuës qu'il fallut leur donner de quoy se couvrir , & ce qu'on leur donna auroit serui à plus de vingt Seminaristes sedentaires , elles déroberent aux vnès ce que la charité vouloit qu'on donnast aux autres , cette année on les a bien empeschées de commettre vn semblable larcin : car on ne leur a point où fort peu apporté d'estoffes le deffaut

112 *Relation de la Nouvelle France,*
du temporel retarde beaucoup le spirituel.

Ce n'est pas tout , plusieurs Sauvages de l'Isle de la Nation d'Iroquet, & d'autres endroits s'estans campez assez proche de Kebec, alloient tous les iours en la Chappelle des Virfulines , où le Pere Dequen leur faisoit l'aumosne spirituelle , on en a baptisé quelques-vns en cette petite Eglise apres les auoir suffisamment instruits : Or comme la misere accabloit ce peuple , l'aumosne spirituelle estant faite suiuiroit la corporelle, les Meres au sortir du Sermon donnoient à manger à quatre-vingt personnes, charité qu'elle ont continuée enuiron six semaines durant : Voicy la reconnoissance de ce bien fait , les femmes venoient encor en d'autres temps visiter les Meres, elles entroient dans la Classe des filles Sauvages , où l'on ne cessoit de leur apprendre à prier Dieu , les hommes entroient aux parloirs pour le mesme sujet, leur ferueur payoit & recompensoit la bonté des Meres, & comme vn bien-fait dispose vn bon cœur à en faire vn autre, ils ne pouuoient renuoyer ces bonnes gens

és années 1643. & 1644. 113

gens sans vne seconde aumosne , le moyen de voir de grands corps affamez sans les secourir , qui donne à Dieu doit ouurer son cœur & ses mains pour recevoir , il veut estre le Maistre & auoir le dessus en tout , qu'il soit beny au delà destemps & de l'éternité.

CHAPITRE VIII.

*De ce qui s'est passé à l'occasion de
quelques Apostats.*

 Voy que cette nouuelle Eglise soit dans la ferueur de ses commencemens , elle ne laisse pas pourtant de souffrir des scandales de quelques mauuais Chrestiens; Satan faisant tous ses efforts pour reprendre les places que Iesus-Christ a conquestées sur luy , & se maintenir dans la possession d'un pays où il a regné paisiblement pendant tant de siècles. Nous auons neantmoins sujet de nous consoler dans ce malheur , sur ce

H

114 *Relation de la Nouvelle France,*
que ces scandales ne sont pas soufferts,
& que bien souuent ils réussent à la
gloire de Dieu qui les a permis, & à la
confusion du Demon qui les a suscitez.
La source de tous ces scandales n'est
autre que la liberté qu'ont tousiours eu
nos Sauvages, & qu'ils voudroient bien
retenir, d'auoir autant de femmes que
bon leur semble, & de les quitter selon
leur fantaisie: D'où viét que de toutes les
loix Chrestiennes que nous leur propo-
sons, il n'en est point qui leur semble si
rude, comme celle qui defend la poly-
gamie, & qui ne permet pas qu'on rom-
pe les liens d'un iuste mariage. Comme
ils haïssent extrêmement tout ce qui
choque tant soit peu la liberté, ils ont de
la peine à plier le col sous vn ioug qu'il
n'est pas licite de changer ny de quitter,
& ne regardent plus le mariage des
Chrestiens comme vn ayde & vn soula-
gement de la vie humaine, mais com-
me vne seruitude pleine de desplaisir, &
d'amertume: C'est ce qui empesche la
pluspart des infideles d'accepter la Foy,
& l'a fait perdre à quelques-vns qui l'a-
uoient desia embrassée. Il y en a plu-

sieurs, graces à Dieu, qui nous donnent toute sorte de contentement sur ce sujet, gardant exactement toutes les loix du Mariage, sans peine & avec la benediction du Ciel. Il s'en est trouué neantmoins deux cét année, qui ont causé du scandale en cette matiere, & ont beaucoup troublé la Paix de cette petite Eglise.

Le premier s'appelle Estienne Pigarich, le second, François Kokgeribagagach : celuy-là auant son Baptisme estoit vn des plus fameux Sorciers de sa Nation, & qui donnoit plus de peine à ceux qui trauailloient à sa conuersion: Mais enfin, apres auoir reconneu & embrassé apres plusieurs combats la verité de nostre creance, il l'a professé avec autant d'ardeur, comme il l'auoit auparauant combattue. C'estoit luy qui appelloit & amenoit les autres aux prieres, qui chastioit les meschans, & qui preschoit nostre doctrine dans les Eglises & dans les cabanes avec vne ferueur & eloquence qui n'auoit rien de barbare: il cōtinua dans ce zeile tandis qu'il fust en la compagnie des Chrestiens de saint Ioseph;

118 *Relation de la Nouvelle France,*

lin esprit me possède, & ie ne puis attendre autre chose que de brusler eternellement: dans ces pensées qui ne me quittent iamais, ie m'estime indigne de viure; Il ya trois iours que ie ne mange rien, ie ne scaurois subsister dans cet estat, il faut que demain ie me confesse, & puis ie demeureray avec toy, si tu l'agrees, pour m'escarter des occasions qui me perdent, tu m'obligeras encore de me prester vn habit François, qui me fera souuenir que ie ne dois plus viure en Infidele, mais en Chrestien. Je descendray bien tost à Saint Ioseph, escrits au Pere Vimont, qu'il me recoiue dans sa maison, afin que ie ne sois pas contraint de retourner dans les cabanes de nos gens, où les mauuaises compagnies avec la foiblesse de ma nature, acheueroient à me perdre.

Le Pere Brebeuf esmeu de ce discours, luy accorde ce qu'il demande, & le retire dans nostre maison, où estant visité par vn des principaux nommé Salomon, il luy declare la resolution qu'il auoit prise, le suppliant de luy pardonner la faute qu'il auoit commise, & le scandale qu'il

és années 1643. & 1644. 119

auoit donné , & le loüant de ce qu'il croyoit fermement nonobstant les contradictions, & mauuais exemples des Infideles, parmy lesquels il conuerſoit ; à quoy Salomon respondit fort à propos, loüant le deſſein d'Eſtienne , & l'exhortant à la perſeuerance.

Le 28. de Decembre iour de ſainct Iean apres auoir paſſé toute la nuit ſans dormir dans la recherche, & douleur de ſes pechez il ſe confeſſa avec toutes les marques exterieures d'une vraye penitēce, & ayāt demeure en priere hors de la Chapelle iuſques apres la Predication, enfin il entre veſtu d'un habit François, ſe met à genoux deuant l'Autel, baiſe la terre, puis ſe leue, & ſe tournant vers les François, & Sauuages il harangua en cette forte.

Je ſuis celuy qu'on appelle Eſtienne Pigarouich, celuy qui iadis auoit tant d'affection pour la priere, qui a eſté inſtruit avec tant de ſoin, qui a eſté baptiſé des premiers de nôtre Natiō, qui preſchoit la Foy aux autres, qui chaſtioit les méchans & qui par apres eſt deuenu le plus meſchāt de tous, & c'eſt changé en vn miſe-

120 *Relation de la Nouuelle France,*
rable Apostat, ie n'ay pas honte de con
fesser, ce que vous sçaués desia; mon
peché a esté public, ie veux aussi que ma
pœnitence soit publique, & que tous
ceux qui croient, sçachent que ie deteste
mon impieté, & que i'ay vn extrême re
gret du scandale que i'ay donné. Apre
nez cela de moy, que c'est vne chose ef
pouuentable d'estre ennemy de Dieu, &
coupable de damnation éternelle, depuis
que ie suis en cet estat, ie n'ay iamais dor
my en repos, & ie n'ay iamais veu defeu,
que ie n'aye esté troublé de cette pensée.
Pourras-tu souffrir le feu d'Enfer, dont
celuy-cy n'est qu'vn ombre, & tu ne le
sçauois éuiter mourant dans l'estat où
tu es? Si l'apprehension de ce feu donne
tant de peine, que feras ce de le ressen
tir en effet, & d'estre entouré & penetré
de ces flammes. Ie ne merite pas que
vous me pardonniez le mauuais exem
ple, & le scandale que ie vous ay don
né: i'espère neantmoins que vous aurez
pitié de moy, & que vous m'accorderez
le pardon que ie vous demande. Ie me
soustets entierement à la discretion des
Peres qui nous gouernent, pour estre

chastie selon qu'il ordonneront, ie ne refuseray aucune penitence. Vous tels & tels, qui croyez fermement & qui respectez la priere, i'estime vostre courage, & loue la fidelité que vous gardéz à Dieu: ne suiuez pas le mauuais exemple que ie vous ay donné, mais continuez à bien faire. Et vous ieunes gens, qui n'estes pas encore baptisez, ou qui deshonnorez vostre Baptisme par vos libertinages, si vous auez suuy mon exemple, & imité mon peché, imitez aussi ma penitence, craignez Dieu & apprehendez l'Enfer que vous auez merité, & que vous ne pouuez éuiter si vous ne changez de mœurs & de vie, ne desesperez pas de la bonté de Dieu, si quelqu'un en deuoit desesperer, ce seroit moy qui ay tant abusé de ses graces: mais neantmoins i'espere en sa misericorde. Priez Dieu pour moy, afin que ie puisse appaiser sa colere, que i'ay tant irritée par mes pechez.

Voyla le Sommaire de la harangue de ce Sauuage, dit le Pere Brebeuf, qui nous a donné ces memoires, ie suis extrêmement marry, adiousté-il, que ie

122 *Relation de la Nouvelle France,*

ne puisse repeter mot à mot tout ce qu'il dit, mais ny ie n'ay peu le bien comprendre, ny ne l'ay peu bien sçauoir des interpretes, lesquels apres auoir repeté ce que dessus, dirent qu'il n'estoit pas possible de redire ce qu'il auoit dit, & qu'eux & tous ceux qui se mesle de parler la langue des Sauuages ne font que begayer en comparaisn de cét homme, & qu'il auoit aussi bien dit, comme le Pere de Bressany venoit de bien prescher. Ce que ie puis dire, c'est que sa façon, sa deuotion, & toute son action toucha extremément tous les François & tous les Sauuages, & tira mesmes les larmes des yeux de plusieurs qui l'escoutoient.

Après que cettuy-cy eust harangué, vn des principaux Chrestiens prist la parole. Mon frere, dit-il, nous sommes grandement consolez de voir que tu as recouuert l'esprit, que les femmes t'auoient osté: Je haïssois ta malice, & ne pouuois souffrir le scandale que tu nous donnois, maintenant i'estime & loue ton courage. Ne perds point cœur, repare ta faute, souuiens-toy de ce que tu viens

de dire, ne ments point, ie tourne maintenant toute mon indignation contre quelques ieunes gens qui persistent dans leurs desbauches : Mes nepueux , iusques à quand n'aurez vous point d'esprit ? Serez-vous tousiours fols ? Vous mentez quád vous dites que vous croyez en Dieu , ceux qui croient fermement, ne sont pas libertins comme vous estes; imitez celuy qui vient de parler , il vous a gaste peut-estre par son mauuais exemple, maintenant que sa penitence vous remet dans vostre deuoir , ce sont ceux de la Nation d'Iroquet qui nous rendent meschans, rapportant icy leurs anciennes superstitions & mauuaises coustumes : fussent-ils bien loin de nous. Prenons courage tous tant que nous sommes , appaisons Dieu , afin qu'il nous fasse part de ses misericordes.

Paul Tessèghats Capitaine des Algonquins de l'Isle approuua ce que cestuy-cy venoit de dire, & adiousta qu'il falloit parler plus amplement de ces affaires. Apres cela Estienne disoit que tandis qu'il estoit dans sa mauuaise vie, il luy sembloit qu'il estoit lié comme vn pri-

124 *Relation de la Nouvelle France,*
sonnier de quantité de cordes , mais qu'à
present il luy sembloit estre en liberté. Il
continuë dans ces bons sentimens , &
parle souuent hautement tant a l'encon-
tre de soy-mesme , & de ses desbauches
passée, qu'en faueur de la vertu , & de la
priere , iusques à ce qu'il partit des trois
Riuieres avec tous ses compagnons
pour descendre à Sillery.

Ce fust en ce voyage que s'oublant de
ce qu'il auoit promis , & abusant des lu-
mieres , & sentimens que le saint Esprit
luy auoit donné, il recheut dans son pe-
ché soit qu'il fust sollicité à cela par les
discours , & mauuais exemples non seu-
lement des Infideles , mais mesmes de
quelques mauuais Chrestiens qui l'ac-
compagnoient, soit parce que c'est vn es-
prit violent , & en qui la mauuaise cou-
stume auoit ietté de profondes racines,
tant y à que le Pere Bressany qui estoit
party deux iours apres ceux-cy pour des-
cendre à Kebec , les ayant rencontré en
chemin , & s'estant informé d'Estienne,
trouua qu'il auoit repris sa concubine, &
ne fust pas satisfait des responce qu'il
luy fit.

La malice de cét homme, & celle de quelques autres mauuais Chrestiens, infideles, & forciers qui se trouuoient en cette troupe, & s'estoient comportés insolément aux trois Riuieres, nous fit resoudre avec Monsieur le Gouverneur de leur faire vn mauuais accueil pour leur resmoigner l'horreur que nous auons des meschans, & leur faire apprehender d'auantage leur faute.

La crainte des Iroquois, & la famine les contraignoit de descendre à Kebec, où il esperoient d'estre protegés par le voisinage des François, & recevoir de leur charité qu'ils auoient tousiours experimentée en semblables occasions quelque soulagement a la faim qui les pressoit. Mais il furent bien estonnés à leur abord, de voir que ceux là qui auparavant leur monstroient vn visage serain, & les receuoient à bras ouuers, & ne leur refusoient rien, ne leurs paroissent alors qu'avec des visages courroucés, ne leur parloient qu'avec des iniures, & leur fermoient la porte comme à des excommuniés. Ils se presentent premicrement à nostre maison de Sillery,

126 *Relation de la Nouvelle France,*
& on les chassé apres vne verte reprimen-
de, il vont chez les Meres Hospitalieres,
& on les renuoye. Ils presentent des ma-
lades, & on ne les accepte pas: ils s'en
vont par les maisons des habitans, & on
leur ferme par tout la porte. Ils veulent
entrer dans l'Eglise, & on leur en def-
fend l'entrée: ils ont recours à Messieurs
du Magazin, & on les rebute: ils crient
qu'ils meurent de faim, & personne ne
leur donne à manger, ils iettent des ca-
stors, des coliers de Pourcelaine, & tout
ce qu'ils auoient de plus precieux pour
auoir vn morceau de pain, & on reiette
leurs presens. Ils se mettent en estat de
cabaner proche des François, & Mon-
sieur le Gouverneur leur fait faire deffen-
ce de s'approcher, & d'auoir aucune cõ-
munication avec les François, iusques à
ce qu'ils ayent chassé les deux Apostats,
& satisfait pour les fautes commises aux
trois Riuieres.

Les Sauvages mesmes qui se trouue-
rent pour lors à Sillery, ne leur firent pas
meilleur accueil que les François. Ils ne
les voulurent point admettre dans leur
cabanes, quelques-vns se retirerent dans

nos maisons pour n'estre pas obligez de conuerſer avec eux, les autres s'écarterent parmy les bois pour eſtre plus eſloignez de leur compagnie, pas vn ne leur offrit à manger, ils ne daignoient pas meſme leur parler, ſinon pour leur faire des reproches de leur meſchanceté, ils voulurent entrer en des cabanes où il n'y auoit que des femmes, qui n'eſtans pas aſſez fortes pour chaffer ces mauuais hoſtes, courent à noſtre maiſon pour auoir main forte, d'autres ſe barricaderent dans vne petite maiſon que nous leur auons baſty à la Françoisẽ, vne femme Chreſtienne qui auoit eſté abandonnée par vn de ces Apoſtats, apres vn legitime mariage, ayant apriſ que ſon mary la vouloit venir voir, ſe retranche dans vn coin de cabane, & s'arme d'vn couteau, reſoluë de le tuer ſ'il s'approche, vne autre à qui l'eſprit & l'aage donnoit beaucoup d'authorité ayant eſté viſitée par quelques-vns de ces nouueaux venus qui eſtoient ſes compatriotes, & ſes proches parens, leur dit librement; vous n'eſtes point mes parens, depuis que vous auez quitté la priere, ie ne con-

128 *Relation de la Nouvelle France,*

nois point d'autres parens que les vrais Chrestiens, ie hais vostre malice, ne craignez-vous pas l'Enfer, il y a si long-temps qu'on vous enseigne, & vous n'estes pas encore sages, c'est la superbe & les femmes qui vous empeschent d'auoir de l'esprit, ne vous estonnez-pas si les François vous traittent mal, ils haïssent vostre meschanceté, quoy qu'ils ne haïssent pas vos personnes; soyez gens de bien, & ils vous aimeront & assisteront, mais ce qui est le principal, Dieu vous aymera.

Cette rigueur eust vn excellent effect, & fit que les deux Apostats qui attiroient toute cette haine sur eux & sur leurs compagnons, furent abandonnez de tous les Sauuages, lesquels firent tous vne protestation publique qu'ils haïssioient la meschanceté de ces deux Apostats, qu'ils n'approuuoient point leurs actions, & qu'ils ne les souffriroient point en leur compagnie, ceux mesme de la Nation d'Iroquet qui sont encore quasi tous infideles se sequestrent des mauuais Chrestiens, & vindrent trouuer Monsieur le Gouverneur, auquel

es années 1643. & 1644. 129

auquel le Capitaine de cette bande fit vne assez iudicieuse remonstrance.

Nous nous sommes grandement estonnez, dit-il, de la façon avec laquelle on nous a traité à nostre arriuée, la pluspart de mes gens qui sont icy, n'auoient iamais veu les François, & n'estoient venus que dans l'assurance que ie leur donnois, de l'affection que les François nous portoient. Les François, leur disois-je, sont nos freres, ils nous cherissent plus que ne font nos parens mesmes, c'est pour nous qu'ils ont quitté les richesses & les plaisirs de leur pais, c'est vne Nation toute bien-faisante, leur Capitaine nous ayme, allons les voir, mes neueux, ce sont eux qui nous protegeront & qui conserueront ces miserables restes de nostre Nation qui sont eschappées de la rage, de la faim, & de la cruauté des Iroquois; il y a parmy eux des hommes qui enseignent des merueilles de l'autre vie. Nous apprendrons leur doctrine, nous croirons comme eux, & nous ne serons plus qu'un peuple: c'est ce que ie leur disois, me persuadant de trouuer maintenant les

130 *Relation de la Nouvelle France,*
François dans la mesme affection qu'ils
auoient tousiours eu pour nous. Mais
maintenant qu'ils ne voyent que des vi-
sages courroucez , & n'entendent que
des paroles d'outrages , & que toutes les
portes leur sont fermées , & qu'ils meu-
rent de faim, sans que personne leur por-
te compassion ; ils disent que ie suis vn
menteur, que ce ne sont pas ces François
bien-faisans , desquels ie leur auois par-
lé : ou bien , disent-ils , si ce sont les
mesmes, ils ne nous connoissent pas , &
comme ils voyent de nouueaux visages
peut-estre nous prennent-ils pour des
Iroquois. Falloit il, que nous vinssions
de si loin pour mourir de faim, que leur
auons-nous fait pour estre traittez de la
sorte ?

En effet, ie ne sçay à quoy attribuer la
rigueur qu'on exerce enuers nous ; est-
ce parce que nous estions avec quelques
Algonquins qui ont quitté la priere ?
Mais nous n'en sommes pas la cause.
Nous detestons leur malice , & si nous
estions baptisez cōme eux, nous nous gar-
derions bien de tomber dans ces fautes.
Est-ce donc parce que nous ne prions

pas encore ? & que nous conseruons les
anciennes coustumes de nostre pais ?
mais ce n'est pas nostre faute ; pour moy,
il y a plus de trois ans que ie demande le
Baptême , & les Peres ne me l'ont vou-
lu iamais accorder ; pour ce qui est de
mes gens , la plupart d'eux n'auoit en-
core veü les François iusques à present.
Ordonne maintenant ce que tu veux
que nous fassions , & nous t'obeyrons :
regarde nos bras , ils n'ont plus de chair ,
ce ne sont que des os reuestus de peau ;
ce peu d'hommes que tu vois icy à l'en-
tour de moy , sont les restes d'une des
plus fleurissantes Nations qui fussent
dans ces contrées : Si tu n'as pitié de
nous , nous serons bien-tost reduits au
neant , & les autres Nations qui sont
voysines , & chez lesquelles ta bonté &
valeur sont dans vne haute estime sçau-
ront que nous sommes morts parce que
tu n'as pas eu pitié de nous.

En disant cela , il iette vn paquet de
vingt Castors , par ce que ces peuples ne
parlent iamais sans presens , ce n'est pas
là , dit-il , vn present que ie t'offre , voyla
bien de quoy pour appaiser vn tel Capi-

132 *Relation de la Nouvelle France,*
taine, mais tu verras par là nostre pau-
reté, & peut-estre auras-tu compassion
de nous.

Monſieur le Gouverneur luy respon-
dit qu'il auoit tousiours eu beaucoup
d'affection pour luy & pour ſa Nation,
dans la croyance qu'il auoit qu'il ſe fe-
roit Chreſtien avec ſes gens : mais que
maintenant il hayſſoit ſa malice, & non
pas ſa perſonne, parce qu'il le voyoit ef-
loigné des diſpoſitions de la Foy, & re-
connoiſſoit qu'il ne demandoit le Bap-
teſme que par ceremonie, qu'il y auoit
long-temps qu'on l'inſtruiſoit, & qu'on
auoit de l'inclination à le baptiſer, mais
qu'il s'en eſtoit tousiours monſtré indi-
gne continuant dans ſes iongleries, &
ſuperſtitious, & ayant encore depuis peu
de iours deſbauché vne femme Chre-
ſtienne qu'il auoit pris pour femme, ne
ſe contentant pas de deux autres qu'il
retenoit que s'il deſiroit eſtre amy des
Frâçois, il falloir qu'il quittaſt cette fem-
me Chreſtienne qu'il auoit deſbauchée,
qu'il n'en retint qu'une des deux autres,
avec laquelle il demeureroit tousiours,
& qu'il ſe ſeparaſt des Apoſtats; qu'a-

pres cela il seroit bien venu parmy les François, & y receuroit toute sorte de contentement. Luy & ses gens tesmoignerent qu'ils s'accordoient à tout cela par leurs ho, ho, qu'ils redoublerent à la veuë des presens que leur fit M. le Gouverneur. Paul Tessachas, Capitaine des Algonquins de l'Isle voulust pareillement faire sa paix avec Monsieur le Gouverneur, mais parce qu'il auoit supporté & fauorisé les deux Apostats contre le deuoir auquel l'obligeoit la qualité de Capitaine & de Chrestien, il souffrit la confusion d'estre renuoyé honteusement de la porte du Fort en satisfaction de sa lascheté, ce qui l'obligea à se declarer ennemy des Apostats & faire des soumissions assez fascheuses à vn homme de son humeur.

Cependant les deux Apostats demurerent errans & vagabons sans maison & sans compagnie, mais non pas sans de grands remords de conscience, particulièrement Estienne Pigarouïch comme il tesmoigna vn iour au Pere Dequen, duquel ayant esté accueilly vn iour assez froidement : Hé quoy, dit-il, il n'y a

134 *Relation de la Nouvelle France,*
point donc de misericorde pour moy.
Voulez-vous que ie courre dans les bois
comme vn Loup-garou abandonné de
Dieu & des hommes. I'ay manqué, ie
l'aduoue, mais pour cela faut-il me iet-
ter dans le desespoir : Suis- ie vn Ange
pour ne pas pecher, les François ne fail-
lent- il pas quelquesfois vous nous pres-
chez souuent que Dieu fait misericorde
à ceux qui se repentent & confessent
leur fautes, me voila tout prest à con-
fesser les miennes & à les expier par
quelque penitence qu'il vous plaira.
Pourquoy me refuserez-vous ce que
vous accordez aux autres ? Ce ne sont
pas les chastimens dont vous me mena-
cez, qui m'effrayent, ce n'est ny la faim,
ny la prison, ny le foüet que ie crains,
ie suis content de demeurer en prison
pendant tout l'Hyuer, faites-moy mou-
rir de faim si vous voulez. Je ne crains
que l'Enfer où le desespoir me precipi-
te, si vous ne me faites misericorde.

Le Pere luy respond que s'il a bonne
volonté de confesser son peché, & s'en
corriger, il entendra volontiers sa con-
fession, mais qu'il ne peut l'admettre si

toit dans l'Eglise avec les autres Chrestiens, à cause du scandale qu'il a donné, & qu'il faut qu'il en fasse plustost vne penitence publique, & qu'il donne des preuues de sa constance, & fidelité pendant les trois mois qu'il doit passer à la chasse de l'orignac dans les bois, que si au printemps ses compagnons rendent bon tesmoignage de ses deportemens, il sera remis dans l'Eglise, & iouyra de toutes les autres faueurs communes a tous les Chrestiens, il s'y accorde, & prend iour du Pere pour se confesser, mais la mauuaise habitude eust plus de force sur son esprit que la grace : il se presente au iour determiné, & aduoüe ingenument que son cœur n'estoit pas bien resolu de quitter son peché, qu'il preuoyoit bien qu'il y retomberoit pendant l'Hyuer, & que dans cet estat, il ne vouloit par se confesser pour ne se rendre pas plus coupable, le Pere ne pouuant gagner autre chose sur son esprit le renuoye.

Eneffect il continuä dans ses desbauches pendant le reste de l'Hyuer, ce qui fust cause qu'à son retour il ne fust pas mieux accueilly qu'à l'autre fois, &

136 *Relation de la Nouvelle France,*
fust contraint derechef de demeurer se-
paré des François & des Sauvages cor-
me vn excommunié sans oser paroistre
que la nuit, ressentant tousiours les
mesmes remords de conscience, & ne
perdant iamais la memoire de l'Enfer
qui le piquoit viuement, la honte qu'il
auoit d'auoir si souuent violé les promes-
ses qu'il auoit faites si solennellement,
l'empescha à ce coup de se presenter à
aucun de nos Peres, il resolut neant-
moins de quitter sa concubine, & repren-
dre sa femme legitime, apres quoy il re-
monta aux trois Riuieres avec le reste
des Sauvages pour aller en guerre, & ce
fust la où l'apprehension du danger qu'il
alloit encourir, ioincte à la crainte conti-
nuelle de l'Enfer qui le suiuoit par tout,
fit vn dernier effort sur son esprit, & l'o-
bligea d'aller voir le Pere Brebeuf, au-
quel il representa, apres auoir auoué, &
detesté son inconstance & infidelité, le
danger où ils'alloit exposer, l'apprehen-
sion qu'il auoit du feu éternel, le desir
qu'il auoit de bien faire, comme il auoit
desia abandonné sa concubine, & repris
sa femme legitime, qu'il protestoit de

n'abandonner iamais plus, & le coniura apres tout cela de ne luy refuser point l'absolution de ses fautes, & de mettre son ame en repos s'offrant à toute sorte de penitence.

Le Pere Brebeuf n'osant pas se fier à vne esprit si inconstant, & d'ailleurs desirant luy faire apprehender d'auantage sa faute le renuoye sans le vouloir exaucer. Estienne employe la faueur des François pour ce mesme effect, mais le Pere tient bon: il supplie que puis qu'on ne le veut pas escouter, on luy baille pour le moins vne lettre de faueur pour pouuoir se confesser à Richelieu où à Montreal, le Pere Brebeuf la luy accorde: il arriue enfin à Montreal où il rencontra le Pere Buteus qui nous escrit de la sorte.

Estienne Pigaroüich estant arriué icy avec le reste de nos guerriers, me vint trouuer incontinent, & me pressa longtemps, & fortement d'auoir pitié de son ame: ie luy dis que s'il vouloit se confesser, & remettre en son premier estat, il falloit qu'il se soufmit à tout ce que ie luy dirois, ie le feray, dit-il, & fallût-il

138 *Relation de la Nouvelle-France,*

me percer de ce cousteau que ie porte, ce n'est pas, luy responds-ie, ce que ie desir de toy, ie me contente de cecy. Premièrement que tu crie tout haut hors des cabanes, selon la coustume, que tu as tres-mal fait, & que tu desapprouve tout ce que tu as dit, & fait au scandale de la priere, & des Chrestiens, secondement que tu die hautement, & publiquement que tu quitte la compagnie de ceux qui ne prient pas, & qu'en effect tu les quitte, & te range avec ceux de Sillery qui font estat de prier Dieu. Troisièsmement que dans la Chappelle tu demande pardon à deux genoux à tous ceux qui sont baptizez, & que tu les supplie de prier Dieu pour toy, & te pardonner. Avant que faire ce dernier, il faut que tu te dispose à la confession, & apres l'auoir faite, & demandé pardon aux Chrestiens, tu feras en quatriesme lieu la discipline publiquement en satisfaction de tes fautes, pour affliger ta chair, & monstrier par effect le ressentiment que tu as de ton peché, voila ce que ie desire de toy s'il n'y a que ce cela, me dit-il, assure toy

que ie l'accompliray de point en point: il le fit en effect au dela de ce que i'eusse peu souhaiter. Il harangua proche des cabanes , auoüa son peché, protesta qu'il en estoit mary , renonça à la compagnie des meschans , promit de n'adherer qu'à celle des bons, apres cela il se confessa avec toutes les marques d'une vraye penitence, ie n'ay iamais ouy Sauuage mieux parler , ny plus hardiment qu'il fit en l'Eglise l'espace d'un quart d'heure. La substance de son discours fust à remonster l'enormité de sa faute , & l'importance de tenir ferme en la Foy, que cela estoit preferable à toutes les choses du monde , qu'on ne prit pas exemple sur luy , si on ne se vouloit perdre , qu'on ne se fia pas trop en soy-mesme, & qu'on tint pour tout asseuré , que si on quitte Dieu, on sera quitte de luy, & qu'on ne pourra retourner à luy si ce n'est par vne particuliere faueur de sa bonté, qu'au reste on ne creust pas que ce qu'il en faisoit, estoit pour se remettre aux bonnes graces des Fran-

140 *Relation de la Nouvelle France,*
çois, ou pour crainte de la mort tēporē-
le : que ce n'estoit que l'éternelle qu'il
craignoit, c'est pourquoy il supplioit, &
les Peres & les Sauvages de la bas, même
les Algonquins d'en haut (s'il y en auoit
quelqu'un qui eust la Foy dans son cœur)
de prier Dieu pour luy, que Dieu estoit
bon, & qu'il eseroit en sa misericorde,
que desia il s'estoit confessé, mais que
pour tesmoigner qu'il quitoit tout de
bon sa meschanceté, & la confiance qu'il
auoit en soy-mesme, il en donnoit vne
marque en iettant son couteau par la fe-
nestre, qu'il pouuoit dire neantmoins en
verité qu'il n'en auoit iamais fait de mes-
me de la priere, quelque mine qu'il eust
faite à l'exterieur, qu'il auoit tousiours
aymée, & conseruée en son cœur, & que
de fois a autre en cachette il estoit de-
meuré long-temps en priere.

Après cette harangue il s'aprophe de
moy, met son chapeau, & sa chemise bas,
& tenant la discipline qu'on luy auoit
baillée auant que d'entrer. Ce n'est pas
la, dit-il, dequoy deschirer m'a chair,
qu'on apporte quelque instrument plus

rude : ie ne me feray pas grand mal avec cestuy-cy, ou qu'un autre prenne la discipline, & qu'il me flate moins que ie ne feray. Ie luy dis la dessus que Dieu desiroit plus la contrition de cœur, que l'effusion de sang, qu'il se donnast seulement cinq coups, ce qu'il fit deuant les Sauvages, & François, voila ce qu'à fait Estienne Pigaroüich. De sçauoir ce qu'il fera, il n'appartient qu'à Dieu, comme il n'y a que luy qui sçache s'il est vraiment contrit, ce qu'il a fait à l'exterieur, semblable estre un tesmoignage assez grand d'une entiere conuersion, & particulièrement en sa confession, ou du commencement il fust si long-temps à pleurer, que ne pouuant parler il fallust luy dire qu'il taschât de reprimer ses larmes, avec tout cela peut-estre qu'il retombera, il le craint, & m'a prié de faire en sorte qu'il ne fust pas où est cette miserable femme qui luy a serui de pierre de scandale : ie luy ay dit que i'en escrirois à vostre Reuerence, & que s'il retomboit la bas, on le mettroit en prison, il s'est accordé à cela tres-volontiers, & à de-

142 *Relation de la Nouvelle France,*
mander encore pardon à ceux qui sont
la bas, en vn mot à faire tout ce qu'on luy
dira. A son exemple le grand forcier, &
quelques autres se sont conuertis, & con-
fessez avec beaucoup de satisfaction de
leur costé, & du mien. Dieu leur donné
à tous la perseuerance, à tant le Pere Bu-
teus: ie prie tous ceux quiliront cecy de
recommander à Dieu particulièrement
ce pauvre homme duquel nous venons
de parler, car il peut seruir, & nuire
beaucoup à l'auancement de la Foy en
ces contrées.

CHAPITRE IX.

*Du Seminaire des Hurons aux trois
Rivières, & de leur prise avec celle
du Pere Ioseph Bressany, par
les Iroquois.*



LE Seminaire des Hurons que nous entretenons icy a esté cette année extraordinairement heureux, & à parler humainement, extraordinairement mal-heureux il a esté à vray dire extraordinairement heureux en ce qu'il a esté composé de six excellens Neophytes, dont les vns se sont singulierement perfectionnez en la Foy qu'ils auoient desia embrassée, les autres l'ont receuë avec de tres-bonnes dispositions, & tant les vns que les autres ont donné & receu toute sorte de satisfaction pendant tout le temps qu'ils ont seiourné avec nous.

Il a esté d'un autre costé extraordinairement mal-heureux en ce que

144 *Relation de la Nouvelle France,*
ces pauvres Chrestiens sortans de nos
mains sont tombez en celles des Iro-
quois pour servir de proye aux flam-
mes, & à leurs estomachs affamez de
la chair & du sang de tous ces peuples
qui nous escoutent. J'ay dit que ce
Seminaire avoit esté en cette confide-
ration extraordinairement malheureux
humainement parlant, car nous devons
adorer tous les desseins de la Prouiden-
ce diuine, & esperer qu'elle tirera sa
gloire, & le bien de ces peuples des
estranges afflictions dont elle les frappe.
Peut-estre que l'accident qui est arri-
ué à ceux-cy, n'est qu'un malheur ima-
ginaire dans nos pensées, & un verita-
ble bon-heur dans celle de Dieu, qui
auoit attaché leur predestination à leur
prise, & au genre de mort que ces Bar-
bares leur auront fait souffrir. Nous
auons sujet de le coniecturer de la sorte
par les témoignages qu'ils nous ont don-
né d'une parfaite probité, tandis qu'ils
ont séjouriné avec nous.

Quatre d'iceux estoient partis de
leur pays dès l'Automne passée, pour ve-
nir hyuerner ça bas & y estre instruits
à loisir,

à loisir, espérant de profiter beaucoup des bons exemples, tant de nos François que des Sauvages Chrestiens, dont ils auoient appris la vertu & les bonnes mœurs par le rapport de leurs compagnons qui auoient hyuerné icy les années précédentes, & qui en auoient esté grandement touchez : La crainte des Iroquois, de la faim, & de plusieurs autres grands dangers & trauaux qu'il faut souffrir dans vn si long voyage ne fust pas assez forte pour les empescher de venir chercher cette perle de l'E-uangile qui est preferable à tous les biens de la terre, & qu'on ne sçauroit achepter trop cherement, mesmes avec la perte de la vie. Les deux autres estoient deux prisonniers qui vindrent se ietter entre nos mains apres s'estre eschappez de celles des Iroquois, qui les auoient tenus prisonniers, l'vn depuis la prise du Pere Io-gues, par qui il fust baptisé, l'autre depuis la funeste défaite des Hurons aupres de Montreal, causée par vne insigne lascheté & trahison des Iroquois ; qui ayant attiré les Hurons

146 *Relation de la Nauuelle Franc.*
dans leur Fort , sous pretexte de paix
& amitié , en massacrerent les vns , &
firent les autres prisonniers à la reser-
ue de fort peu qui se sauuerent tous
nuds à Montreal.

Ces six Hurons se rendirent par vn
heureux rencontre aux trois Riuieres,
au commencement de Nouembre apres
s'estre sauez de diuers hazards. Ils y
trouuerent le Pere Brebeuf qu'ils cher-
choient , & qui les receust dans nostre
maison , & prit le soin de leur instru-
ction & nourriture assisté puissamment
des liberalitez de Monsieur le Gouver-
neur qui n'espargne rien en semblables
actions , comme aussi de celle de Mon-
sieur de Chamflour qui commande au
Fort & habitation des trois Riuieres , &
mesme des reuerendes Meres Hospi-
talières , qui estendent bien souuent
leur charité hors de l'enceinte de leur
Hospital , particulierement en faueur
des Hurons.

Incontinent apres leur arriüée : ils
s'appliquerent à apprendre les prieres,
& le Catechisme , avec vn ardeur qui
ne pouuoit prouenir que du saint

es années 1643. & 1644. 147

Esprit, les plus auancez aydoient les plus reculez, & ceux qui estoient plus ignorans reconnoissoient volontiers les plus sçauans pour leur maistres : ils passoient dans ces commencemens la meilleure partie de la nuit à dire, & repeter continuellement ce qu'ils auoient appris pendant la journée, l'vn deux qui auoit l'esprit plus grossier, & la memoire moins heureuse que les autres desespéroit quasi au commencement de pouuoir rien apprendre, neantmoins aydé de la grace de Dieu, & encouragé par les paroles du Pere, & par les bons exemples & discours deses compagnons, il perseuera si heureusement à se faire instruire qu'il apprist non seulement les prieres & le Catechisme, mais encore plusieurs autres choses non sans vn grand estonnement de soy-mesme. Ils assistoient tous les Dimanches au Catechisme qu'on faisoit aux François en la Chappelle, & bien qu'il fussent assez aagez, il auoient neantmoins vne singuliere satisfaction de respondre publiquement de ce qu'ils auoient appris

148 *Relation de la Nouvelle France,*
pendant la semaine avec l'admira-
tion des François , & de nos Sauua-
ges : enfin ils profiterent tant en l'espa-
ce de deux mois , & donneroient tant
de tesmoignage de leur bonne volon-
té, que le Pere qui les instruisoit, iu-
gea à propos de conferer le baptes-
me à ceux qui ne l'auoient pas enco-
re receu , & suplérer les ceremonies
aux autres : ce qui se fist au grand
contentement de ces bons Neophy-
tes.

Depuis ce temps-là iusques au iour
dedié à la memoire du glorieux saint
Ioseph ils se disposerent à la Sainte
Communion par des frequentes Con-
fessions , & par vne telle innocence
& probité de vie , que bien souuent
le Pere qui gouuernoit leur conscien-
ce estoit obligé de leur faire redire
des pechez de la vie passée, pour auoir
quelque matiere d'absolution ; Car
apres s'estre examinez diligemment,
vn chacun disoit ingenuëment & sans
vanité : Pour moy , ie ne me souuiens
point d'auoir offensé le souuerain Mai-
stre de nos vies. Comment pourrions-

ès années 1643. & 1644. 149

nous l'offencer icy parmy tant de bons exemples & instructions ? Ce n'est point icy où demeure le meschant Oki, c'est dans nos villages que le Demon & le peché regnènt , si nous pouuions tousiours demeurer avec vous , nous serions heureux , & nous espererions de conseruer tousiours l'innocence de nostre baptême , c'est pour cela que nous sommes descendus icy , afin d'apprendre par vos discours & exemples à seruir Dieu ; nous n'aurions point d'esprit si nous l'offensions parmy tant de faueurs que nous receuons de luy , car c'est luy qui nous fait tout le bien que vous nous faites.

Pendant tout l'Hyuer ils furent troublez de songes espouuentables , capables de les effrayer , & les faire tomber dans leur anciennes superstitions , s'ils n'eussent esté bien fermes en la Foy : Mais en cela , comme en toute autre chose , ils auoient vne pratique familiere d'offrir tout à Dieu & se resigner entre ses mains , Seigneur , disoient-ils , vous estes le souuerain Maître de nos vies , faites en ce qu'il vous

150 *Relation de la Nouvelle France,*
plaira , ie vous offre tout ce dequoy
ces songes me menassent ; ie suis prest
de l'accepter , si vous en ordonnez de
la sorte , il ne me peut arriuer que du
bien en suiuant vos ordres , car vous estes
mon Pere , & vous m'aymez parfaicte-
ment. Ils ieusnerent tous fix le Ca-
resme tout entier dans le desir qu'ils
auoient de satisfaire à Dieu pour leurs
pechez passez , & dans cette mesme
consideration qui leur estoit fort fami-
liere , ils taschoient à supporter ioyeu-
sement toutes leurs peines : S'ils al-
loient à la chasse , s'ils alloient pescher
sous les glaces , s'ils entreprenoi-
ent quelque voyage ce qu'ils ont fait plu-
sieurs fois pour nous faire plaisir pen-
dant les rigueurs de l'Hyuer : Mon
Dieu disoient-ils , nous vous offrons
cette peine , & tout le mal que nous
allons souffrir , c'est pour vous plaire ,
& pour satisfaire à vostre Iustice , pour
nos pechez. Quelqu'un d'eux ayant esté
par deux fois mal traité par vn de nos
François , il ne s'en vengea point , & ne
respondit aucun mot , ny ne s'en plai-
gnit à personne , mais dit seulement

és années 1643. & 1644. 15^e

en son cœur : Mon Dieu , i'accepte volontiers ce desplaisir , & ie vous l'offre de bon cœur en fatisfaction de mes pechez , & à vostre gloire , peut-estre luy ay-ie donné occasion de se fâcher , encore bien que ie n'aye eu aucunement l'intention de le faire : c'est ainsi que ces braues Seminaristes que Dieu alloit disposant doucement à la mort ou à l'esclavage , s'entretenoient pendant l'Hyuer dans la pratique de plusieurs saintes & vertueuses actions.

Enfin le Prin-temps estant venu , & la riuere commençant à estre vn peu libre par le depart des glaces , ils resolurent de s'embarquer pour retourner en leur pays promettans d'y parler hautement en faueur de la Foy , & de rendre leurs parens & compatriotes participans du mesme bon-heur qu'ils auoient receu aupres de nous. En effect , il y auoit de grandes apparences qu'ils eussent fort auancé la Foy dans leur pays , estant desia quasi tous hommes faits , & de bon esprit , bien instruits , & grandement zelez pour la conuersion de leurs gens , parmi lesquels

152 *Relation de la Nouvelle France,*

quelques-vns d'eux auoient beaucoup d'autorité, & particulièrement vn qui auoit esté desia choisi pour estre Capitaine de guerre, outre cela ils deuoient parler auantageusement des François, & de nos Peres qui les auoient chargez de beaux presens, & tesmoigné toute sorte d'affection, mais toutes ces esperances ont esté vaines, & si nous n'en auions d'autres plus solidement establies sur la prouidence de Dieu, nous aurions sujet de craindre que l'accident arriué à nos Seminaristes ne gastaist tous nos affaires dans les Hurons, au lieu de les auancer, ces peuples se pouuant figurer par tant de mauuais éuenemens auxquels nous donnons ce semble quelque occasion, que nous leur apportons tous ces malheurs, & que nostre compagnie est fatale à leur ruine & desolation, s'ils n'ont pas ces pensées, c'est par vne speciale Prouidence de Dieu qui pousse nos affaires en confondant nos inuentions & industries, & en nous ouurant d'autres voyes que nous ne connoissons pas. Tant y a que nos Neophytes s'embarquerent dans trois canots le 27. d'Auril

és années 1643. & 1644. 113

avec le Pere Ioseph Bressany Italien de Nation & natif de la Ville de Rome, que nostre Reuerend Pere General nous auoit enuoyé icy il y a deux ans, & vn ieune garçon François qu'on enuoyoit pour seruir nos Peres, on ne croyoit pas qu'il y eust encore grand danger sur la riuere, & nos Hurons particulierement estoient dans cette pensée, que les glaces n'estans pas encore entierement patties, les Iroquois n'auroient pas eue le loisir de venir de leur pays; outre qu'ils s'imaginoient que la Paix auroit desia esté concludë entr'eux & les Iroquois, suivant vn pourparler qu'on auoit commencé sur ce sujet auant qu'ils partissent de leur pays; ce qui nous obligea à hazarder plusieurs paquets pour nos Peres des Hurons, dans la necessité qu'ils souffrent apres tant de pertes.

Toutes ces assurances n'empeschent pas que le Pere & les Hurons ne se disposassent comme des personnes qui deuoient bien-tost mourir, tous estoient resolu indifferemment à la vie ou à la mort, mais plustost à la mort qu'à la vie,

154 *Relation de la Nouvelle France,*
la diuine Prouidence leur donnant interieurement quelque presentiment de ce qui leur deuoit arriuer, non sans quelques indices exterieures, car le canot du Pere Bressany fist naufrage à vne lieuë des trois Riuieres, en vn lieu où il n'y auoit aucun danger, & en vn beau temps, le voisinage de la terre sauua tout ce qui estoit dedans, mais cét accident les arresta, & les obligea de coucher au deça de l'entrée du Lac, d'où estant partis le lendemain, le froid & les grandes neiges qui tomberent, les retarderent beaucoup & ne leur permirent pas de passer la riuiere Marguerie, esloignée de six lieuës des trois Riuieres, où les Hurons ayant tiré quelques coups de fuzil sur des Outardes, se firent reconnoistre par trente Iroquois, qui n'estoient pas loin de là, & qui leur dresserent vn embuscade au delà de la riuiere, derriere vne pointe, laquelle ils deuoient doubler, si bien que le troisieme iour apres leur depart, le canot où estoit le Pere Bressany & qui alloit le premier, estant arriué à cette pointe se vid incontinent

attaqué par trois canots Iroquois , à la veüe desquels le Pere commanda qu'on ne combatit pas , la partie n'estant pas esgale , n'y en hommes n'y en armes, les ennemis s'approchent , & se saisissent du Pere , & des deux Hurons qui l'accompagnoient , & les declarent leurs prisonniers.

Cependant les deux autres canots Hurons taschent de se sauuer à la fuite , & desia ils estoient si esloignez qu'ils pensoient estre hors du danger , lors qu'ils apperceurent apres auoir doublé vn autre pointe , deux autres canots Iroquois bien armez qui les attaquent. A cette rencontre, vn de nos Hurons nommé Bertrand Sotrioskon voulust se seruir de son fuzil , mais il fust preuenü par vn Iroquois qui le coucha roide mort dans son canot , & espouuanta si fort les autres , qu'ils se laisserent prendre sans autre resistance.

Les ennemis mettent pied à terre avec leurs prisonniers, rompent tous les paquets , ou estoient les necessitez de nos Peres , qui n'ont rien receu depuis trois ans , deschirent les lettres qu'on

156 *Relation de la Nouvelle France,*

leur enuoyoit partager le butin esgalement , & se iettent sur le corps de celuy qui fust tué , luy arrachent le cœur de la poitrine , luy enleuant la chevelure , luy coupent les leures , & les parties les plus charnues des cuisses , & des jambes , les font bouillir , & les mangent en presence des prisonniers ; mais tandis que ces Barbares traitoient ce corps de la sorte , il est croyable que Dieu couronnoit son ame de gloire dans le Ciel , en recompense de sa Foy , pureté & innocence de laquelle le Pere qui gouvernoit sa conscience rend ce tesmoignage , que depuis son baptesme il n'auoit iamais offensé Dieu griefuement , & qu'il auoit pratiqué plusieurs actions genereuses de vertu.

Ils ne firent alors aucun outrage au Pere Bressany , n'y aux autres prisonniers , qu'ils emmenerent en leur pays , à la reserue d'un , qui se sauua a demy chemin , cestoit Henry Stontrats homme meur d'aage , & d'esprit , & tres-excellent Chrestien , qui nous a raconté toutes les circonstances de leur prise , & nous a asseuré que les Iroquois n'a-

uoient point encore despoüillé ny lié le Pere Bressany, & qu'ils luy auoient laissé son Breuiare, & tout le petit meuble qu'il portoit sur soy, mais neantmoins qu'on menaçoit de le brusler à l'entrée du vilage, ayant esté donné en la place d'un fameux Iroquois tué fraichement à Montreal par les François, à quoy ce bon Pere estoit tres-bien resolu, & s'en alloit au raport du Huron qui s'est eschappé, ioyeux & content, consolant, & animant grandement ses compagnons, il adioute que depuis la fin de l'Hyuer en moins d'un mois dix bandes de guerriers Iroquois estoient parties de leur pays pour venir en guerre contre les François, Algonquins & Hurons: les deux premieres estoient allées au Sault de la Chaudiere, lieu fameux par les embuscades des Iroquois, & defaites des Hurons, la troisieme au pied du long Sault, la quatrieme au dessus de Montreal, la cinquieme dans l'Isle mesme de Montreal, & celle-cy estoit composée de 80. guerriers qui furēt trois iours en embuscade guettant les François de cette habitation, lesquels les ayāt apperceus, & attra-

158 *Relation de la Nouvelle France,*
quez genereusemēt, en fin apres vne lon-
gue resistēce en laquelle ils tuerent quel-
ques-vns de ces Barbares, & en blefferent
plusieurs, furent contrains de se retirer,
apres auoir perdu cinq hommes de trente
qu'ils estoient dont trois furent tuez, &
deux emmenés prisonniers qui depuis fu-
rent bruslez tous vifs pendant quatre
iours avec des cruautez espouuentables:
la sixiesme bande cōposée de 40. guer-
riez auoit marché vers la riuierē des prai-
ries ou elle surprit vne bāde d'Algōquins
qui furent tous emmenez prisonniers,
la pluspart incontinent bruslez au village
des Iroquois, la septiesme est celle qui a
pris le Pere Bressany, & nos Hurons dans
laquelle outre les Iroquois il y auoit six
Hurons, & 3 de la Nation des Loups qui
sont naturalizez Iroquois la 8. est vne
compagnie de 30. qui rencontra nos pri-
sonniers en chemin, & coupa vn doigt à
Henry qui depuis s'est sauué, & vn autre
à Michel Atiokendoron, & espouuenta
le Pere sans luy faire neantmoins aucun
mal, cette bāde qui venoit en guerre aux
trois Riuieres, deuoit laisser vne lettre
qu'elle auoit receu du Pere Bressany au

és années 1643. & 1644. 159

bout d'un baston sur le bord du grand fleuve, mais on n'a rien trouué sinon le canot dudit Pere qui auoit esté donné à cette bande, & depuis fut laissé & reconnu pres des trois Riuieres. La 9. est vn autre qui à paru à Richelieu, & la 10. est allée du costé des Hurons, outre plusieurs autres qui sont parties ou qui partiront par après, voila ce que rapporte ce Huron eschapé lequel s'estant embarqué peu de temps apres avec quelques autres fraichement descendus de leur pays, est tombé derechef avec tous ses compagnons entre les mains des Iroquois, lesquels ne manqueront pas de le faire mourir à leur façon, tant parce qu'il auoit desia esté destiné à la mort des sa premiere prise, qu'en vengeance d'un autre Iroquois tué à Montreal, tant à cause de sa fuite, qui est vn crime parmy eux qu'ils ne pardonnent pas.

Telle a esté l'issüe de nostre Seminaire des Hurons qui nous seroit bien sensible, tant à cause de la perte de ces bons Neophytes que nous cherissions tendrement pour leur vertu, qu'à cause des grâdes esperances que nous donnoient leur zele,

160 *Relation de la Nouvelle France,*
pour l'auancemēt de la Foy, n'estoit que
nous auons vne grande confiance en la
prouidence de Dieu, qui fera reüssir cēt
accident & au bien de ces pauures pri-
sonniers, & à celui de leur nation, par des
voyes que nous ne sçauons pas, nous ne
pouuons neantmoins que nous ne regre-
tions la perte du Pere Bressany excellent
ouurier en ces Missions, & duquel nous
attendions beaucoup : Si toutesfois on
peut regretter avec raison la condition
d'une personne qui souffre avec plaisir
de grandes choses pour vne si belle oc-
casion. Il a pleu à Nostre Seigneur de
nous rendre le Pere Iogues, il nous a osté
le Pere Bressany, sa volonté soit faite, il
est le Maître de nos vies, & de nos liber-
tez. Ce nous fera tousiours vn grand hon-
neur de les pouoir sacrifier à sa gloire.

Nous estiōs pour estre priuez de la con-
noissance de tout ce qui est arriué au P.
Bressany depuis sa prise, si nous ne l'eus-
sions appris d'une persōne digne de foy,
qui a esté tesmoin oculaire de tout ce
qu'il a souffert pendant sa captiuité,
Cette premiere rencontre dont il est fait
mention cy-dessus, s'estant ainsi passée,
les

és années 1643. & 1644. 161

les Iroquois traufferent le Lac de saint Pierre & menerent coucher les prisonniers en vn lieu bien humide, mais fort retiré, où le Pere avec ses compagnons, tous liez & garrottez passerent la nuit sans autre abry que le Ciel & autre liêt que la terre, ce qui leur fust ordinaire toutes les nuits pendant le voyage : Le lendemain on le fist embarquer, & apres deux iours de nauigation ils rencontrerent vne autre bande d'Iroquois, qui tous ioyeux de cette prise, deschargerent quelques coups de bastons sur le Pere, & le menacerent de quelque plus rude traitemēt. Ceux-cy, ayant racomté aux autres la mort d'vn de leurs compagnons des plus considerables, arriuée à Montréal, furent cause qu'on n'esparigna plus le Pere, qui apres deux iours de nauigation se mit à terre, & chemina six iours pieds nuds au trauers des bois, des brossailles & des marets, à ieun iusques vers les quatre heures du soir qu'on faisoit alte pour prendre vn peu de repos : mais on n'en donnoit guere au Pere, qui tout mouillé de la pluye, des neiges fonduës, des torrens & des

162 *Relation de la Nouvelle France,*
fleuves qu'il falloit trauffer , estoit
obligé à toutes les charges de la cuisine,
on l'enuoyoit à l'eau & au bois , & s'il ne
faisoit bien , ou s'il n'entendoit ce qu'on
luy disoit , les coups de bastons ne luy
manquoient pas , non plus qu'à toutes
les rencontres qu'il faisoit des Chasseurs
& Pêcheurs. Les six iours expirez , il
se fallust embarquer sur la Lac des Iro-
quois, qu'ils traufferent en 8 iours, puis
ayans mis pied à terre cheminerent en-
core trois iours , le quatriesme iour qui
estoit le quinziésme de May sur les trois
heures du soir estant encore à ieun , ils
arriuerent à vn lieu où il y auoit pres de
400. Sauuages cabanez pour la pesche.
A deux cents pas entiron loin des cabanes , le Pere fust despoüillé tout nud,
& les Sauuages s'estans rangez en haye
de part & d'autre , armez de bastons , on
luy commanda de marcher le premier au
milieu de cette troupe, il n'eust pas plu-
stost commencé à leuer le pied, qu'un des
Iroquois prist sa main gauche & avec
vn couteau y fit vne grande fente entre
le doigt annulaire & le petit doigt , &
puis les autres deschargerent sur luy vne

grosse de coups de bastons & le cōduisirent de la sorte iusques aux cabanes, là ils le firent mōter sur vn échaffaut (éleué de terre d'environ six pieds) tout nud, trempé dās son propre sang, qui couloit quasi de toutes les parties de son corps, exposé à vn vent froid qui glaçoit le sang sur sa peau, & luy commandèrent de chanter pendant le festin que l'on fist à ceux qui auoient amené les prisonniers; le festin acheué les guerriers se retirerent & laisserent le Pere avec ses compagnons entre les mains des ieunes gens, lesquels les firent descendre de l'eschaffaut où ils auoient esté deux heures exposez à la risée de ces Barbares, estans descendus on les fit danser à leur mode; mais parce que le Pere ne le faisoit pas bien, ils le frappaient, ils le piquoient & luy arrachioient les cheueux, cinq ou six iours se passerent dans ces passe-temps, quelque vn par compassion luy ayant ietté quelque lambeau de sostanne pour se couurir, il s'en seruoit le iour, mais sur le soir on luy ostoit & s'amassant autour de luy, l'un le piquoit d'un baston fort aigu, l'autre le brusloit avec vn

164 *Relation de la Nouvelle France,*
tison, d'autres le cauterisoient avec des
calumez tous rouges de feu, les enfans
iettoient sur luy de la cendre chaude &
des charbons ardens, puis le faisoient
marcher à l'entour du feu, où ils auoient
fiché de petits bastons pointus, & semé
de la cendre rouge & du feu, d'autres
luy arrachotent la barbe & les cheueux,
& chasque nuit on recommençoit ce
beau ieu, & on luy brusloit à la fin quel-
que ongle ou quelque doigt, enuiron
l'espace d'un demy quart-d'heure vn
soir on luy brusloit vn ongle, vn autre
soit le premier artère d'un doigt; vn au-
tre le second, ainsi ils luy appliquerent
le feu aux doigts plus de dix-huit fois,
& luy percerent le pied gauche avec vn
baston, & cependant il falloit chanter;
ce petit ieu duroit bien iusques à deux
heures apres minuit: & lors ils le lais-
soient-là à platte terre en lieu où la pluye
tomboit en abondance, n'ayant pour
couverture qu'une petite peau qui ne
couuroit pas la moitié de son corps: vn
mois entier s'est passé de la sorte.

De ce lieu il fust conduit au premier
Bourg des Iroquois & souffrist plus en

ce voyage qu'au precedent, estant blessé, foible, mal vestu, peu nourri, & la nuit exposé à l'air & lié à vn arbre ; de sorte qu'au lieu de dormir il ne faisoit que trembler de froid. Estant arriué au premier Bourg, il y fust receu à grands coups de bastons, qu'on luy donna sur les parties du corps les plus sensibles: mais les coups furent si grands qu'il tomba par terre à demy mort, ils ne laissoient pas pourtant de le frapper sur la poitrine & à la teste, & l'eussent assommé si vn Capitaine ne l'eust traîné sur l'eschaffaut qu'on auoit dressé comme en la premiere rencontre: Ce fut icy qu'on luy couppa le poulce gauche & deux doigts de la main droite, luy ayant auparavant fendu la main entre le second doigt & celui du milieu, en mesme-temps suruint vne grande pluye accompagnée de tonnerre & d'esclairs, qui donna sujet aux Sauuages des'enfuir, & ainsi le laisserent-là tout nud, la nuit s'approchant on le fait venir dans vne cabane, on luy brulle le reste des ongles & quelques doigts des mains, on luy tor-dit ceux des pieds, on le força à manger

166 Relation de la Nouvelle France,
de l'ordure & le reste des chiens sans luy
laisser aucun repos.

Après qu'on l'eust tourmenté de la sorte dans ce Bourg, on le mene à vn autre éloigné de deux ou trois lieues, où estant arriuez, on luy fait souffrir derechef les mesmes tourmens, & de plus on le pend par les pieds avec des chaisnes, & puis l'ayant despendu on luy lie des mesmes chaisnes les mains, les pieds & le col, sept iours se passerent de la sorte, & y adiouterent de nouueaux tourmens, car il le firent souffrir en des lieux, & en des façons que la bien-seance ne permet pas d'escrire. On luy verfoit du sag-amité sur le ventre, & puis pour manger ce sag-amité on appelloit les chiens qui le mor-doient en le mangeant; Toutes ces souffrances le mirent en tel estat qu'il deuint si puant & infect que chacun s'esloignoit de luy comme d'une charogne, & on ne l'approchoit que pour le tourmenter, il estoit plein de pus & d'ordure, & les vers fourmilloient dans ses playes: après tout, à peine pouuoit-il trouuer quel-qu'un qui luy donnast vn peu de bled d'Inde cuit dans l'eau; Les coups qu'il

és années 1643. & 1644. 167

auoit receu luy auoient causé vne apostume à la cuisse qui luy empeschoit son repos, qui d'ailleurs estoit bien trauerse par la dureré de la terre, sur laquelle il estendoit son corps, qui n'auoit plus que la peau & les os, il ne scauoit comme il pourroit ouurir son apostume, mais Dieu conduisant la main d'un Sauuage qui auoit dessein de luy donner trois coups de cousteau, fit en sorte que ce Sauuage le frappa iustemét dans l'apostume, d'où il sortist du pus & du sang en abondance & ainsi le guerit. Qui eust iamais creu qu'un homme peut tant souffrir sans mourir, abandonné *in terra aliena, in loco honoris & vastæ solitudinis*, sans langue pour se faire entendre, sans amis pour se consoler, sans Sacremens & sans aucun remede pour adoucir ses maux. Il ne scauoit pas pourquoy les Sauuages differoient tant la mort, si ce n'estoit peut-estre pour l'engresser deuant que de le manger, mais ils n'en prenoient pas les moyens. Enfin le 19. de Iuin, les Iroquois s'assemblerent de tous les Bourgs au nombre de 2000. dans le Bourg où estoit le Pere, qui croyoit que ce iour

168 *Relation de la Nouvelle France,*
seroit le dernier de sa vie , apres l'assemblée il pria le Capitaine qu'on luy changeast le tourment du feu en vn autre , que pour la mort il la receuroit volontiers , non seulement tu ne souffriras pas le feu , luy repartist ce Capitaine , mais qui plus est tu n'en mourras pas , la resolution en est prise ; ie ne sçay comme il la prirent , mais bien , sçay-ie qu'eux-mesmes s'estonnoient apres de leur resolution sans sçauoir pourquoy , comme les Hollandois & le bon Cousture , qui fut pris il y a deux ans avec le Pere logues , & qui n'a veu le Pere Bressany qu'apres sa deliurance , l'ont rapporté.

Cette resolution prise , ils le donnerent avec toutes les ceremonies du pais , à vne bonne femme , dont le grand pere auoit esté tué autrefois dans vne rencontre par les Hurons , cette femme le receut , mais ses filles ne le pouuoient souffrir tant il faisoit horreur ; le ne sçay si ce fut cela qui porta la mere à songer à sa deliurance , ou bien quelque compassion qu'elle eust de luy , ou plustost que le voyant inutile au trauail pour la mu-

es années 1643. & 1644. 169

tilation de ses doigts , elle se persuada qu'il luy seroit à charge; Tant y a qu'elle commanda à son fils de le mener aux Hollandois, & tirant d'eux quelque present le remettre entre leurs mains ; ce que le fils executa fidelement.

Mais auparavant que de partir le Pere eust cette consolation de baptiser vn Huron qu'on menoit au supplice , qui luy demanda avec instance le Baptisme auparavant que de mourir , ce que le Pere luy accorda , sçachant qu'il auoit receu de nos Peres vne suffisante instruction , mais il ne se peut faire si secretement que les Iroquois ne s'en apperceussent , c'est pourquoy ils l'obligerent de sortir & de l'abandonner. Apres qu'il fut mort ils apporterent ses membres en la cabane où estoit le Pere , & les ayant fait cuire les mangerent en sa presence & mirent la teste du mort à ses pieds, luy demandant : Hé bien , que luy a seruy le Baptisme , si le Pere eust peu s'expliquer en leur langue , ce luy estoit vne belle occasion pour les instruire ; ce luy fust neantmoins vne conso-

170 *Relation de la Nouvelle France,*
lation bien sensible de s'estre trouué là
si à propos pour le bon-heur de ce pau-
vre Sauvage. Il partist peu apres en
compagnie de ce ieune Sauvage fils de
cette bonne veufue , qui le mena aux
Hollandois, lesquels le receurent avec
beaucoup de bien-veillance & conten-
terent le Sauvage au dessus de ses espe-
rances , donnerent des habits au Pere ,
& apres l'auoir retenu quelque temps
pour reparer ses forces le firent embar-
quer, il arriua à la Rochelle le quinzief-
me de Nouembre de l'année 1644. en
meilleure santé qu'il n'eust iamais , de-
puis qu'il est de nostre Compagnie.

CHAPITRE X.

De la prise de trois Iroquois.



Ne Escoüade de soixante Hurons estant descendue vers les François à dessein de cōbattre les Iroquois s'ils les auoient à la rencontre, arriua iusqu'aux trois Riuieres, sans trouuer aucun ennemy; mais ils n'y feurēt pas lōg-temps, qu'on leur rapporte que quelques canots auoient paru dans le Lac de sainct Pierre qui n'est qu'à deux lieues au dessus des trois Riuieres; ils y coururent aussi-tost accompagnez de quelques Algonquins qui voulurent estre de la partie, n'ayant trouué que des marques, & des vestiges de l'ennemy, ils montent plus haur & donnent iusqu'à Richelieu, qui est sur l'Emboucheure de la riuiere des Iroquois; estans arriuez en cette habitation, quelques-vns se reposerent, d'autres se doutans que les Iroquois ne seroient pas loin, s'embar-

172 *Relation de la Nouvelle France,*
querent la nuit sur cette rivièrè pour
les aller chercher; ils passent au trauers
des sentinelles Iroquoises sans estre ap-
perceus: trête Iroquois estoient comme
en garde au dessous de leur gros, pour
decourir si quelques François où quel-
ques Sauvages de nos alliez ne paroi-
stroient pas sur l'eau, où sur la terre;
comme la nuit estoit obscure ils ne
decourirent point ces ieunes guer-
riers, qui montoient contre le cou-
rant de la rivièrè pour aller décou-
vrir l'ennemy; ils entr'ouïrent neant-
moins quelque bruit, ces Hurons s'e-
stans donc auancez apperceurent quan-
tité de feux dans les bois, ayant
reconnu qu'ils estoient ennemys, &
coniecturans au nombre de leurs feux
que la partie n'estoit pas esgalle, ils
se retirerent vn peu pour consulter
ce qu'ils feroient, faisans alté ils en-
tendirent derriere eux deux canots qui
voguoiènt à force de rames; ils furent
bien estonnez, comme ils ne les auoient
pas veus passans au milieu d'eux.

C'estoit l'embuscade de ces trente Iro-
quois, qui se doutans qu'il y auoit quel-

qu'un sur la rivière, en vouloient auoir connoissance ; voila donc nos Hurons entre le gros de leurs ennemys, & les deux canots bien armez, ils tournent visage cōtre ceux-cy & se battent à coups d'Arquebuses, & de fleches sans grand effect, pource qu'il estoit nuit, ces deux canots se retirans avec leur gros ; vn Huron qui auoit esté pris en guerre par les Iroquois, & qui auoit pris party avec eux, les quitta à la faueur de la nuit, & courant sur le bord de la riuere appelle les Hurons, qui estoient en doute s'ils retourneroient au combat ; apres quelque desfiance de cét homme, ils l'approchent ; il s'escrie qu'il est de leur Nation, & qu'il desire se sauuer avec eux ; combien estes-vous icy, leur demanda-il, nous ne sommes que soixante respondent les Hurons, sauuez-vous repart-il, car outre les canots que vous auez rencontré, qui faisoient trente Iroquois, il y ena vne centaine cachez tout proche d'icy ; il ne comtoit pas ceux qui estoient espars ça & la par brigades du long de la grande riuere ; vn autre Huron qui s'estoit caché sur

174 *Relation de la Nouvelle France,*
le bord du bois, & qui auoit presté l'oreille aux Iroquois, leur dit que dix de cette bande de trente s'estoient destachez pour aller à la chasse des François; ces dix chasseurs estoient tout proche du fort de Richelieu cachez derriere des brossailles & des arbres, où ils attendoient que les François sortissent le matin pour aller visiter des rets tenduës bien proche de leur fort; ces guerriers sçachant cela s'en vont pour recônoistre cette embuscade, l'ayant descouuerte, ils taschent de l'enuironner; mais ces espions se voyans descouuers se leuent comme vne volée de Perdrix effarées, n'ayans pas n'y l'aïlle, n'y les pieds assez forts pour se sauuer tous; il en tomba trois entre les mains de nos Hurons, lesquels en donnerent vn aux Algonquins, qui commencerēt à le traicter d'une façon estrange; comme il y auoit quantité d'ennemis à l'entour de Richelieu, ne croyans pas estre en assurance ils s'embarquerēt tout tant Hurons qu'Algonquins pour descendre aux trois Riuieres, où ils amenerent leurs prisonniers en triomphe. Le 26. de

Jullet sur les 4. heures du matin on vit des trois Riuieres vn canot, qui suiuiot le courant de l'eau, & s'estant approché à la portée de la parole, on entendit la voix lugubre d'un Algonquin, qui crioit que l'un des Hurōs qui estoient venus en guerre, estoit mort; mais il s'estoit trōpé, il est biē vray que l'un de ces trois Iroquois lors qu'on le prist, auoit donné vn coup de cousteau au Huron qui le faisoit, & qu'on croyoit que le coup fut mortel, mais il ne l'estoit pas, quoy qu'il eust le poulmō fort offensé, & qu'il en sortit vne partie, que le chirurgien couppa & chose estrange, l'ayant iettée par terre, vn Huron la ramassa la fit griller, & la donna à manger à cet hōme blessé, qui l'aualla en chantant voila vne medecine bien extraordinaire.

Bien-tost apres on ouyt de loin des voix d'allegresse on vit paroistre sur la grande riuere douze où quinze canots, qui s'en venoient doucement au gré de l'eau portās enuiron quatre-vingt soldats qui frappoient de leurs auirois sur le bord de ces canots chantans tous ensemble, & faisans dancer les prisonniers à la cadēce de leurs voix, & de leur bruit, ils estoient

176 *Relation de la Nouvelle France,*
tous assis dans ces petits bateaux d'Es-
corce, excepté les trois pauvres victimes
qui paroissent par dessus les autres, qui
chantoient aussi courageusement que les
victorieux, faisans paroistre au branle de
leur corps & au regard de leurs yeux que
le feu, & la mort qu'ils attendoient, ne
leur faisoient point de peur.

Tout le monde sortit pour voir ce
Triomphe de Sauvages, la ioye possedoit
l'ame des vainqueurs, & la douleur affli-
geoit les vaincus. Ayant tous mis pied à
terre on les mene dās les cabanes des Al-
gonquins; quelques-vns se iettent sur ce-
luy, qu'on leur auoit dōné, il luy arrachēt
les ongles, luy couppent plusieurs doigts,
luy brulent les pieds avec des pierres ar-
dentes: M. de Chamflour qui comman-
de en cette habitation, leur enuoye dire
qu'ils s'arrestent, qu'il faut donner auis
à M. le Cheualier de Montmagny Gou-
verneur du pays de la prise de ces prison-
niers, & que l'affaire est d'importance.

A peine pūt-on empêcher la rage de ces
esprits vindicatifs au dernier point; car ce
pauvre miserable ayant esté donné en la
place d'un braue Algōquin pris, & brulé
des

des Iroquois; tous ceux qui aimoient cet homme mort, déchargeoient leur colere sur ce demy-viuant.

Monsieur le Gouverneur estant arrivé assembla les principaux Algonquins; mais comme leur vengeance auoit desia destiné cette victime au feu, ils répondirent que c'estoit fait de sa vie, que le bucher estoit desia préparé, qu'ils le traiteroient à la façon qu'ils sont traitez par les Iroquois quand ils tombent entre leurs mains; en effet il auroit esté bruslé la mesme nuit, si Monsieur de Montmagny ne leur eust fait parler d'un bon accent; on arresta donc la violence de leur fureur, & tacitement on conseilla aux Chrestiens de représenter à leurs compatriotes l'importance de l'affaire, & qu'on pouuoit traiter de paix par l'entremise de ces captifs, que la paix estoit le bien & le salut de tout le pais. Cette premiere furie estant appaisée, ils se rendirent plus traitables.

On parle aussi aux Hurons de rendre leurs prisonniers; mais ils font la sourde oreille: quelques sauvages voyans les desirs de Monsieur le Gouverneur, luy

178 *Relation de la Nouvelle France,*
font entendre leur façon de deliurer
leurs prisonniers ; ils luy presentent
trente-deux ou trente-trois brins de
paille, disans qu'un pareil nombre de
presens parleroit plus efficacemēt pour
la deliurance de ces prisonniers, que les
bouches les plus eloquentes du monde,
& que c'est ainsi que se comportoient
ceux qui vouloient faire la paix. En ef-
fet les festins, les presens & les haran-
gues font tous les affaires des sauvages.
Monsieur de Montmagny voyant cela
fit estaller dans la cour du fort par un
beau iour trois grands presens compo-
sez de haches, de couvertures, de chau-
dieres, de fers de flèche & de choses
semblables ; Là dessus il fait appeller
les Chefs & les principaux des Algon-
quins & des Hurons, qui estoient pour
lors aux Trois Riuieres. Ayans pris pla-
ce chacun de son costé il leur fit expli-
quer par son Truchement ce que vou-
loient dire ces presens ; il les auoit desia
fait presser puissamment, & leur auoit
representé par de fortes raisons, qu'il
estoit tres-importāt qu'ils fissent la paix
avec leurs ennemis, & que l'ynique

moyen estoit de renvoyer vn de ces captifs, qui disposeroit ses compatriotes à vn bon accord & à vne bonne paix entre toutes ces Nations. Les Algonquins qui s'estoient monstrez si fascheux au commencement, firent apporter leur prisonnier, qui ne pouuoit plus marcher, & l'vn de leurs Capitaines prenant la parole, dit qu'ils vouloient viure en bonne intelligence avec les François, veu mesmement que plusieurs d'entre eux estoient de mesme creance, qu'ils ne pouuoient rien refuser à Monsieur le Gouverneur, qu'ils nommoient leur Capitaine, que ce n'estoit pas les presens qui les portoit dans cette obeissance, mais le desir que le pais fust libre, & que tous les peuples iouissent d'une profonde paix; ils ne laisserent pas de prendre ce qui estoit destiné pour la deliurance du prisonnier; vray est que la pluspart de ces dons n'estoit pas pour eux, mais pour effuyer les larmes des parens de celuy, à l'ame duquel deuoit estre sacrifiée cette pitoyable victime, qui se voyant échappée du feu qu'on luy auoit préparé, deueroit des yeux son

180 *Relation de la Nouvelle France,*
libérateur, repetant plusieurs fois ce
nom que ces peuples luy ont donné,
Onontio, Onontio, c'est à dire grande
montagne, grande montagne, répandant
sa ioye & produisant toutes ses
actions de graces par vn seul mot, qui
en vaut dix mille.

Quant aux Hurons, la veüe des presens ne les toucha point; au contraire ils témoignèrent de la tristesse, estans fâchez de ne pouuoir accorder ce qu'on leur demandoit avec tant de presse & tant de raisons. Vn de leurs Capitaines se leuant s'écria tout fâché: Je suis homme de guerre, & non point vn marchand, ie suis venu pour combattre, & non en marchandise; ma gloire n'est pas de rapporter des presens, mais de ramener des prisonniers, & partant ie ne puis toucher à vos haches ny à vos chaudieres; si vous auez tant d'enuie d'auoir nos prisonniers, prenez-les, j'ay encore assez de cœur pour en aller chercher d'autres; si l'ennemy m'oste la vie, on dira dans le païs qu'Onontio ayant retenu nos prisonniers, nous nous sommes iettez à la mort pour en auoir d'au-

tres. Celuy-cy ayant ietté son feu, vn autre Capitaine qui est Chrestien, nommé Charles parla bien plus modestement. Ne te fasche pas, Onontio, dit-il à Monsieur le Gouverneur, ce n'est pas vne desobeissance qui nous fait agir de la sorte; mais la crainte de perdre l'honneur & la vie. Tu ne vois icy que de la jeunesse, les anciens de nostre pais determinent des affaires, si on nous voyoit retourner au pais avec les presens, on nous prendroit pour des marchands auaricieux, & nō pas pour des guerriers; nous auons donné parole aux Capitaines des Hurons, que si nous pouuions prendre quelques prisonniers, que nous les leur remettriōs entre les mains, tout de mesme que ces soldats qui t'environnent te rendent obeissance, aussi faut-il que nous autres rendions nos devoirs à ceux de qui nous dependons. Le moyen de souffrir le blasme de tout vn pais, qui sçachant que nous auons pris des prisonniers, ne verra que des haches & des chaudieres. Les presens que tu nous fais sont plus grāds qu'il ne faut pour mettre ces hommes en liberté, & ton desir seul

182 *Relation de la Nouvelle France,*
suffiroit pour les auoir, si la crainte d'être tenus pour des ames lasches & pour des étourdis qui n'obeissent pas à ceux qui les commandent, ne nous portoit à les conduire iusqu'au pais. Vous me direz que les Algonquins ont donné leur prisonnier, & que nous pouuons donner les nostres; ie répons que les principaux des Capitaines Algonquins sont icy, que ceux qui concluent leurs affaires sont presens, & qu'ils ne dependent de personne; & ainsi leur action ne peut estre improuuée: mais la nostre sera condamnée, & on nous regardera comme des gens sans esprit d'auoir déterminé d'une affaire de telle consequence sans auoir consulté les anciens du pais. Vous monstrez par vos raisons, que la paix est desirable, que c'est le bien du pais que la riuere soit libre: nous sommes dans les mesmes pensées; c'est pourquoy nous n'auons fait aucun mal à nos prisonniers, nous les traitons doucement desirans de les auoir pour amis; nous espérons bien que nos Capitaines ne contrarieront pas les volontez d'Onontio, ils accorderont quelque chose à nos de-

firs; quand nous leur dirons que nous voulôs la paix, ils ne nous ferôt pas rougir; mais si nous traitions cet affaire, sans leur auoir representé ces prisonniers, ils nous couriroiët le visage de honte; il n'y va pas seulement de nostre honneur, mais encore de nostre vie; le bruit est que la riuere est pleine d'ennemis, si nous en rencontrons de plus forts que nous, aussi tost nous ferons leuer debout nos prisonniers & nous leur ferons déclarer tout haut le bon traitement qu'Onontio leur a fait, les grands présents qu'il a offert pour leur deliurance, & les bonnes volonteés que nous auons pour eux; ils témoigneront que nous ne leur auons fait aucun mal, que nous les menons au païs pour traiter de la paix, & ainsi nos captifs nous sauueront la vie dans ce mauuais rencontre.

Cette harangue prononcée d'une façon affable & serieuse, fortifiée de toutes ces raisons, & de plusieurs autres, qui sont eschappées de ma memoire, fit respondre à Monsieur le Gouverneur, qu'il n'auoit que faire des prisonniers sinon pour traiter la paix, & que si les

184 *Relation de la Nouvelle France,*

Hurons la vouloient traitter, qu'il estoit content, mais qu'ils ne manquaissent pas de parole en choses si importantes.

En suite de ces discours on fit venir les deux autres prisonniers, on leur fait ietter les yeux sur ces presens, qu'on faisoit pour leur deliurance; on leur declare combien grande estoit la bonté des François, & qu'Onontio les traittoit bien d'une autre façon, qu'ils n'auoient traité ses gens qu'ils auoient pris: ayans aduoué que cela estoit vray, l'un d'eux se leue au milieu de toute l'assemblée, & auançant deux pas avec ses liens il enuise le Soleil; puis rabbaissant ses yeux sur les assistants avec un regard tout plein d'assurance, il s'escrie parlant à Monsieur le Gouverneur: Ce sera ce Soleil, ô Onontio, qui rendra tesmoignage de tes bontez en nostre endroit, & qui descourra par tout tes liberalitez: puis se tournant du costé de son pais; Escoutez moy, dit-il, vous qui commandez dans le pais des Iroquois; vous Capitaines de ma chere patrie prestez moy l'oreille, foyez bons & courtois d'oresnauant, & taschez de re-

connoistre par effect ce que les François ont offert pour ma deliurance, & encore qu'il meure ne soyez pas ingrats. Non, non, repartit vn Capitaine Huron, tu n'en mourras pas, comme nous ne sommes point dans la volonté de t'oster la vie; tu ne dois pas estre dans le desespoir de iouir bien tost de la liberté; Tu arriueras sain & sauf dans le païs des Hurons, & tu en sortiras sans souffrir aucun mal; nous espérons te ramener icy avec ton compagnon, afin d'applanir la terre, & de rendre douce toute la grande Riuere; prenez tous deux courage, & n'oubliez iamais ce que les François ont fait pour vous.

Le resultat de ces Conseils ou assemblées fut, qu'on creut, que si les Hurons entreprenoient de traiter la paix, qu'ils le feroient plus efficacement que les François, ayans plus de connoissance que nous, des façons d'agir des sauvages; la seule vengeance & la rage de quelque particulier est à craindre, car vne fantaisie fera descharger vn coup de hache sur ces prisonniers, & voila toutes les esperances de la paix à bas, Dieu

186 *Relation de la Nouvelle France,*
veuille conduire cet affaire pour sa plus
grande gloire.

Enfin ces Hurons estants prests de
retourner en leur païs, Monsieur le
Gouverneur voyant que les Iroquois
prenoient ou massacroient quasi tous
ceux qui descendoient vers les François,
leur donna plus d'une vingtaine de bra-
ves Soldats du nombre de ceux que la
Reyne a fait passer cette année en ce
païs cy, lesquels sont montez avec eux
pour hyuerner dans leurs bourgades, &
pour leur servir d'escorte l'an prochain
quand ils voudront descendre à Kebec.
Croyriez vous bien que quelques-vns de
ces Soldats, qui auoient esté autrefois as-
sez mauuais garçons, nous tesmoignerēt
que ce n'estoit pas le lucre ny l'esperan-
ce d'aucun gain qui leur faisoit entre-
prendre vn voyage où ils trouueront à
qui parler pour les difficultez du che-
min; mais ils protestoient que le desir
de trauailler de leur mestier pour la Foy,
& de donner leur vie pour vn si grand
suiet, les portoit à se confier à ces bar-
bares; il est vray que le R. Pere Iean de
Brebeuf est remonté avec eux, il en-

és années 1643. & 1644. 187

rend la langue Huronne, il les soulagera beaucoup aussi bien que le Pere Leonard Garreau, & le P. Noel Chabanel, qui s'en vont en ces quartiers là pour aider à la conuersion des Algonquins voisins des Hurons, qui demandent instamment qu'on les enseigne ; mais on ne peut pas satisfaire à tous ces pauvres peuples ; les Iroquois, & les grandes dépenses en vn país si esloigné apportent de grands obstacles au salut de ces ames abandonnées.

CHAPITRE XI.

Des bons deportemēs des Atikamegues.

DE toutes les nations que nous cultiuons icy, nous n'en reconnoissons point qui ait plus d'inclination & de disposition à la Foy, que celle des Atikamegues. Quoy que ce soit la moins instruite, c'est celle neantmoins qui nous donne de plus solides marques d'une bonté vraiment Chrestienne. Le petit nombre des ouuriers Euangeliques que nous auons icy,

188 *Relation de la Nouvelle France,*
& la multitude des Residences & Missions qui nous occupent, n'a pas permis qu'on les allast voir en leurs pais, & depuis deux ans qu'ils partirent de Sillery, ils n'ont paru qu'aux Trois Riuieres & en passant. Neantmoins dans ce defaut d'instruction & assistance spirituelle ils ont conserué la Foy, & la ferueur de leur pieté, le saint Esprit suppleant à nostre defaut & leur seruant de Maistre, comme il est aisé à iuger par les bons sentimens & actions dans lesquelles ils ont perseueré depuis leur depart de Sillery. En voicy quelques particularitez.

Aucun d'eux n'a oublié les prieres qu'on leur auoit enseigné, & ceux là mesmes qui ne les sçauoient pas, les ont apprises. Ils ont gardé les Dimanches aussi religieusement que s'ils eussent esté parmy les François. Dès le samedi au soir on donnoit l'ordre pour solemnisier ce saint iour avec tout le respect possible. Vn des principaux Chrestiens croit hautement par les cabanes qu'un chacun fist sa petite prouision de bois, & preparât tout ce qui luy estoit necessaire pour le iour suiuant, afin qu'on ne fust

pas obligé de le violer par aucun trauail qui fust defendu. Le Dimanche matin ils s'assembloient tous dans vne cabane, & pendoient à vne perche plantée au milieu, vn Crucifix en bosse qu'vn chacun adoroit les genoux en terre & les mains iointes, avec autant de respect comme s'ils eussent esté deuant l'Autel où se garde le saint Sacrement. Ils disoient là deuotement tout ce qu'ils scauoient de prieres, après lesquelles ils recitoient ensemble hautement tout le chapelet, & puis vn chacun se retiroit chez soy. Que si quelqu'vn n'auoit rien à manger, il eust plustost ieuné tout ce iour, que d'aller à la pesche ou à la chasse, bien qu'on leur eust enseigné que Dieu ne les obligeoit pas à ces rigueurs. Vne bonne femme ne pouuant discerner de deux iours quel estoit celuy du Dimanche, pour ne se tromper pas, ne trouua point pendant ces deux iours, & s'impola cette penitence pour vne faute innocente, de reciter à chacun de ces deux iours deux fois le chapelet, & les passer tous deux sans rien manger.

Vn autre sauuage donna aussi assez à

190 *Relation de la Nouvelle France,*
connoistre l'estat qu'il faisoit du saint
Dimanche, & le desir qu'il auoit de
l'honorer. Passant vn saut avec sa famil-
le, il fut emporté par la violence du cou-
rant, & eut bien de la peine à se sauuer
avec ses enfans, son meuble & par con-
sequent tout son bien fut engloury dans
les ondes. Ce n'est pas ce qu'il regrette
le plus, son papier qui luy seruoit de
Calendrier pour reconnoistre les Festes,
luy est plus à cœur que tout le reste.
Mais c'en est fait, il est perdu, que fe-
rons-nous, dit-il à sa femme qui n'estoit
pas encore Chrestienne? Ayons con-
fiance en Dieu, raschons de prendre
quelques Castors en chassant, & puis
nous descendrons aux Trois Riuieres,
le Pere qui y est nous donnera vn autre
Massinahigan, aussi seray-ie bien aise de
me confesser par mesme moyen. En ef-
fet il vient, & rencontrant le P. Buteus
sur le bord de leur fleuve, ie viens de
bien loin, luy dit-il, c'est pour te de-
mander vn autre Massinahigan, celuy
que tu m'auois donné a esté perdu dans
mon naufrage. On luy en donne vn
autre, il se confesse, & s'en retourne
content.

Vne femme Chrestienne de la mesme nation estant interrogée comment elle faisoit parmy les bois pour suppleer à la Messe qu'elle n'entendoit pas; Le me persuade, dit-elle, que ie suis tantost dans l'Eglise de Sillery, tantost en celle de l'hospital, vne autre fois en celle des Vrsulines, & puis à celle de Quebec avec les François, & dans cette pensée ie recite mon chapelet, disant à Dieu que si i'estois présente en quelqu'un de ces lieux, j'assisterois à la Messe par effect comme j'y assiste par desir: Qu'il sçait bien que ie me priue de cette consolation pour son amour, & celuy de mes compatriotes, lesquels ie ne pourois instruire comme ie fais, si ie ne les suiuis dans les bois, & ainsi ie le prie de m'aider, comme il feroit si effectiuement j'assistois à la Messe dans l'une de ces Eglises où ie suis presente par desir & par pensée.

Vne autre estant surprise d'un grand mal de gorge qui l'empeschoit de proférer aucune parole, disoit à Dieu dans le fonds de son cœur: Toy qui sçais tout, tu vois bien ma pensée. Si ie desire re-

192 *Relation de la Noouelle France,*
couurer ma santé & la parole, ce n'est
pas pour mon plaisir, mais afin de pou-
uoir répondre aux prieres avec les au-
tres, & principalement pour pouuoir
enseigner ce que ie sçay aux autres qui
ne le sçauent pas. C'est pour cela que
ie te demande d'estre guérie. Tu feras
pourtant ce que tu voudras. Tout cecy
nous assure que la Foy est bien auant
dans ces cœurs, puisque le zele de la
gloire de Dieu & le respect des choses
saintes y est graué si profondement. En
voicy vne autre marque.

Ces bons sauuages estans partis au mi-
lieu de l'hyuer de Sillery, s'en allerent
chassant dans les bois, & s'approchans
rousiours de l'emboucheure de leur
fleuve, où estans arriuez ils se trouue-
rent meslez avec plusieurs autres qui
n'estoient pas encore Chrestiens, &
dont quelques-vns mesme n'auoient ia-
mais ouï parler de la Foy. Le nombre
des mécreans estant beaucoup plus grãd
que celuy des fideles, il semble qu'il de-
uoit auoir plus de force & d'autorité.
Neanmoins cettuy-cy preualut en for-
te, que les mécreans se laisserent per-
suader.

suader par les discours & exemples des bons à quitter leurs tambours, iongleries, festins à tout mâger, & à venir tous ensemble aux Trois Riuieres pour se faire instruire. Ils descendirent donc au nombre de trente & cinq canots bien fournis. La premiere chose que firent les Chrestiens fut d'entrer dans nostre Chapelle & y amener les autres, après quoy ils demanderent de tenir Conseil avec Monsieur des Rochers qui commandoit pour lors au fort des Trois Riuieres, & avec le P. Buteux, auquel le Capitaine parla en cette sorte. Escoute ma parole, toy qui sçais bien le Massinahigan; tiens, regarde ce que tu vois là, ce sont les lettres que j'enuoye au Capitaine des François qui est à Quebec. Mes ieunes gens les porteront, mais toy qui a plus d'esprit qu'eux, écris luy ce que ie te diray.

L'an passé il nous fit vn beau present pour nous donner de l'esprit, nous en auons receu vn peu. Nous voulons répondre à son present embrassant la Foy, & nous luy témoignons que ce que nous disons est veritable par cette lettre que

194 *Relation de la Nouvelle France,*
tu luy enuoyeras, (c'estoit vn paquet de
Castors.) Il poursuit, on nous a fait plai-
sir de nous enseigner & baptiser cet hy-
ner passé, nous en faisons des remerci-
més, & demandons la cōtinuation de ce
bien par cette autre lettre, (c'estoit vn
autre paquet de soixâte-quatre Castors.)
Vous auez pitié de nous, adiousta-t'il,
les ennemis troubloient nostre riuere
par leurs courses, vous la bouchez par
le moyen des forts que vous bastissez
contre les Iroquois. Voila dequoy af-
fermir ces forts, & en disant cela il iet-
te vn autre paquet de Castors. Il ne
reste plus, dit-il, qu'à viure cōme freres
& ne se pas quereler, puis que nous priōs
tous. Mais parce que cela est difficile
quand il s'agit de traite, voila des peaux
pour adoucir les esprits, & iette vn qua-
trième paquet de Castors.

Nous respondismes à tous ces presens,
& luy fismes entendre qu'on ne les en-
seignoit pas sous espoir de quelque re-
compense, au contraire qu'on desiroit
les assister corporellement aussi bien que
spirituellemēt. Je le sçay bien, dit-il, mais
ce n'est que pour vous faire voir que

nous ne mentons point, lors que nous disons que nous voulons fortement embrasser la Foy. Je parle au nom de tous ceux qui sont icy, qui sont de mesme aduis que moy.

Si les paroles de ce Capitaine promettent beaucoup, ses actions ne le démentent pas. Il auoit esté fort mal traité par vn soldat François; qui l'auoit poussé, renuersé, & traîné par terre, cette iniure faite à vn sauuage de credit parmy ses gens, deuant qui cela se passoit, luy deuoit estre sans doute fort sensible selon la nature, & s'il n'eust eu la Foy bien auant dans le cœur, ne pouuant se vanger de son ennemy, il s'en fust pris à la religion, comme ont fait quelques autres en semblables occasions, qui l'ont abandonnée par despit, au moins pour quelque temps. Mais l'affection qu'il portoit à la priere & l'estime qu'il en faisoit luy fit souffrir cet affront genereusement, & remporter vne glorieuse victoire sur soy mesme. Il s'adressa au P. Buteux, & luy demanda s'il sçauoit bien ce qui luy estoit arriué. Oüy, respondit le P. ie le sçay, il est vray, repliqua-

196 *Relation de la Nouvelle France,*

t il, qu'on m'a fait tort, mais la Foy que j'ay dans le cœur, & que ie desire conseruer, m'empesche d'en auoir aucun ressentiment. Ie pardonne volontiers à ce soldat, il n'a pas d'esprit, il ne faut pas pour cela que ie luy ressemble, ny que ie quitte la priere, ou que ie pense que tous les François ne valent rien, parce qu'un n'est pas bon. Mon cœur est en paix. Assûre toy que ie n'ay aucune mauuaise pensée, si ie suis vn mon naturel ie ferois vn mauuais coup. Mais ie ne veux pas faschier Dieu. Ceux qui connoissent l'humeur des sauages, & combien la vengeance leur est naturelle, admireront cette action, & aduouëront que la grace de Dieu fait d'estranges changemens dans leurs cœurs. 1

La femme de ce mesme Capitaine nous a grandement edifiez. Elle estoit frappée d'une dangereuse maladie, se trouuant dans cet estat dans les bois, elle pria son mary de la porter aux Trois Riuieres, où estant arriuée elle fit appeller le P. Buteux, auquel elle tint ce discours: Tu vois en quel estat la maladie m'a reduit, elle ne me laisse rien de

libre que la parole, de laquelle ie me fers, non pas pour te demander quelque chose, mais seulement pour me confesser. C'est à ce dessein que j'ay desiré qu'on me portast icy. Depuis mon Baptisme ie n'ay eu gueres de santé, mais ie n'ay iamais creu pour cela que mon mal prist sa source de la priere, comme disent quelques-vns qui n'ont pas d'esprit. Je crois fortement, & le mal que ie souffre ne me fera iamais quitter la Foy. Je seray malade tant qu'il plaira à Dieu. Si tu connois que la mort s'approche de moy, ne me cache pas la verité, ie ne crains pas la mort. Mais ie seray bien aise de sçavoir si elle est proche, afin que j'apprenne ce qu'il faut faire pour bien mourir. La plus grande plainte qu'elle faisoit pendant qu'elle fut aux trois Riuieres estoit de ce qu'on ne la visitoit pas assez souuent pour l'enseigner & disposer à la mort. Elle venoit tous les iours à la Messe, quoy qu'avec de grâdes difficultez tantost se traînant par terre, d'autres fois s'appuyant sur son baston, ou se faisant porter par sa fille. Il fallut luy defendre absolu-

198 *Relation de la Nouvelle France,*
ment de se donner cette peine , pour le
moins les iours ouuriers. Il a pleu à nô-
tre Seigneur de luy prolōger la vie pour
l'exemple des autres , & pour meriter
dauantage. Aussi est - elle grandement
vtile à ceux de sa nation, ayant vn soin
tres-particulier de les faire prier Dieu
par tout où elle se trouue. L'adieu qu'el-
le dit au P. Buteux à son depart fut pa-
rhetique. Adieu donc , luy dit-elle , ie
m'en vay mourir dans les bois , ie ne te
reuerray iamais plus que dans le Ciel,
ie te recommande ceux de nostre na-
tion. Ne viendras tu iamais dans nostre
païs pour les instruire, que r'auons nous
fait pour nous abandonner de la sorte ?
Il y a si long-temps qu'on t'inuite , tous
nos gens desirēt de croire, Il ne tient
qu'à toy qu'ils ne soient tous baptisez.
Prends courage, viens chez nous , & au
plustost, ayes pitié de tant d'ames qui se
perdent , prie Dieu pour moy. Je n'ay
plus qu'une demande à te faire, c'est que
tu fasses communier ma fille. Il me sem-
ble que ie m'enirois plus contente & de
ce lieu & de ce monde , si ie la voyois
participer à ce Sacrement : elle n'est

plus folle comme elle estoit auant son Baptisme. Ne crains pas, elle est toute autre. En effet elle disoit vray. Cette fille auant son Baptisme estoit extrêmement remuante & volage, maintenant sa modestie est admirable, & l'a fait iuger digne de ce Sacrement, qui est le pain des grands & le vin qui fait germer les Vierges.

Il ne restoit plus en cette famille qu'un ieune homme de vingt ans à baptiser, on n'osoit luy confier ce Sacrement, appréhendant ce qui est à craindre en tous les autres ieunes hommes, qu'il ne se mariaſt contre les loix de l'Eglise, mais enfin son importunité luy fit obtenir ce qu'il demandoit. Le P. Buteux estoit pour lors assez occupé, & feignoit encore de l'estre dauantage. Il le renuoyoit souuent à dessein pour l'esprouuer, cela ne le rebutoit pas, il reuenoit cinq & six fois le iour pour estre instruit, & ne s'inquietoit point quand on le faisoit attendre, s'occupant pour lors à dire son chapelier & repeter à part ce qu'on luy auoit appris, & persistoit demandant tousiours la mesme chose.

200 *Relation de la Nouvelle France,*

Quand sera-ce que ie seray baptisé? Ie ne partiray pas d'icy, ny mon oncle. (c'estoit le Capitaine de cette nation) que ie ne sois baptisé. Il le fut, & le zele qu'il a monsté cet hyuer à enseigner ses compatriotes a fait voir que c'est l'esprit de Dieu qui le pouffoit à demander si fermement le Baptisme. Il s'est rendu catechiste parmy ceux de sa nation, & son zele & capacité a suppléé au defaut de son aage pour exercer cette fonction.

Les plus considerables de cette nation suiuent le branle de leur Capitaine & de sa famille. Ils s'apperceurent que quelques ieunes folastres d'une autre nation entroient la nuit dans leurs cabanes, ils prierent le P. Buteux d'empescher ce desordre. Dis leur de nostre part, firent-ils, que nous ne prions pas à demy, ou par feintise, & partant que nous ne scaurions supporter les libertez de leurs ieunes gens. S'ils veulent faire mal, que ce soit parmy ceux de leur nation, & non pas chez nous, où nous auons droit d'empescher ces desordres. Dieu & le Diable ne s'accordent pas

bien dans vne mesme cabane. Fais en sorte que leurs Capitaines fassent vne criée publique pour arrester l'insolence des ieunes gens.

Ils ne se contentent pas d'empescher le mal quand l'oecasion s'en presente, ils procurent encore du bien aux autres peuples, soit en les enseignant & exhortant par eux mesmes, soit en nous les amenant pour estre instruits. Quelques-vns de la nation des Ouramani- chek estant descendus icy en traite, les principaux des Atikamegues les amenerent incontinent chez nous. Escoutez, leur dirent-ils, ce qu'on vous dira, & sçachez que c'est la chose la plus importante de toutes celles qui vous touchent. C'est ce que nous estimons, & que vous devez estimer vniquement: ne vous estonnez pas si vous ne conceuez pas d'abord ce qu'on vous dira, on vous repetera souuent la mesme chose, & enfin vous aurez de l'esprit si vous en voulez auoir. Je crois que ceux-cy porteront des nouuelles de la Foy plus haut vers le Nort à plusieurs autres peuples qui ne nous sont pas encore conneus,

202 *Relation de la Nouvelle France,*
& avec lesquels ils traitent.

La bonté de Dieu est admirable dans les changemens qu'elle fait tous les iours dans les cœurs de ce peuple. Vn sauuage n'auoit iamais voulu permettre autrefois qu'on baptisa vn de ses enfans ; craignāt que le Baptisme ne luy causast la mort. Estant arriué quelque temps après aux Trois Riuieres, il fit de grandes instances au P. Buteux pendant plusieurs iours pour le baptisme de trois de ses enfans. Vne femme pareillement qui auoit d'autrefois rebuté le mesme Pere & empesché de baptiser vn de ses enfans qui mourust sans baptisme dans les bois, vient par après le presser d'elle mesme pour estre baptisée avec quatre autres de ses enfans, *hec mutatio dextere*
Excelsi.

Paul Ouétamourat craignant que luy & ses gens ne retournassent à leurs superstitions qu'ils auoient quittées à Sillery, ordonna qu'on n'appellast point festin quand ils s'inuiteroient mutuellement, & qu'on ne mangeroit pas ensemble, mais qu'vn chacun ayant receu sa part dans son plat se retireroit

chez soy. Il y auroit à craindre, disoient-ils, que le Diable ne nous trompast, & d'un festin d'amitié ne nous induisist peu à peu à un festin de superstition. Le bon homme ayant rencontré un ieune garçon de ses parens malade, le prit & le porta par des faults & precipices effroyables iusques aux Trois Riuieres, où il le mit entre les mains du P. Buteux pour receuoir de luy le baptisme, auquel luy mesme l'auoit desia tres-bien disposé. Il par la souuent & incita par son exemple les autres vieillards à parler publiquement en faueur de la Foy, & neantmoins il n'estoit encore que Catechumene. Mais il desiroit avec tant d'ardeur d'estre baptisé, que le P. Buteux estant entré un iour dans sa cabane & l'ayant trouué extraordinairement triste & affligé, comme il luy en demandoit la raison; N'ay-ie pas suiet, dit-il, de m'attrister? tu m'auois promis de m'enseigner souuent, & tu ne m'as dit mot auourd'huy. Que sçay-ie ce qui m'arriuera? peut estre les Iroquois sont ils proches. Je suis en danger de mourir sans baptisme, ou de le receuoir avec fort peu de

204 *Relation de la Nouuelle France,*
cōnoissance & de fruiſt ſi tu ne te haſtes
de m'enſeigner. Il fallut luy dōner cette
conſolation, & le baptiſer avec ſes deux
filles, dont l'aiſnée eſt d'*vn* naturel gran-
dement porté à la deuotion, qu'elle a
communiqué à ſon mary, le rendāt au-
tant affectiōnné à la priere qu'il en étoit
eſloigné auparauant, & aliene. Elle ſe
ſeruit d'*vne* ſainte tromperie pour hâter
ſon baptēſme, perſuadant au Pere qu'el-
le s'en iroit bien toſt dans les bois. Voy-
tu bien, luy dit-elle, ie me diſpoſe à par-
tir au premier iour, ie cōmence à plier
mes eſcorces, ie mourray ſans baptēſ-
me, & tu en auras du regret auſſi bien
que moy. Attends. luy dit le P. Buteux,
tu n'as pas plus de haſte que ton Pere. Je
ſçay les prieres mieux que luy, repliqua-
t'elle, pourquoy l'attendrois-ie ?

Si on euſt accordé le Baptēſme à tous
ceux qui le demandoient, ils ſeroient
deſia quaſi tous baptiſez. On n'a peu
neantmoins le refuſer à *vne* bonne fem-
me, qui à vray dire ſemble *vne* autre S^{te}
Monique, ayant autant de zele pour le
baptēſme de ſō ſils que celle-là en auoit
pour la conuerſion de S. Auguſtin. Auf-

es années 1643. & 1644. 205

li en vint-elle à bout, & fut baptisée avec son fils, auquel pendant les ceremonies elle repetoit souuent, Prends courage mon fils, fais bien, dis en ton cœur, ie renonce à toutes mes meschancetez, ie ne veux pas aller dans les feux, ie desire estre bien-heureux, & amy de Dieu. A mesme temps furent baptisez trois ieunes garçons, dont le dernier estant vn petit orfelin le plus ieune de tous, mais non pas le moins feruent, Et comment, disoit-il, pourquoy ne seray-ie pas baptisé, ie sçay les prieres, ie suis avec mon grand frere où l'on prie Dieu, ie ne suis descendu icy que pour estre baptisé, à quoy tient-il que ie ne le sois. Il plaida sa cause si efficacement qu'il la gagna.

Voicy deux ou trois marques de la bonté du baptesme de quelques adultes. L'estois sùiere, disoit vne femme, auant mon baptesme à dire de mauuaises paroles; depuis quatre à cinq mois que ie suis baptisée, ie ne sçache pas d'en auoir dit qu'vne, & encore ce fut par surprise & sans dessein. Cette mesme femme discourant vn iour avec vne autre de la

206 *Relation de la Nouvelle France,*
cruauté des Iroquois, & du danger qu'il
y auoit de tomber entre leurs mains; Il
en fera, dit elle, ce qui plaira à Dieu.
Auant mon baptême ie n'estois iamais
sans peur. Maintenant mon cœur est en
assurance, n'importe que ie sois prise,
brulée, & mangée; cela passé, après
cela ie iouiray d'une vie qui ne passera
iamais.

Vne autre demandant au P. Buteux
quelque remede contre vne fluxion qui
l'incommodoit fort, estant interrogée
s'il luy seroit fascheux de mourir main-
tenant. Oüy, dit-elle, non pas que ie
craigne la mort; mais parce que i'ay si
mal seruy Dieu iusques à present. C'é-
toit vn acte d'humilité en cette femme,
car elle est vne excellente Chrestienne.
Vne autre à qui on demandoit si elle ai-
moit Dieu & la priere plus que la vie,
respondit qu'oüy. Car, dit-elle, si quel-
qu'un me vouloit tuer ou faire quitter
la priere, ie luy dirois, tue moy, à la bon-
ne heure, j'iray au Ciel.

Il arriva trois ou quatre diuerses fois
pendant que le Pere instruisoit dans nô-
tre Chapelle les sauages, qu'on donna

l'alarme, comme si les Iroquois eussent paru. Le Pere sortit pour voir ce que c'estoit, & les auditeurs demeuroident attentifs à repeter ce qu'on venoit de leur enseigner sans ietter seulement la veüe dehors, & attendoient paisiblement le retour de leur Maistre.

Ils abhorrent tellement leurs anciennes iongleries, qu'un Chrestien malade s'estât mis à chanter la nuit en resuant, les autres qui l'entendirent, l'esueillirent soudain, luy disant qu'il faisoit mal d'obeir au Diable.

Vn ieune homme battit sa femme à cause de quelque desobeissance, & luy fit sortir le sang des narines: le P. Bureux en estant aduerty l'enuoye querir, il respond qu'il falloit attendre qu'il eust expié sa faute, ce qu'il feroit le lendemain dès qu'il seroit iour, estant pour lors trop tard pour le faire. En effet le lendemain il fut se confesser de grand matin, & s'offrit à en faire vne penitence publique, & d'estre fouetté ou bastonné publiquement par la main des François, qu'il auoit scandalisez par cette action. Il en fut quitte à meilleur marché, & se

208 *Relation de la Nouvelle France,*
reconcilia chrestiennerauec sa fem-
me. Voila vne petire partie des bons
sentimens & actions des Atikamegues,
qui sont communs à plusieurs Chre-
stiens de cette nation. Depuis ces re-
marques que nous venons de coucher,
ils ont passé quasi vn an tout entier sans
estre instruits qu'vne ou deux fois fort
legerement & en passant, nos Peres
estant occupez ailleurs: ils ont neant-
moins continué dans leur ferueur, com-
me nous écrit le P. Brebeuf qui les a
vus ce Printemps aux Trois Riuieres.
Les Atikamegues, dit-il, sont descen-
dus icy en nombre de neuf canots la
veille de Pentecoste. Ils sçauoient bien
que le lendemain estoit vn Dimanche
qu'on respectoit extraordinairement.
Dés qu'ils eurent mis pied à terre, ils
demanderent de prier Dieu dans nostre
Chapelle, & de se confesser. Le Capi-
taine mesme demanda de communier,
disant qu'il s'y estoit préparé durât tout
l'hyuer. Vn ieune homme se confessa
par trois diuerses fois, craignāt tousiours
d'auoir oublié quelque chose. Ceux qui
ne sont pas encore baptisez demandent
fort

és années 1643. & 1644. 209
fort instamment le Baptisme. Ils promettent de descendre encore icy sur la fin de Septembre, & desirer de rencontrer vn Pere qui les instruisse. En voila assez pour verifier ce que j'ay dit au commencement de ce Chapitre, que cette nation a de grandes inclinations & dispositions à la Foy.

CHAPITRE XII.

De la Mission de sainte Croix à Tadoussac.

 E Pere Buteux succeda l'Esté passé au Pere Dequen dans le soin de cette Mission: le Pere Dequen l'a cultivée cette année. Voicy les memoires du P. Buteux, qui n'ayant pû estre couchées dans la dernière Relation pour estre venues trop tard, ne doiuent estre obmises dans celle-cy.

Arrivant à Tadoussac il trouua vn bon nombre de sauuages Chrestiens & Payens. Ceux-là estoient dans l'attente d'vn de nos Peres pour iouir du bien de la sainte Messe & des Sacremens, la

210 *Relation de la Nouvelle France,*
plus grand part de ceux-cy desiroient
voir des Peres qu'ils n'auoient pas en-
core veu, & dont ils auoient tant oüy
parler. Les Chrestiens & Catechume-
nes continuoient dans les exercices de
pieté, comme à prier Dieu soir & ma-
rin, reciter le Chapelet, chanter des
Cantiques spirituels, s'assembler trois
fois à la Chapelle les Dimanches & les
Festes, & autres semblables fonctions
spirituelles, qui les entretiennent en
deuotion. Le respect, l'obeissance, la
ferueur & l'assiduité avec laquelle ils
s'acquient de ces saints exercices est
telle, que les François qui les ont veus,
mesme les Heretiques les ont admiréz,
& ont dit qu'on ne croyoit pas en Fran-
ce ce qu'ils ont veu de leurs yeux. Entre
autres vn Capitaine d'un nauires de la
Religion pretenduë estant entré par cu-
riosité dans la Chapelle pour y voir prier
les sauuages, fut si surpris les voyant
fléchir les genoux & faire le signe de la
Croix, qu'il se mit luy mesme à genoux
& fit le signe de la Croix avec eux. De-
scendons plus en particulier.

Nous auions souuent desiré que ceux

qui ont quelque autorité particuliere parmy les sauuages, & que l'aage ou la valeur rendent considerables, embrassassent la Foy & en fissent vne genereuse profession, pour la persuader plus facilement à la ieunesse, qui suit ordinairement les sentimens de ceux qui luy commandent. Nostre Seigneur a exaucé par tout nos desirs, & nous fait voir maintenant avec plaisir des Capitaines Barbares, qui n'auoient eu iusqu'à present d'autorité qu'en faueur du vice & de la cruauté, deuenir des Apostres & Predicateurs tres-zelez pour la gloire du Dieu qu'ils ne commencent qu'à connoistre. En voicy vn exemple.

Le Pere Buteux ayant fait vn discours aux sauuages pour leur enseigner ce que Dieu demandoit d'eux, & ayant insisté particulièrement sur ce que Dieu desiroit que les Capitaines qui tiennent la place eussent son honneur en recommandation, empêchant le mal qui le deshonore, vn Capitaine se leue, & luy dit: Attens, Pere Buteux, ne fors pas, écoute moy. Je veux parler, & vous ieunes gens écoutez. Voicy la resolution que

212 *Relation de la Nouvelle France,*
i'ay prise dès mon baptisme, & que ie renouuelle maintenant; ie veux aimer tant que ie viuray celuy qui a tout fait; ie veux m'abstenir de tout ce qu'il defend, & veux que tous ceux qui me reconnoissent pour Capitaine s'en abstiennent: Escoute toy mesme Pere Buteux, & regarde ce que diront & ce que feront nos ieunes gens. Si quelqu'un deshonne la priere par quelque parole ou action mauuaise, ordonne toy mesme le chastiment, & ie le feray subir à celuy qui sera coupable, ils l'accepteront d'eux mesmes si ie le commande, & quand la faute meritera qu'un autre y mette la main, si mesme il en faut venir iusques là que de les pendre, comme l'on fait en France, ie le feray moy mesme si aucun autre ne le veut faire. Quelque faute que mes gens commettent contre Dieu, ie les puniray comme le Capitaine des François puniroit les siens. Escoutez mes neveux, escoutez mes freres, ieunes & vieux, ie le dis, ie le feray, & rien ne m'en empeschera, non pas mesme la crainte de la mort: il faut mourir tost ou tard, si ie meurs de cette

façon ie ne mouray pas d'une autre, & pourrois-je mourir d'une mort plus glorieuse, qu'en defendant l'honneur de nostre grand Capitaine? Je ne diray jamais comme quelques yurognes, que la priere fait mourir; si bien que ie veux mourir pour la defense de la priere. Voila ce que ie dis & ce que ie pense, pensez y de vostre costé. Du discours que le Pere vient de nous faire, j'ay pris ce qu'il auoit dit pour moy, & y ay répondu. Voyez ce que vous auez à faire touchant ce que luy & moy venons de dire pour vous.

Cette harangue animée d'une voix extraordinairement forte, & assistée de la grace du S. Esprit qui l'auoit inspirée, fit une merueilleuse impression dans les cœurs des auditeurs, autant qu'on pouuoit iuger de l'estonnement qui paroïsoit sur leur visage. Un François qui estoit present & n'entendoit rien de ce qui se disoit, fut neantmoins autant attentif que tout autre, rauy du zele du Predicateur, & de l'attention des auditeurs. En effet ceux qui connoissent la liberté des sauages, & la peine qu'ils

214 *Relation de la Nouvelle France,*
ont à souffrir toute sorte de violence,
s'estonnerôt de la hardiesse de cet hom-
me, & du silence des autres, mais non
pas ceux qui sçauent ce mot de l'Apo-
stre, *ubi spiritus Domini, ibi libertas*, &
qu'il n'y a point d'empire sur les cœurs
ny plus doux ny plus fort que celuy de
la grace.

Vne femme dangereusement malade
demandant quand elle se confesseroit,
le Pere luy determina le iour, & l'asseu-
ra qu'il iroit la confesser dans sa cabane;
mais elle ne l'attendit pas, & ne pou-
uant cheminer se traîna sur le ventre
iusques à la Chapelle. Le Pere la voyant
hors d'haleine luy demanda pourquoy
elle estoit venue: Je respecte, dit-elle, la
Confession, ma cabane n'est pas vn lieu
conuenable à la sainteté de ce mystere,
i'ay icy plus de deuotion. Mais, re-
pliqua le Pere, tu te mets en danger de
mourir? Hé bien, dit-elle, à la bonne
heure que ie meure, le baptesme a effa-
cé de mon esprit toutes les apprehen-
sions de la mort, puisque tu nous ensei-
gnes qu'il y a vne autre vie, d'où sôt ban-
nies toutes les souffrances, & où se ren-

contre toute sorte de plaisirs, ie n'aurois point d'esprit si ie craignois la mort.

La sœur de cette bonne femme auoit vne petite fille griefuement malade. Le Pere luy demanda, Quelle est ta pensée voyant ta fille mourante? Quelle pensée pourrois-ie auoir, dit-elle, sinon qu'elle est à Dieu, & qu'il en disposera comme il luy plaira. C'est ta fille, luy dis-ie, elle t'appartient plus qu'à moy, ie te l'offre de bõ cœur. Ie ne te demande point qu'elle viue, ny qu'elle meure, mais que tu fasses ce que tu veux. Si elle vit, à la bonne heure, elle croistra, elle aura del'esprit, ie l'enseigneray, elle croira en toy, elle t'aimera. Si elle meurt, à la bonne heure, elle est baptisée, elle est encore innocente, elle te verra au Ciel, & sera bien-heureuse. C'estoit bien assez pour vne pauvre femme baptisée depuis cinq iours, mais le S. Esprit est vn grand Maistre, & il semble qu'il se plaist particulièrement à se communiquer à ces bonnes ames dans lesquelles il trouue la simplicité qu'il aime tant; & qui est vne excellente disposition à ses lumieres. Ayes bõne volonté,

216 *Relation de la Nouvelle France,*
disoit cette mesme femme à vne sienne
compagne, & Dieu t'aidera. Le iour
que ie fus baptisée ie ne sçauois pas mon
Credo, ie n'auois peu l'apprendre, ie
priay Dieu, & le lendemain m'estant
éueillée ie le dis toute seule. Celuy qui
l'instruit de la sorte interieurement, la
renforce pareillement contre les aduer-
sitez, & luy donne autant de courage
qu'il luy en faut, pour supporter vne ex-
treme pauureté, & la perte qu'elle a fait
depuis peu de son mary & de trois pe-
tits enfans.

Vne autre voyant le Breuiaire du Pere,
luy disoit vn iour: Deuine ce que ie pen-
se, i'ay enuie de dérober, ie voudrois
sçauoir ce que tu sçais, & tout ce qui est
dans ton liure, si ie te pouuois dérober
tout cela, ie ne cesserois de prier Dieu.
Mais quoy, luy dit le Pere, ne sçais-tu
pas bien ton chapelet? Oüy dea, répon-
dit-elle, ie le sçay bien. Ne le dis tu pas?
Ie le dis trois fois chaque iour, le matin
pendant la Messe, après midy, & le soir
auant que de me coucher. C'est assez, luy
dit le Pere, continuë. Aussi feray ie: mais
si outre cela ie sçauois quelque autre

chose, ô que ie serois aise! Ainsi ne te lasses point de m'enseigner.

En voicy vne autre qui n'est pas moins feruente, elle a vn zeile admirable pour le respect qu'on doit porter aux choses saintes, & ne scauroit souffrir qu'on parle tant soit peu pendant les prieres, ou qu'on y commette la moindre immodestie. Lors que le Pere confessoit, elle se tenoit à la porte de la Chapelle, & disoit à ceux qui entroient pour se confesser; Escoute, ne cache rien, dis tout, & fois bien marry d'auoir offensé Dieu; voila comme il faut dire tes pechez, & la posture en laquelle tu te dois mettre. Après leur confession elle les faisoit mettre à genoux, & écoutoit ce qu'ils disoient, pour voir s'ils scauoient les prieres, & s'ils ne les scauoient pas elle les disoit avec eux pour les leur apprendre. Vn iour cōme le Pere se plaignoit qu'il n'auoit rien à mettre de l'eau beniste pour la Chapelle, cette bonne femme incontinent après la Messe s'en va faire vn petit bassin d'escorce qu'elle pendit à vn clou à l'entrée de la Chapelle. Je croy que Dieu agrea son present au-

218. *Relation de la Nouvelle France,*
tant que celuy des Princes, la bonne
volonté suppleant le prix que luy ostoit
la matiere.

Sa fille fut contrainte de s'en aller
dans le Sagné à la sollicitation des pa-
rens de son mary. Elles ne se separerent
pas sans pleurer, le suiet de ces larmes
estoit que la fille seroit priuée d'instru-
ction, des sacremens, & de la consola-
tion d'assister aux prieres communes. Sa
mere luy procura tout son petit meuble
de deuotion, vn papier pour reconnoi-
stre les festes, & les iours d'abstinence
de chair, deux chapelets, afin que si el-
le en perdoit vn, elle pust se seruir de
l'autre, & luy ayant recommandé l'af-
fection à la priere luy dit adieu.

Le saint Esprit mene les hommes
par diuerses voyes. Vn sauage Chre-
stien apprehendant la compagnie de
quelques Infideles, qui peut-estre luy
eussent donné occasion d'offenser Dieu,
s'en alla tout seul avec sa femme chasser
tout l'hyuer dans les bois. Vn autre au
contraire par principe de charité se iette
dans vne compagnie meslée de Chre-
stiens & Infideles pour auancer la gloire

de Dieu , trauaillant à la conuersion des meschans, & retenant les bons dans leur deuoir. Je te viens dire adieu , dit-il au P. Buteux , iusques au Printemps , & me recommander à tes prieres , ie vois bien le danger où ie m'expose me separant de toy. Il me semble, lors que ie me vois esloigné de vous autres , que ie suis comme vn enfant grandement foible qui n'est soustenu de personne. Neantmoins ie me resous à suiure nos gens , pour tascher à les conseruer dans leur deuoir , & disposer ceux qui ne sont pas encore baptisez à se rendre dignes du Baptisme. Pour cet effect ie te demande premierement vn Crucifix deuant lequel nous puissions faire nos prieres , de la bougie pour brusler en l'honneur du Crucifix, vn papier où tu marqueras les iours ausquels on doit s'abstenir de chair , les Dimanches , & les festes , & particulièrement la nuit de Noel, afin que nous la passions en prieres , vn chapellet, car bien que i'en aye vn , ie le puis perdre dans les bois , ou quelque autre peut perdre le sien : que si tu sçais quelque autre chose necessaire , donne-la

220 *Relation de la Nouvelle France,*

moy, & enseigne moy comment ie me dois comporter. Ce bon ieune homme disoit cela quasi la larme à l'œil, & avec vne tendresse de deuotion tres-particuliere. Voicy vn autre trait de ce mesme ieune homme assez remarquable. Lors que les vaisseaux furent arriuez à Tadoussac, le P. Buteux s'adressa à luy pour l'enuoyer à Quebec en porter la nouvelle, luy representant les offres qu'on faisoit à celuy qui entreprendroit ce voyage, & luy témoignant qu'il seroit bien aise que cela luy escheust, puis qu'il estoit assez mal couuert. A ce discours il s'arreste vn peu, & puis regardant le Pere, le feray, luy dit-il, tout ce que tu voudras. Mais que penses tu me voyant ainsi mal vestu? Tu te figures peut estre que c'est par necessité, ou faute d'industrie à prendre des Castors? Tu te trompes, ie n'ay encore dit mon dessein à personne qu'à toy. Sçache que ie suis bien aise d'estre mal vestu, afin de n'auoir pas fuiet de vaine gloire, & pour estre mesprisé, & imiter Iesus-Christ qui a esté si pauvre. Mais ie m'estonne fort que toy qui nous enseignes qu'il faut

aimer la pauvreté, tu me parles neantmoins d'auoir vne bonne robe, & de me la procurer, comme si c'estoit vne meilleure chose d'estre bien vestu que de l'estre pauurement. Si doncques ie t'obeïs, c'est à cause que Dieu me le commande, & non pas pour aucune autre consideration.

Il s'imagina que la couronne que nous portons sur la teste influoit beaucoup pour faire prier Dieu les autres, & estoit necessaire à ceux qui se meslent d'instruire. Il s'en fit faire vne semblable aux nostres, & prenant vn fouët de corde s'en alloit par les cabanes appelant les autres aux prieres, & frapant ceux qui n'obeïssent pas promptement. Le fais, disoit-il, l'office des Peres, allons viste, il est temps de prier Dieu. C'estoit bien en effect ce que faisoient nos Peres d'appeller les sauages aux prieres, mais non pas de fraper. Aussi n'estoit-il pas necessaire: car à peine auoient-ils ouïy la voix du Pere qui les appelloit, qu'ils respondoient incontinent, ho, & le Capitaine sortant de sa cabane redoubloit la crie & se faisoit promptement obeïr.

222 *Relation de la Nouvelle France,*

Quoy que les Capitaines des sauvages soient fort mal obeïs de leurs gens, pour ce qu'ils n'usent point de violence, cettuy-cy neantmoins s'est acquis tant d'autorité depuis son Baptisme, que personne ne luy ose refuser l'obeïssance. Vn ieune homme n'executoit pas vn iour assez promptement ce qu'il luy auoit commandé, Hé comment luy dit-il, tu pries, & tu n'obeïs pas. Viens çà que ie te donne trois coups de baston sur le dos. Cettuy-cy s'approche, les reçoit paisiblement & s'en va faire ce qui luy estoit commandé.

Le Pere desirât qu'on portast la brique qu'on auoit amenée pour bastir la maison de Tadoussac, le Capitaine commanda à tout son monde de trauaillet. Quelques-vns se chargeans trop, le Pere les en voulut aduertir, & moderer leur ferueur; laisse nous faire, dirent-ils, c'est la pratique de ce que tu nous disois hier lors que tu nous exhortois de faire des mortifications pour nos freres qui ne sont pas baptisez, à l'exemple des François qui en font tant à nostre occasion. Cecy fait voir que les ames

des sauuages sont capables de la perfection, autant que celles des Europeans. En voicy vne autre marque.

Le Pere Bureux auoit fait vn petit discours de la pureté d'intention qu'il faut auoir en toutes ses actions. Vn iour après il ouït quelques femmes qui s'entretenoient sur ce sujet, As tu bien retenu, disoit vne, ce qu'on nous disoit hier. Oüy, dit l'autre, mais neantmoins i'ay beu vne fois sans faire le signe de la Croix, & offrir cette action à Dieu. Et moy, dit vne autre, j'estois à demy chemin pour aller querir du bois, lors que ie n'auois pas encore pensé à Dieu. Je n'ay pas manqué à cela, disoit celle qui auoit fait l'interrogation, mais ie n'ay pas remercié Dieu en retournât du bois, & j'ay encore ioué auourd'huy vn peu de temps sans offrir cette action à Dieu.

Parmy ces bons Chrestiens il s'en trouua d'autres qui n'auoient encore iamais veu aucun de nos Peres, & oyant discourir le Pere qui les enseignoit des choses de la Foy, s'escrierent, ô que ce que tu nous dis est admirable! & à quoy pensons nous? Il y a si long temps que

224 *Relation de la Nouvelle France,*

nous viuons, & nous n'auons pas encore connu celuy qui nous a fait. Ce n'est pas tout, dit le Pere, il faut quitter vos tambours, vos pierres, & vos iongleries. Pour moy, dit vne bonne vieille, ie n'ay point de tambour, ny de pierre, ie n'ay qu'un embrion de Cerf seiché. Le manitou me le donna cet huer passé durant vne grande maladie, de laquelle il m'a guery. Ce n'est pas le bon manitou, dit le Pere, si tu veux estre baptisée, il faut brusler cet embrion, & reconnoître vn autre conseruateur de ta vie, qui est le Dieu que nous preschons, & qui te bruslera eternellement si tu ne crois en luy. Tien donc, dit-elle, le voilà. Brusle-le toy mesme, & baptise moy. Elle le fut avec sept ou huit autres de sa cabane.

Tous les autres ne se rendent pas si aisément, il y en a que Dieu pousse dans son Eglise à coups de bastons. Tescmoin vn ieune garçon qui estoit l'unique qui restoit à baptiser d'une grande famille: il demandoit bien le Baptisme, mais ses actions démentoient ses paroles. Il alla à Miskou au printemps, où la traite
de

de la boisson se permer au grand preiudice de la Foy. Il s'enyure avec quelques autres; vn de la bande entre en furie, fait le Demon deschaîné, menace de tuer, frappe tous ceux qu'il rencontre, renuerse les cabanes, personne ne luy répond, il prend vn arquebuse, la leue en haut, & en descharge trois ou quatre grands coups sur la face de celuy dont ie parle: il luy abbat quatre ou cinq dents, luy casse la machoire d'vn costé, luy fend la levre, & luy couure tout le visage de sang & de playes. On croit que c'en est fait, & le pis est que luy mesme estant yure ne connoist pas son malheur. Enfin il reuiet à soy, on le pense si bien qu'il en guerit; mais en telle sorte qu'il demeurast défiguré, sans que ceux qui l'auoient connu le peussent reconnoître, non pas mesme à la voix. Voila vn effect de l'yurognerie, qui fut pourrant heureux en luy, & peut-estre vn effect de sa predestination. Car reconnoissant la main secrete qui l'auoit frapé, il commença à la redouter, & se mit dans l'estat qu'il falloit pour receuoir le Baptême; que M. de Courpon Admiral de

226 *Relation de la Nouvelle France,*
la flotte honora comme il auoit fait plu-
sieurs autres de quelques coups de ca-
non.

La protection diuine esclate sur nos
Neophytes aussi bien que la iustice. Vne
ieune femme baptisée à mesme iour s'en
alla le lendemain avec vn autre, & vn
petit enfant emmailloté chercher des
fruits du païs. A son retour son canot
renuerse, que fera-t'elle ? de laisser perir
son enfant, ce luy est vne affliction plus
sensible que de perdre la vie. De le vou-
loir sauuer, c'est perdre la mere & l'en-
fant. Elle se recommande à Dieu, & se
met à nager d'une main, & à pousser de
l'autre la planche où estoit lié l'enfant à
leur mode, qui par malheur auoit la fa-
ce tournée & plongée dans l'eau. Dieu
eut pitié de tous deux, quelques Fran-
çois qui n'estoient pas loin courent
au secours, & sauuent ce petit Moyse.
La mere le porte soudain à l'Eglise &
remercie celui dont elle & son fils tien-
nent la vie.

Je finiray ce Chapitre par le raisonne-
ment d'un sauuage, qui peut-estre des-
abusera quelques personnes de France

qui veulent faire passer nos sauvages pour des hommes qui n'ont rien d'humain que la face. D'autres qui en font vn peu plus d'estat, les comparent à certains bons païsans qui demeurent muets lors qu'on parle d'autre chose que de leurs bœufs, & de leur charruë. Nous auons couché dans cette Relation & dās les précédentes plusieurs de leurs discours & harangues qui tesmoignent le contraire. Je le confirmeray icy par vn petit discours philosophique d'vn sauvage non encore baptisé. Le Pere Bureux parloit vn iour dans vne cabane de l'immortalité de l'ame, apportant des raisons de conuenance, tirées mesme de quelques - vns de leurs principes. Comme de ce qu'ils disoient autrès fois que les ames des trespassez vont habiter dans vn village au Soleil couchant, où elles chassent aux Castors & aux Esclans, font la guerre, & font les memes operations qu'elles faisoient en cette vie par le ministère des sens. Après ce discours, ce sauvage qui n'auoit encore iamais ouï parler nos Peres de cette maniere, prenant la parole: De quoy te mets

228 *Relation de la Nouvelle France,*
tu en peine, dit-il, de nous prouver cela.
Il faudroit estre fol pour en douter.
Nous voyons bien que nostre ame est
autre que celle d'un chien : celle-là n'a
de l'esprit que par les yeux & les oreil-
les, & ne connoist rien sinon ce qui
tombe sous ses sens. Mais l'ame d'un
homme connoist plusieurs choses qui ne
s'apperçoivent point par les sens, & ain-
si elle peut agir sans le corps & sans les
sens. Que si elle peut agir sans le corps,
elle peut estre sans le corps. Doncques
ellen'est pas corporelle, & partant im-
mortelle. Je n'examine pas la verité de
toutes ces consequences, je rapporte
seulement la suite de son raisonnement,
qui ne provenant que de la seule force
du sens commun de cet homme, sans
aucune estude, est suffisant pour faire
croire que les sauvages que nous culti-
vons ne sont pas des satyres errans par
les bois, & que la parole du Prophete est
veritable, que Dieu a imprimé dans les
ames les plus barbares un caractere de
raison qui est un rayon emané des lu-
mieres de sa face. Voila ce qui se fit l'an
passé de plus remarquable en cette Mis-

sion: voyons maintenant quels fruits on y a recueilly cette année.

CHAPITRE XIII.

Continuation de la Mission de sainte Croix à Tadoussac.

 N cultive cette pauvre petite vigne pendât l'esté afin qu'elle porte du fruit pendant l'hyuer. C'est à dire qu'un Pere de nostre Cōpagnie se trouue en ce quartier là si tost que ces peuples s'y assemblēt pour les instruire, iusques à ce qu'ils s'en aillent à leurs grandes chasses & à leurs grandes pesches de Castor & de l'Eslan, & des autres animaux qui leur seruent de nourriture, l'hyuer ils en mangent la chair, & l'esté ils en vendent les peaux aux François qui viennent trafiquer en ces contrées.

Si tost que le cours de la riuiera estē libre, & que les glaces n'en ont plus fermé le passage, vne escoüade de sauages de Tadoussac s'en vint à Kebec dans vne chaloupe, pour demander & pour

230 *Relation de la Nouvelle France,*
emmener vn Pere avec eux, tant pour
entendre de confession les nouveaux
Chrestiens, que pour enseigner ceux qui
ne l'estoient pas encore, en vn mot pour
leur enseigner le chemin du Ciel. Le
Pere Iean Dequen leur fut accordé, ils
l'enleuent dans leur bateau, & l'emmen-
ent au plûtoſt pour la maladie d'un Ca-
pitaine qui ne vouloit point mourir ſans
baptême. Cet homme n'estoit pas pro-
prement de Tadouſſac, il y auoit deux
ans que les Chrestiens nouuellement re-
generez dans le ſang de Ieſus Chriſt luy
auoient fait vn preſent afin qu'il amenast
ceux de ſa nation qui ſont plus auant
dans les terres pour entendre parler de
l'Euangile: le peu de cōnoiſſance qu'on
luy donna de cette doctrine toute ce-
leſte le fit reſoudre de ſe venir preſenter
luy meſme tout malade qu'il estoit: ſi-
toſt qu'il vit le Pere, le voila plein de
ioye, & encore qu'il euſt la mort entre
les dents comme l'on dit, il voulut eſtre
porté à la Chapelle afin de receuoir le
baptême avec toutes les ſaintes cere-
monies, conuiant tous ſes gens de s'y
trouuer pour rendre vn témoignage pu-

blic de l'estat qu'il faisoit de la Foy & de la priere. Voila par où le Pere commença sa Mission.

Le Capitaine de Tadoussac ne fut pas moins content de sa venuë que ce bon Neophyte. Il fit le soir vne belle harangue en ces termes; Réioüissons nous tous, voila nostre Pere arriué, il est avec nous, vous sçavez combien il nous aime, il ne fera pas icy pour vn peu de temps, nous en iouïrons tous. Que tout le monde assiste aux prieres tous les iours, & à l'instruction qu'il nous donnera, confessons nos pechez nous qui sommes baptisez, & puis taschons de marcher droit, ne l'attristons point pendant qu'il est avec nous. Tout ce monde répondit à ce discours par vn cry public, pour marque qu'ils auoient volonté d'obeir au desir de leur Capitaine, & de iouïr du bon-heur qu'ils receuoient de la presence du Pere.

Après cette commune réioüissance les sauages commencerent à rendre compte de tout ce qui s'estoit passé pendant leur grande chasse de l'hyuer. Ils ont coustume de demander vn papier ou vn

232. *Relation de la Nouvelle France,*
Calendrier pour reconnoistre les iours
qu'on respecte : c'est ainsi qu'ils nom-
ment les Dimanches & les Festes. Ils
disoient donc que leur coustume estoit
d'estendre ces iours-là & de mettre en
veuë vne belle grande image dans la
plus belle cabane, d'allumer deux cier-
ges comme on fait dans nos Chapelles,
de s'assembler tous & de chanter des
Hymnes & des Cantiques spirituels, de
faire leurs prieres à haute voix, & de re-
citer leur chapelet, & de prester l'oreil-
le à ceux qui leur parlent quelquefois
de la priere, c'est à dire de la doctrine de
Iesus-Christ. Si quelqu'un a commis
quelque defect qui soit venu à la con-
noissance des autres, il est assuré que le
Pere en sera aduerty : c'est pourquoy ils
s'en accusent les premiers, & si par quel-
que negligence ils ont manqué à ces
prieres publiques, ils s'en confessent
avec autant de regret comme feroient
de bonnes ames qui auroient manqué à
la sainte Messe. Ces bonnes gens ra-
contoient qu'ils auoient fait rencontre
d'une troupe d'Algonquins, dont quel-
ques-uns auoient esté baptisez vn petit

à la haste, lesquels les inviterent à des festins superstitieux, mais ces Neophytes n'y voulurent jamais assister. Ils s'entonnioient que ces gens qui se disoient Chrestiens ne se mettoient point à genouïl le soir & le matin pour prier Dieu, & ce qui les indigna bien fort, fut que dans le debris de leurs cabanes delaisfées ils trouuerent des images qu'ils auoient tectées là, ou du moins oubliées, ils les ramasserent & les rapporterent au Pere Dequen avec vne grande reuerence. Il ne se faut pas precipiter ny trop hastier de baptiser les sauages, ny croire à la ferueur de quatre iours.

Après que le compte des choses qui s'estoient passées publiquement depuis qu'ils n'auoient veu aucun Pere fut rendu, il fallut descendre plus en particulier, ils se preparent tous à la confession. La France ne scauroit croire avec quelle candeur, netteté & connoissance de leurs fautes les sauages se confessoient, c'est ce que nous n'eussions quasi osé esperer. Les parens amenant leurs enfans pour iouir de cette benediction, ils les instruisent de ce qu'ils doiuent dire, leur

234 *Relation de la Nouvelle France,*
remettent leurs fautes en memoire, ils
leur font faire la penitence qu'on leur
donne.

Certain iour vne bonne femme disoit
à sa fille, en sorte que le Pere qui n'estoit
pas loin le pouuoit entendre: Allez vous
confesser ma fille, dites tout, n'oubliez
rien, accusez vous que vous estes vne
opiniastre, que vous aimez trop à iouïr,
que vous n'estes pas assez portée à prier
Dieu soir & matin, allez, soyez triste d'a-
voir offensé Dieu, & ne le fâchez plus.

Vn bon sauage voyant que son fils af-
sez ieune ne se mettoit point à genoül
après la confession, se doura qu'il au-
roit oublié ce qu'on luy auroit ordonné
pour la penitence; il s'en alla tout sim-
plement le demander au Pere afin d'en
faire resouuenir son fils, & de luy faire
accomplir: le Pere ayma la candeur &
la bonté de ce Neophyte & donna l'in-
struction necessaire à son fils.

Vne bonne mere ne voyant pas sa fille
parmy les autres qui s'alloient confesser,
l'alla querir & luy dit qu'il ne falloit pas
qu'elle fût priuée de ce bon-heur; sa fille
quoy que mariée ne fut point honteuse

de cet aduertissement que luy donnoie sa mere; elle s'en va à la Chapelle, & encore que ces bonnes gens soient assez portez à receuoir les Sacremens, sa mere ne forçit point de l'Eglise qu'elle n'eût veu de ses yeux sa fille au pied du Confesseur.

Le Pere ayant ouï de Confession tous les Chrestiens, & ayant repeu de la sainte Communion tous ceux qui en estoient capables, s'occupa fortement à leur imprimer dans l'esprit la crainte de Dieu, & à engendrer Iesus-Christ dans l'ame de ceux qui ne l'auoiēt pas encore receu dans les eaux du Baptisme. Il a baptisé quarante personnes dans le peu de temps qu'il a esté à Tadoussac. Les meres apportent elles mesmes leurs enfans, & si quelque saubage arriue de quelque endroit plus esloigné, les femmes plus deuotes prennent garde s'il n'y a point dans la troupe quelques enfans qui ne soient pas encore baptisez, afin d'en donner aduis au Pere. Quelques-uns d'entre eux ne scauroient souffrir qu'on laisse vn enfant sans baptisme, tant ils ont peur qu'ils ne meurent sans

236 *Relation de la Nouvelle France*

ce Sacremēt : d'autres disēt par vne charité erronée, qu'il ne se faut pas haster, que ces enfans ferōt peut-estre mēchās, & que Dieu se fāschera qu'on leur ait dōné le baptēme. Ils adioūtēt que leurs parens n'estants point Chrestiens feront peut-estre des superstitions, & commettront des crimes qui causeront la mort à leurs enfans, & puis on accusera le baptēme, on criera que la Foy tuē les hōmes, & que la priere est mauuaise. Le Pere les appaisa aisément, leur faisant voir la grāde necessité de ce bain celeste.

Toutes les personnes adultes qui ont esté purifiées dās ces eaux salutaires ont receu vne pleine instruction, elles ont tesmoigné de grands desirs de viure conformément aux loix de Iesus-Christ & de son Eglise. On n'accorde pas ce Sacrement de salut & de lumiere à tous ceux qui le demandent. Il y a trois ans qu'un certain iongleur presse qu'on le baptise, il sçait toutes les prieres, il a connoissance des principaux articles de nostre croyance, il est venu depuis peu à saint Ioseph pour se lier avec les principaux de cette Residence; mais comme

on se défie de son esprit assez leger, & que l'on craint la cheute, on luy a toujours refusé ce qu'il demande.

Tadoussac est le premier port où s'arrestent les vaisseaux qui viennent de France. C'est icy où les sauvages virent arriuer le Pere Paul le Jeune qui retournoit vne autre fois de France, où les affaires de ces pauvres peuples l'auoient fait repasser. Dieu sçait avec quelle ioye & avec quel contentement ils le receurent. Ceux de Tadoussac l'allerent aussi tost visiter dans le nauire qui le portoit. Noel Negabmar l'un des principaux Capitaines des sauvages de Kebec l'allât embrasser luy fit cette petite harangue vraiment Chrestienne: Voila qui va bien mon Pere que tu sois de retour, ie suis descendu exprez de Kebec pour te voir; ayât appris des premiers vaisseaux que tu deuois retourner, ie me suis mis en chemin pour te voir le premier, nous auons tous prié pour ton voyage, nous disions à celuy qui a tout fait, Conserue nostre Pere, ouure les oreilles de ceux à qui il doit parler en son país, & dirige ses paroles afin qu'elles aillent.

238 *Relation de la Nouvelle France,*
tout droit, & que pas vne ne soit perdue;
c'est luy qui t'a conduit, c'est luy qui t'a
ramené, c'est luy qui a calmé la mer, &
que nous sommes contents de ce que tu
parois encore vne fois en notre pais: Ce-
la consola fort le Pere, qui méttant pied
à terre augmenta sa ioye, voyant cinq
sauuages que le Pere Dequen luy présen-
ta pour les faire enfans de Dieu. Mada-
me de la Pelterie qui s'estoit transportée
à Tadoussac pour voir la ferueur de ces
Neophytes, fut la maraine de quelques-
uns, les deux Ursulines nouvellement
arrivées descendans du vaisseau pour la
premiere fois depuis qu'elles s'estoient
embarquées à la Rochelle, furent extrê-
mement consolées de voir de leurs yeux
ce qu'elles auoient souhaité depuis vn
long-temps avec tant d'ardeur.

l'excederay la longueur d'un Chapitre
si ie m'estens dans les doux sentimens
de pieté de ces nouvelles plantes, & dans
la ferueur de leur deuotion. On a de
coustume de les appeller le matin à la
saincte Messe, & de les assembler vne
autre fois deuant la nuit pour leur faire
reciter quelques oraisons, & notamment

le chapelet. Le P. Dequen leur faisoit reciter fort posément, & à chaque dizaine leur faisoit chanter vn Cantique spirituel, si bien que cela tirât en longueur, il se voulut contenter de leur en faire dire la moitié, de peur de les ietter dans le dégoust; mais ces bonnes gens s'en aperceuans s'écrierēt: Il semble que nous ne soyons Chrestiens qu'à demy, disons tout, mon Pere, disons tout, ne seruons pas Dieu à demy. Oüy mais, repart le Pere, quelques-vns d'entre vous sont peut-estre presséz de quelque affaire: Que ceux-là sortent qui sont appelez ailleurs, répondirent ils, pour nous c'est la raison que nous n'obmetions rien de nos prieres. Comme cette deuotion leur est fort agreable, elle se communique iusques aux plus petits enfans, lesquels voyans quelque fois leurs parens sortir de leurs cabanes sans leurs chapelets, leur crient qu'ils ne l'oublient s'ils vont à la maison de priere.

Quelques sauuages que nous appellons du Sagné, pource qu'ils viennent voir les François par vn fleuve qui porte ce nom, ayans veu prier leurs compa-

240 *Relation de la Nouvelle France,*
tristes pressoient si ardemment & si importunément qu'on leur enseignast à prier celuy qui a tout fait, que le iour mesme de leur depart ils venoient trouver le Pere, & se mettrant à genouil avec vne simplicité toute rauissâte, ils luy faisoient reciter les prieres pour les graver plus auant dans leur memoire, les ayant recitez deux ou trois fois ils les rouloient dans leur esprit, portant leur bagage sur le bord del'eau où ils se deuoient embarquer, s'ils oubloient quelque mot ils quittoient tout & s'en courroient au Pere. Ils se iettoient vne autre fois à genouil demandant qu'on leur fist encore dire les prieres. Vn Chrestien de Tadoussac les ayant veu dans cette ferueur leur dit: Prenez courage mes amis, si vous aymez la priere, celuy qui a tout fait ne vous abandonnera pas, allez à la bonne heure, priez-le tous les iours, sur tout n'ayez plus de cōmunication avec les Demons, & raschez de retourner icy au printemps prochain afin que vous soyez bien instruits.

Le Pere instruisant vne autre escoliade d'une petite nation venue du profond

fond des terres, leur monstroit l'image
 d'une ame damnée. Vn bon Neophyte
 l'ayant oüy discourir sur ce suiet, poussé
 d'un zeile du salut de ces bônes gens, s'é-
 crie, Donnez moy mon Pere, dōnez moy
 cette image & me laissez parler: il la
 prend, & s'adressant à tout l'auditoire,
 Regardez, leur dit-il, ce tableau, vous ne
 connoissez pas celuy que vous y voyez
 dépeint, c'est vn Magicien, c'est vn bat-
 teur de tambour tels que vous estes
 pour la pluspart. Voyez vous comme il
 est enchainé. Regardez ces flammes qui
 l'environnent & qui le bruslent, il est
 tout plein de rage & de fureur, voila
 comme vous serez, voila comme vous
 traitera le Demon à qui vous obeïssiez.
 Le Capitaine de cette escoliade épou-
 vanté de ce discours luy repartit tout
 haut, Il est vray que ie me suis meslé
 autre fois de ce mestier, mais ie l'ay ietté
 par terre, j'ay bruslé mon tambour, &
 tous les instrumens dont ie me seruois,
 j'ayme la priere, & vous declare que ie
 veux estre instruit avec mes gens.

Vne bonne femme Chrestienne estant
 bien auant dans les bois avec vn sien

242 *Relation de la Nouvelle France,*
fils attaqué d'une maladie qui don-
noit de l'exercice à la Mere aussi bien
qu'à l'enfant, consola bien fort le Pere,
luy expliquant comme le pauvre ieune
homme estoit party de cette vie pour al-
ler au Ciel. Je disois souvent à mon fils,
racontoit cette pauvre Mere, prends
courage mon enfant, souffre patiemment
tes douleurs, tu les vas bien tost changer
en des contentemens eternels, ne croy
tu pas en Dieu? ne te souviens tu pas
bien qu'on t'a enseigné qu'il y a une au-
tre vie, & que ceux qui aiment Dieu se-
ront bien-heureux. Je m'en souviés tres-
bien, repartit le malade, mais hélas! ie
suis bien triste de ne me pouvoir confes-
ser, ah! que ie me confesserois volontiers
s'il y auoit icy quelque Pere; ne t'afflige
pas mon enfant, Dieu te fera miséricor-
de, aime le, il est tout bon, sois marry de
l'auoir fasché. J'ay une grande esperan-
ce en sa bonté, repliquoit ce pauvre gar-
çon, ie mouray dans cette esperance qu'il
aura pitié de moy; & iettant ses yeux sur
cette pauvre Mere qui s'affligeoit voyant
que son fils l'alloit quitter, Ne vous fas-
chez point ma mere, luy disoit-il dans

ses douleurs, ne pleurez point ma mort
puisque ie vay dans vne meilleure vie
que celle que ie quitte, recommandez
mon ame à Dieu afin qu'elle ne s'écar-
te point du bon chemin. Enfin ce bon
enfant estant mort, les sauuages qui
estoint là presens l'enterrerent, ils se
mirent à genouil sur sa fosse, firent leurs
prieres, & reciterent leurs chapelets
pour le soulagement de son ame.

Le Pere qui les instruisoit s'estant
trouué mal se ietta sur son liét, c'est à
dire sur vne peau d'Ours estenduë sur la
terre. Vn Chrestien le venant visiter fit
en s'endroit vne partie des choses qu'il
luy auoit veu pratiquer visitant les ma-
lades, il se mit à genouil au cheuet de
son liét, leue les yeux au Ciel & presente
cette priere à Dieu d'vne voix assez
haute: Toy qui a tout fait, tu vois bien
que nostre Pere est malade, or sus gue-
ry-le donc, car nous auons besoin de
luy, c'est luy qui nous instruit & qui
nous enseigne comme il faut croire en
toy. Cela dit il prend son chapelet & le
recite en l'honneur de la sainte Vierge,
mais comme il estoit vn peu long, & que

244 *Relation de la Nouvelle France,*
le Pere auoit besoin de repos, sa mala-
die prouenant peut-estre d'un trop grãd
travail, il congedia ce bon Neophyte,
& le remercia de sa visite.

Quelques sauuages ayant oüy parler
des œures satisfactoires & des peniten-
ces & macerations du corps, dirent qu'il
falloit aussi qu'ils appaisassent Dieu, que
ceux qui estoient baptizez le faisoient;
les vns choisirent le ieusne, les autres se
chastierent eux mesmes & se battirent
avec des espines, pour payer celuy qui a
tout fait comme ils parlent, & pour se
venger de ceux qui l'ont offensé. Ces
penitences furent particulieres, mais en
voicy vne publique.

Comme il n'est pas possible d'arrester
l'auarice de quelques François, lesquels
nonobstant les defenses & les dangers
d'estre chastiez, ne laissent pas de ven-
dre de l'eau de vie ou du vin aux sauua-
ges; aussi est-il tres-difficile d'empescher
que ces barbares qui ne sont point ac-
coustumez à ces boissens ne s'enyurent
par fois. Quelques Chrestiens estans
tombez dans ce desordre, le Pere les
volut publiquemēt chastier pour don-

ner exemple aux autres. Il est bon en ces premiers commencemens de punir les pechez publics par quelque pénitence publique, pour faire entendre aux Infideles que l'Eglise ne souffre point ces defauts. Quant aux François & aux autres Chrestiens qui n'attribuēt point les fautes à la doctrine & à la Religion, mais aux personnes qui les commettrēt, on se contente de leur donner des penitēces en particulier ou en secret. On fit donc tenir ces bōnes gens par trois iours consecutifs à la porte de la Chapelle, avec defenses d'entrer dedans, comme estans indignes de communiquer avec les autres, on les voyoit à genoūil hors de l'Eglise. Et quand on auoit instruit ceux qui estoient entrez, on faisoit prier ces penitens hors de l'Eglise, ils ne manquerent iamais tous ces iours là de se trouuer soir & matin au lieu qu'on leur auoit destiné, cela donnoit de l'edification aux sauuages & de l'edification aux François, qui venans à la Messe & les rencontrans à genoūil auprès de l'Eglise benissoient Dieu de leur constance. Il y auoit entre autres vn Catechume-

246 *Relation de la Nouvelle France,*
ne, qui pour l'apprehension qu'il auoit
que sa faute ne l'empescha d'estre receu
au S. Baptesme, se monstroir beaucoup
plus feruēt que les autres, Il se fit Chre-
stien le iour de S. Ignace, & le nom de
ce grand Saint luy fut donné. Se sentant
obligé de la faueur que le Pere luy auoit
fait, il le vint trouuer après son baptes-
me, & luy dit en luy faisant vn petit pre-
sent, Tu me fais vn tres. grand plaisir, ie
n'ay pas moyen de le reconnoistre, le
peu que i'offre part d'vn tres. bon cœur.
Si j'auois de grands biens ie les voudrois
tous donner pour recevoir le S. Baptes-
me. Le Pere le remercia & luy fit en-
tendre qu'vn tel present ne demandoit
aucune recompense.

Les mariages à la façon des Chrestiens
passent pour des miracles chez les Infir-
deles, c'est vn ioug bien dur & bien fas-
cheux aux hommes de chair. Les Chre-
stiens s'y accommodent petit à petit.
Les ieunes gens y ont bien de la peine.
Ceux qui ont la Foy plus forte pressent
les autres de les retarder iusques au
printemps que le Pere viendra en Mis-
sion; & quand il est avec eux on recher-

que ceux qui sont en disposition de se lier ensemble, afin que cela se fasse deuant son depart; les paréens ont cette deuotion de faire tenir leurs enfans debout dans la Chapelle, c'est à dire de les faire marier en face de l'Eglise. Et pour ce que l'espoux & l'espouse sont debout l'un auprès de l'autre deuant le Prestre, s'ils veulent sçauoir quand quelqu'un se mariera, ils demandent quand on le fera tenir debout à l'Eglise.

Vn ieune garçon, & vne vefue estans amenez à l'Eglise pour se marier, les publications estoient faites, il ne falloit plus que leur consentement en presence du Curé & des témoins; comme on le demanda au garçon, il ne voulut iamais répondre. Le Pere ferme son liure, declare tout haut qu'il n'y a rien de fait, qu'ils ne sont point mariez, personne ne s'en estonne, chacun s'en retourne chez soy.

Vn Capitaine ne garda pas ce profond silence, car comme on luy eust demandé son consentement, & qu'il l'eut donné, sa femme comme plus vergongneuse ne répondit pas assez viste, il luy dit, Prenez

248 *Relation de la Nouvelle France,*
garde à ce que vous direz, ie ne vous dis-
simule point mes humeurs, ie suis vn
homme prompt & colere, ie me fais ser-
uir, ie veux que ma femme m'obeisse,
ne vous engagez pas mal à propos, con-
siderez si vous voulez me prendre avec
ces qualitez. Cette femme ayant don-
né son consentement verifia le Prouer-
be qui dit, que qui espouse vn mary es-
pouse ses humeurs. Au reste cet homme
est d'vn tres-bon naturel.

Il est temps de terminer ce Chapitre.
Le Pere estant occupé dans cet employ,
aussi saint qu'il est penible, fut rappellé
à Kebec: les sauvages en ayant eu le
vent s'en plaignent, Pourquoi nous
quittes tu, tu es nostre Pere iusques à
nostre depart, voila tant de monde à in-
struire, nous sommes tes enfans, ne nous
abandonne pas. Enfermons-le dans la
Chapelle, disoient quelques-vns, ius-
ques à ce que la chaloupe qui l'attend
soit partie. Fut-il ainsi qu'il s'éleva vn
vent qui le contraignist de rester avec
nous Enfin il se fallut separer, avec pro-
messe de se reuoir quand il plairoit à nô-
tre Seigneur.

CHAPITRE XIV.

*De la creation d'un Capitaine à Ta-
doussac.*

 E desir de l'immortalité regne dans les esprits des sauvages aussi bien que dans l'ame des nations plus policées, quand vn homme de merite parmy eux est enleue par la mort, ils le resuscitent & le font reuiure à la façon qu'on a remarqué dans les Relations precedentes. Voulant donc retirer du tombeau vn de leurs Capitaines, voicy les ceremonies qu'ils garderent.

On donne aduis aux nations voisines de se trouuer, si elles l'ont pour agreable, au lieu où se doit faire cette action, ou bien on prend vn temps où ordinairement ils s'entreuifirent. Le monde estât assemblé on dresse vn beau festin dans la plus grande cabane où tous les principaux sauvages sont inuitez. Pendant que le festin se prepare, on crée le Capitaine en cette sorte.

Celuy qui est le Maistre des ceremo-

nies tient auprès de soy quelques personnes plus remarquables qui luy seruent d'officiers, ils étallent premièrement & mettent en veüe les presens qu'on doit faire aux Capitaines des nations qui se trouuēt à cette creation. Ils étendēt par après quelques peaux d'Es-lan bien passées & bien douces, & bien peintes à leur mode, pour seruir de siege ou de trône à ce nouueau Capitaine. Cela fait, celuy qui le doit creer l'enuoye querir par deux de ses officiers, ils le vōt prendre dans la cabane où il s'entretenoit avec quelques-vns de ses proches en attendant qu'on le fasse venir; l'vn des deux le prend par la main & le conduit au lieu qui luy est préparé, l'autre luy oste modestement la robe qu'il porte, & le couure d'une autre bien plus belle & plus riche, il luy passe au col vn grand colier de porcelaine, luy met en main vn beau Calumet & luy presente du perun pour en vser. Tout cela se fait si graue-ment & dans vn si profond silence, qu'on prendroit ces hommes pour des statues qui se remuent sans parler.

Le Capitaine estant reueſtu selon sa

qualité, vn troisieme officier richement
couuert & peint par le visage selon leur
cousteume se leue tout debout, & faisant
l'office d'un Herault declare le suiet
de toute la ceremonie. Que tout le
monde demeure en paix, s'ecrie t'il, ou-
urez vos oreilles & fermez vos bouches,
ce que ie vay dire est d'importance. Il
s'agit de resusciter vn mort & de faire
reniure vn grand Capitaine; là dessus
il le nomme & toute sa posterité, il rap-
porte le lieu & le genre de la mort, puis
se tournât vers celuy qui doit succeder,
il rehausse la voix: Le voila, dit-il, cou-
uert de cette belle robe. Ce n'est plus
celuy que vous voyiez ses iours passez
qui se nommoit Nehap. Il a donné le nom
à vn autre sauuage, il s'appelle Etouait
(c'estoit le nom du defunct) regardez le
comme le vray Capitaine de cette na-
tion, c'est à luy à qui vous deuez obeir,
c'est luy que vous deuez escouter, & que
vous deuez honorer. Pendant que ce
Herault disçoit, tous les assistans sont
dans vne grande retenue, on ne dit pas
vn mot, ce nouveau Capitaine se tient
dans vne grauité qui ne sent rien de son
barbare.

252 *Relation de la Nouvelle France,*

Bref cet homme pourſuiuant ſon diſcours addreſſe ſa parole aux principaux des diuerſes nations, & touchant les preſens qui leur ſont deſtinez & poſez en vn lieu eminent, il leur dit nommant les Capitaines les vns après les autres, Vn tel, ce collier de porcelaine fera entendre à voſtre nation qu'il y a vn Capitaine dans Tadouſſac, & que Etouait eſt reſuſcité. Monſtrant vn paquet de Caſtors, il dit à vn autre, Ce preſent qui vous eſt deſtiné publiera dans voſtre païs que nous auons vn Chef, & que la mort n'a point exterminé le nom d'Etouait. Ce Heraut toucha autāt de preſens qu'il y auoit de Chefs de diuerſes nations; mais remarquez qu'ils n'eſtoiēt pas tous égaux, les vns eſtoiēt plus riches que les autres, comme il y a des nations plus ou moins eſtimées parmy eux. Le diſcours acheué le Heraut ſ'afſit cōme pour ſe reſpoſer, & vn autre officier prit ces beaux dons & les diſtribua ſelon qu'ils auoient eſté deſtinez. Cela fait, le Heraut reprend la parole, Reſſouïſſons nous, la premiere action de noſtre Capitaine eſt de nous inuiter tous au feſtin, & en diſāt

cela il leur monstre les chaudières remplies de bled d'Inde, de pruneaux & de raisins. On se met à chanter & à danser, chacun selon la coutume de sa nation, les Capitaines finissant leurs chansons, disent un petit mot à la louange de celui qu'on vient de resusciter; l'un s'écrie, Prenons courage, ce brave homme sauvera le pays; l'autre adjoûte, que sa liberalité bannira la pauvreté & fera vivre longtemps ceux qui seront sous sa conduite. Resjouissez vous ieunes gens, chantoit un autre, vous avez un brave Capitaine qui vous enseignera à dompter nos ennemis. Le Pere se trouvant en cette cérémonie fut honoré d'un present aussi bien que les autres, c'est pourquoy il voulut dire son petit mot. C'est maintenant, fit-il, que Iesus-Christ sera honoré dans Tadoussac, & qu'il sera reconnu dans ces vastes forests, puisque le Capitaine est Chrestien, & qu'il fait plus d'estat de sa Foy que de sa vie: il poursuivit son discours qui fut escouré avec un grand silence & avec une approbation de toute l'assistance.

Le Capitaine qui iusques alors n'a-

254 *Relation de la Nouvelle France,*
uoit point ouuert la bouche que pour y
mettre son Calumet ou son petunoir,
qui sert d'entretien & de contenance
aux fauuages, dit à toutes les natiōs qui
estoiēt là presentes : Je ne suis pas digne
del'honneur que vous me faites, ie ne
meritois pas le nom d'vn homme qui ne
deuoit pas mourir, d'vn homme que
vous aymiez tant, & que vous honoriez
d'vn si grand respect. Cet homme auoit
deux conditions qui me manquent, il
estoit liberal & tout plein d'esprit & de
conduite, vous me donnerez cete se-
conde qualite par vos bons cōseils, & ie
m'efforceray de trouuer la premiere par
mon industrie ; si celuy qui a tout fait
me donne quelque chose ie vous assure
qu'il sera plus à vous qu'à moy Ces
quatre paroles estant prononcées on
commence le festin, on fait entrer les
femmes & les filles, on danse, on se ré-
ioiuit, on mange, tout se passe sans debat,
sans dispute, sans insolence. Pour con-
cluse vn vieux Capitaine enfoncé dans
les montagnes du Nort, qui paroissoit à
Tadoussac pour la premiere fois, animāt
sa parole fit cete petite harangue. La

faim & la misere a tué vne partie de mes gens dans les grands froids où nous habitons, mais nous ne craindrons plus doresnauant, le Capitaine Etouait ya bannir tous nos malheurs par ses liberalitez. Il porte les marques de ses bontez (il monstroit le collier qu'on luy auoit donné,) ie le feray voir à ceux qui sont eschapez de la mort pour leur donner enuie de se venir ranger sous vn si braue Capitaine. Puissiez vous viure longues années, braue Capitaine, puissiez vous conseruer ceux qui sont sous vostre conduite.

Cette harangue finie chacun se retire en son quartier, & ce Capitaine resuscité voulant commencer sa charge fit venir à soy les principaux de sa nation & quelques pauvres vesues, & sur l'heure mesme leur donne ce qu'il auoit de meilleur en sa cabane. A l'vn il donne vne couverture, à l'autre vne robe de Castor, à celuy-cy vn Calumet, à ces autres vn sac de bled d'Inde, aux pauvres femmes quelques peaux de Castor pour se faire des robes. Il donna à quelques guerriers son épée, son poignart & son pistolet, &

256 *Rel. de la N.F.és an.1643. & 1644*
puis les congedia avec ces trois mots :
Tandis que ie viuray ie vous assisteray
& vous aideray de tout mon pouuoir.
Voila les reuenus des charges des Sei-
gneurs & des principautez des sauua-
ges.

F I N.

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE'

DANS LE PAYS

DES HVRONS,

PAYS DE LA

NOUVELLE FRANCE.



AV REVEREND PERE
IEAN FILLEAV,
PROVINCIAL DE LA
Compagnie de I E S V S, en la
Prouince de France.



ON REVEREND PERE,

La premiere coppie de la Relation de nos Peres des Hurons de l'an passé, ayant esté surpris par les Iroquois, La seconde me vint trop tard entre les mains, pour l'enuoyer à vostre Reuerence, les vaisseaux estant desia partis: ie l'enuoye cette année, avec une nouuelle Lettre venüe de leur part, touchant ce qui s'est passé depuis de leurs affaires en general: La presente n'estant à autre fin, ie me recommande tres-humblement à ses SS. SS. & prieres,

De V. R.

De Kebec, ce 1. de Septembre, 1644.

Tres-humble, & tres-obeyssant
seruiteur en N. Seigneur.
BARTHELEMY VIMONT.

ã ij

T A B L E.
 DES CHAPITRES
 CONTENUS EN
 cette Relation.

Chapitre I.		E l'estat du Pays ,	
Chap. II.		4. De la Maison & mission de Sainte	
		Marie,	23.
Chap. III.		De la Mission de la Conception aux Atinniauentan,	35.
Chap. IV.		De la Mission de Saint Ioseph aux Atinguennonniahak,	67.
Chap. V.		De la Mission de Saint Michel aux Tahontaenrat,	93.
Chap. VI.		De la Mission des Anges aux Atigendaronk ou Nation neutre,	110.
Chap. VII.		De la Mission de Saint Iean Baptiste aux Arendaronnons,	116.
Chap. VIII.		De la Mission de Sainte Eli- zabeth aux Algonquins Atontraturon- nons,	121.
Chap. IX.		De la Mission du Saint Esprit aux Algonquins Nipissiriniens,	128.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE'
de plus remarquable en la Mis-
sion des Peres de la Compagnie
de IESVS,

AVX HVRONS

PAIS DE LA NOUVELLE FRANCE :

Depuis le mois de Iuin de l'année 1642.
iusqu'au mois de Iuin de l'année 1643.

*Adressee au R. P. Jean Filleau Provincial de
la Compagnie de IESVS en la Prouince
de France.*



ON REVEREND PERE,
La premiere piece qui l'an
passé nous vint de France, fut
le tableau d'un Crucifix, qui
nous donna en mesme temps ces deux

2 *Relation de ce qui s'est passé*

pensées, que nous deuions nous disposer
& nostre Eglise à quelque Croix plus pe-
sante qu'à l'ordinaire, & en suite qu'il
falloit espérer que le sang du Sauueur du
monde répandu pour ces barbares aussi
bien que pour nous, leur seroit plus
abondamment appliqué. En vn mot que
nos croix iointes à celle de Iesus-Christ
auanceroient le salut de ces peuples. La
suite de cette Relation fera voir à V. R.
que nos pensées n'estoient pas beaucoup
éloignées des desseins de Dieu; qu'en
effet il nous a éprouué, qu'il nous a rauy
ce qui paroissoit icy haut de plus florif-
sant pour la foy, que nos meilleurs Chre-
stiens sont morts, les vns de maladie, les
autres massacrez par les ennemis; & que
ce qui estoit de plus choisi a éprouué la
cruauté des Iroquois, avec le P. Isaac Io-
gues & deux autres de nos François. Mais
aussi V. R. y verra en mesme temps que
Dieu a tiré nos auantages de nos pertes,
que nostre Eglise y est accreuë & en
nombre & en sainteté: que plusieurs
Capitaines & gens d'authorité ont pris
le party de la Foy: que le feu est aux
quatre coins du païs, & que le Christia-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 3
nisme y trouue plus d'honneur & plus
de respect que iamais. Le prienostre Sei-
gneur de ne nous pas épargner ces croix,
de nous en enuoyer quantité de sembla-
bles, & nous éprouuer iusqu'au sang,
pourueu qu'il n'en tire pas moins sa gloi-
re, & que nos vies consommées en son
sainct seruice aillent tousiours luy aug-
mentant ce Royaume des cœurs qu'il
s'est acquis par le merite de son sang. Ce
sont les desirs de tous nos Peres qui sont
icy, & à quoy nous auons besoin des
prieres de toute la France. Nous sup-
plions V. R. de nous les procurer, & d'y
ioindre plus particulièrement les sien-
nes & ses SS. SS.

De V. R.

*Tres-humble & obeïssant
seruiteur en nostre Seigneur*
HIEROSME LALEMANT.

*Des Hurons ce 21.
de Septembre 1643.*

4 *Relation de ce qui s'est passé*

De l'estat du pais.

CHAPITRE PREMIER.

LE fleau de la guerre qui cy deuant a emporté bon nombre de ces peuples, a continué si fortement depuis vn an, qu'on peut dire que ce pais n'est qu'une image de massacres.

A peine auois-je terminé la precedente Relation, qu'une troupe de barbares Iroquois ayant surpris vne de nos bourgades frontieres, n'y pardonna à aucun sexe, non pas mesme aux enfans, & reduisit le tout en feu, à la reserve d'une vingtaine de personnes, qui trouuant iour au milieu de ces flammes, & des flèches ennemies, nous vint apprendre en mesme temps leur ruine, que la venue de cet orage qui disparut auant le leuer du soleil. C'estoit le bourg le plus impie & le plus reuolté contre les veritez de la foy de toutes ces contrées, & qui plus d'une fois auoit dit aux Peres qui les alloient instruire, que si tant est qu'il y eut un Dieu vangeur des crimes, ils le dé-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. s
fioient de leur faire sentir son courroux,
& qu'à moins que cela ils refusoient de
reconoistre son pouuoir.

Quasi en mesme temps nos Hurons
partoient en armée pour aller au rencon-
tre de quelque autre troupe ennemie. Ils
consultent vn fameux Magicien pour
receuoir ses ordres. Ce supost de Satan se
fait bastir vn tabernacle tenebreux de
deux ou trois pieds de hauteur & autant
de largeur, le remplit de cailloux enflam-
mez de feu, & se iettant au milieu de cet-
te fournaise, commande qu'on l'y tien-
ne enfermé iusqu'à ce que son Demon
luy ayt donné responce. Il chante ou
plustost hurle là dedans, comme vne
ame damnée, toute l'armée Huronne
dansant autour de luy, & rendant l'echo
de sa voix afin qu'elle soit entenduë ius-
qu'au plus profond des Enfers. En fin le
magicien change de ton, & s'escrie d'vn
accent tout remply de ioye, Victoire! vi-
ctoire! ie voy les ennemis qui viennent
à nous du costé du midy, ie les voy qui
prennent la fuite, ie vous voy tous mes
camarades qui les prenez captifs. A ce
mot vn chacun se prepare & cherche

6 *Relation de ce qui s'est passé*
plus ardemment des cordes pour lier
l'ennemy, que des armes pour le comba-
tre. Iamais ce magicien ne parla plus af-
feurément, iamais on ne rendit plus vo-
lontiers à son Demon les hommages
qu'il desiroit, & iamais les infideles ne
trionpherent avec plus d'insolence qu'à
ce iour, que leur impieté l'emportoit au-
dessus de la foy de quelques bons Chre-
stiens qui les auoient repris d'auoir re-
cours à des Demons impuissans de les as-
sister. Ils partent au mesme moment, &
courent du costé du midy, suiuant l'aduis
du magicien.

Les seuls Chrestiens s'arrestent long-
temps sans parler ne pouuans se resoudre
d'obeyr à vn conducteur si impie. En fin
l'vn d'eux des plus feruens s'adresse à
Dieu au milieu de ces crys de victoire.
Mon Seigneur, luy dit-il, il s'agit icy de
vostre honneur, c'est vous seul qui estes
le maistre de nos vies, & qui dispo sez des
victoires. si les promesses du Demon se
trouuent veritables, luy seul en tirera sa
gloire, & vostre nom en sera blasphemé.
Je vous offre ma vie pour estre tué de
l'ennemy plustost que de me voir victo-

aux Hurons, es an. 1642.

rieux en cette façon. Après cela il s'adrefe aux autres Chrestiens, & quoy que le plus ieune de la troupe son zeile luy fait prendre l'autorité de leur parler, Mes freres, leur dit-il, nous pecherions de fuire la route qu'a monsté le Demon, tirons plustost vers l'occident d'où plus souuent les ennemis abordent: si Dieu nous veut fauoriser, le diable n'aura point de part à sa gloire: si nos camarades infideles ont le succez qu'ils se promettent, renouçons y tous de bon cœur, plustost que de rien deuoir à leur impieté. Aussi tost il est obey, les infideles fuiuant leur route d'un costé, les Chrestiens vont de l'autre.

Je ne scay si Dieu eut égard aux prieres de ce ieune Chrestien: quoy qu'il en soit, sans qu'il luy en coustast la vie, les Infideles & leur Demon se trouuerent confus: ils rencontrerent en effet l'ennemy, mais ils n'en tuerent pas vn seul, la perte entiere ayant esté de leur costé, & la peur les ayant tellemēt saisi, que quoy qu'ils fussent six fois en plus grand nombre toute l'armée se dissipa, & là se terminerent les desseins de leur guerre.

A a iij

8 *Relarion de ce qui s'est passé*

En suite de cela tout le long de l'esté ce n'estoient rien que nouveaux bruits de massacres arriuez l'un sur l'autre iusqu'au cœur du pays, & proche des bourgades plus esloignées de l'ennemy, sans que iamais on n'ait pû prendre que deux de ces Auanturiers, qui s'estant aduancez trop indiscretement furent surpris dans leurs embüches. Ce furent des victimes destinées pour le feu, & yn obiet de la cruauté naturelle à toutes ces Nations barbares; mais c'estoient des ames destinées pour le Paradis. Ils n'eurent pas plustost entendu les paroles des Peres qui y coururent pour les instruire, qu'ils se rendirent aux veritez de nostre foy, receurent le Baptisme, & chantoient dans le plus fort de leurs supplices qu'ils seroiēt heureux dans le Ciel: mais plus cruelle en deuenoit la rage des Hurons infideles, qui n'ayant pû empescher leur bonheur, quelque opposition qu'ils y eussent apporté, vouloient leur faire souffrir en cette vie vne image des peines que souuent on leur dit qu'endurent les Ames en enfer.

Sur la fin de l'esté nous receûmes enfin

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 9
la nouvelle du malheur arriué dessus la
ruiere en la défaite & en la prise de
quelques vns de nos François, & d'une
flore des Chrestiens plus choisis que nous
eussions dans les Hurons; qui reuenans
des Trois riuieres tomberét dans les em-
buches d'une troupe Iroquoise, ainsi
qu'on l'aura pû appréhendre comme ie croy,
par la Relation de l'an passé enuoyée de
Kebec. Crainte d'vser maintenant de re-
dites ie ne parleray point de ce defastre,
seulement ie diray que la perte des per-
sonnes qui y demurerent a esté le coup
le plus sensible qui iusqu'icy soit arriué
au Christianisme des Hurons.

Nous auons passé enuiron l'espace d'un
an dans l'incertitude des choses qui leur
pourroient estre arriuées, dans la crainte
que ces barbares n'eussent exercé dessus
eux la cruauté de leurs supplices; dans les
desirs, d'en sçauoir les particularitez & les
choses qui auroient rendu leurs souffran-
ces plus precieuses aux yeux de Dieu;
Enfin dans les esperances que quelqu'un
d'eux à qui on auroit pû donner la vie,
s'eschapant de sa captiuité, nous en ap-
porteroit des nouuelles assurees, qui

10 *Relation de ce qui s'est passé*
nous feroient benir la bonté de Dieu dans toutes nos pertes. Ces attentes n'ont pas esté sans leur effet, le plus fidele & le meilleur de nos Chrestiens Ioseph Taondechoren ayant trouué moyen de s'eschaper des mains de l'ennemy, & estant enfin arriué icy aux Hurons au commencement du mois d'Aoust, vn an après sa prise : qui dans le recit qu'il nous a fait des choses dont il a esté tesmoing plus-qu'oculaire, nous a fait reconnoistre que Dieu tire le bien du mal, & que sa diuine prouidence va disposant également & les biens & les maux pour le salut & la gloire de ses Esleus.

Le iour auant leur prise, comme preuoyans leur malheur, si toutefois il le faut ainsi appeller, ils s'estoient confessez, & auoient tenu vn Conseil exprés pour s'animer les vns les autres. He, quoy, mes freres, auoit dit le plus ancien de tous, y auroit-il quelqu'un de nous qui desistast de croire en Dieu quand bien il se verroit bruslé des ennemis : nous auons embrassé la foy pour estre heureux là haut au Ciel, & non pas icy bas en terre. Tous promettoient d'estre fideles à

...ons, és an. 1642. & 1643.

Dieu: l'yn disoit que la pensée du Paradis adouciroit ses peines; vn autre adouciroit à cela que ces rîsons ardents, & ces haches enflâmées de feu qu'on luy appliqueroit sur le corps, luy renouelleroiër la memoire du feu d'enfer qui brusle à iamaïs les pecheurs. Eustache Ahatistari ce Capitaine Neophyte & la terreur des ennemis, dont l'an passé ie parlay dans la Relation, ayant pris la parole, Mes freres, leur dit-il, si ie tombe entre les mains des Iroquois, ie ne puis esperer de vie, mais ayant que mourir ie leur demanderay ce que viennent apporter les Europeans en leur terre, des haches, des chaudieres, des couuertes, des arquebuses, voilà tout: ie leur diray qu'on ne les ayme pas, qu'on leur cache la plus precieuse marchandise que les François nous donnent sans la vendre: qu'on nous vient annoncer vne vie eternelle, vn Dieu qui a tout fait, vn feu qui est sous terre preparé pour tous ceux qui ne l'honorët pas, vn lieu de bon-heur dans le Ciel, vn seiour immortel de nos Ames & de nos corps qui resusciteront impassibles. Après cela ie leur diray que

12 *Relation de ce qui s'est passé*

c'est là ma consolation ; qu'ils exercent sur moy toutes leurs cruautéz ; qu'ils pourrôt à force de supplices arracher l'ame de mon corps, mais non pas cette esperance de mon cœur, qu'après ma mort ie seray bien-heureux. C'est ainsi que ie les prescheray lors qu'ils me brusteront. Après cela il s'adresse à Charles Tson-datsau ; Mon frere, luy dit-il, si Dieu permet que ie sois pris des ennemis, & que toy tu t'eschapes, estant arriué au pays va trouuer de ma part mes freres & mes parens ; tu leur diras que s'ils ont de l'amour pour moy, & encore plus pour eux mesmes, ils embrassent la Foy, ils adorent cette diuine Maiesté qui est inuisible à nos yeux, mais qui se fait sentir dans le plus profond de nos ames, lors que nous ne refusons pas ses lumieres, & que nous soumettons nos volontez à ses commandemens. Dy leur que ie suis conuaincu des veritez de nostre foy, & que pour vn iamaïs nous serôs separez d'ensemble s'ils ne suiuent le party de Dieu ; que luy seul est mon esperance, & qu'en quelque lieu que ie sois ie veux viure & mourir en luy.

aux Hurons, ès an. 1642. & 1643. 13

Le lendemain ce bon courage n'eut pas plustost veu l'ennemy, qu'il se mit en prieres, & parmy les crys du combat on entendit sa voix qui surmontoit les autres; Grand Dieu c'est à vous seul que j'ay recours. Il fut pris le premier de tous comme il s'estoit plus avancé, mais ce grand Dieu qu'il inuoquoit l'a secouru d'une façon bien plus aymable, car il mourut en bon Chrestien, & parmy toutes les cruauitez qu'il souffrit du depuis avant son dernier supplice, iamaïs il ne fit paroistre qu'un courage plus fort que les tourmens, & digne des enfans de Dieu.

Le P. Isaac Iogues fut aussi pris tout des premiers, comme en effet il ne songeoit pas à se sauuer soy mesme, mais à pouruoir au salut de tant de pauvres ames, pour lesquelles Dieu le reseruoit. Au moins ce fut là sa premiere pensée au moment que parut l'ennemy, de baptiser son Pilote, qui seul de ce canot n'estoit pas encore Chrestien. Cette action est la derniere qu'il ayt fait estant encore en liberté, mais Dieu l'a tellement benie, que ce bon Neophyte qui du depuis se

14 *Relation de ce qui s'est passé*

fauua du peril , ne peut comprendre l'excez de certe charité, il la raconte à tout le monde, il se console ; & benit Dieu de l'auoir appellé en l'Eglise par vne voye que iamais il n'eust esperé; il ne peut oublier ce iour, il s'en confirme dans la foy, & excite les autres à croire par ce motif de charité; Il faut, dit-il, que ces gens qui nous viennent instruire ne doutent aucunement des veritez qu'ils nous enseignent, il faut bien que Dieu seul soit leur vniue re-compense, Ondesonk (c'est le nom qu'auoit icy dans les Hurons le P. Iogues) s'oublia de foy mesme à la veüe du danger, il ne pensa qu'à moy, & me parla de me faire Chrestien. Les balles d'arquebuse frisoient nos oreilles, la mort étoit deuât nos yeux, il songeoit à me baptiser, non pas à se sauuer : c'est qu'il m'aimois plus que foy mesme, & qu'il ne craignoit pas la mort, pensant que si ie mourrois sans baptisme i'estois perdu pour vn iams.

Ce Chrestien baptisé au milieu des alarmes, & à la veüe de mille cruantez inuitables à celuy qui l'enfantoit en le-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 15
fus-Christ, a du depuis icy receu les ceremonies du baptesme & le nom de Bernard, que Monsieur de Montmagny nostre Gouverneur luy auoit destiné, lors qu'échappé des mains des Iroquois, & retournant icy il se trouua à la benediction du fort de Richelieu, & à la Messe qui s'y celebra pour la premiere fois le iour de S. Bernard. Son surnom est Aticronhonk, il s'est du depuis tellement comporté, que nous voyons en sa personne qu'il n'appartient qu'à la charité de faire des miracles, d'un infidele & d'un barbare un excellent Chrestien.

Mais reuenons au Pere, lors qu'il se vit entre les mains de l'ennemy, comme ils vouloiét le lier à leur ordinaire. Non, leur dit-il, ces François & Hurons que vous auez pris avec moy sont les liens qui me tiendront vostre captif, ie ne les quitteray qu'à la mort, ie ies suiuray partout, & tenez vous tout assurez de ma personne, tandis qu'il en restera quelqu'un d'eux parmy vous. Il le dit de si bon accent à ces barbares, qu'ils virent bien qu'il parloit plus de cœur que de bouche, & ainsi ils se contentèrent pour

16 *Relation de ce qui s'est passé*

lors de le bastonner puissamment, & luy arracher quelques ongles des mains, puis le laisserent en liberté. Mais ses pas, ses mouuemens & ses pensées estoient toutes pour ces pauvres Hurons captifs : Il ne songea qu'à leur salut, & Dieu donna tant de benediction à vn zélé si saint & si actif au milieu des souffrances, que dès ce premier iour de sa captiuité il baptisa quatorze Hurons ; dont vn mourut à l'heure mesme entre ses mains ayant esté blessé à mort en ce rencontre ; il confessa les autres qui estoient desia Chrestiens, & les anima tous à souffrir genereusement & pour Dieu les cruantez qui leur estoient inéuitables, n'y en ayant aucun qui ne s'estimast heureux dans son malheur, de voir vn homme qui auoit si tost enléué tous leurs cœurs, & leur rendoit le chemin du Ciel si court & si facile.

Le Pere alloit tousiours continuant ces exercices de charité, & ce d'autant plus ardemment qu'il sçauoit bien que le temps s'approchoit des plus grandes souffrances. En effet après enuiron six ou sept iournées de chemin ils firent ren-
con-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 17
contre d'une troupe de trois cens guerriers Iroquois, qui dépouillerent nos François, & exercerent mille cruautés en leur endroit, & dessus les Hurons. On leur arrache à tous les ongles, on coupe aux uns les doigts, on transperce aux autres les mains, & pour tarir le sang on leur applique sur leurs playes des tisons & des torches ardentes, des pierres toutes rouges de feu; on leur scie les bras avec des cordes qu'on leur fait entrer iusques aux os. On leur decoupe les cuisses à coups de cousteaux & d'espées. Enfin il n'y eut pas un qui ne receust quasi autant de coups qu'il y auoit là d'Iroquois, à la reserve de deux ieunes enfans & d'une ieune fille qui reuenoit du Seminaire des Ursulines de Kebec, qui ne furent point offensez. Ce fut là le premier traitement de ces pauvres captifs, qui tousiours animez par le Pere benissoient Dieu dans leurs souffrances, & se preparoient à quelque chose de plus cruel.

Trois iours après ils atriuerent aux bourgades ennemies, où on se comporta avec tant de rage en leur endroit, qu'il n'y eut aucune partie de leurs corps qui

18 *Relation de ce qui s'est passé*
ne fut offensée. Ces barbares firent marcher nos François les premiers, afin qu'ils receussent les premières décharges. En suite on les fit monter tous nuds sur vn échaffaut préparé qui estoit à l'entrée du Bourg: ils y demurerent depuis le matin iusques au soir; & pour commencer ce ieu de cruauté, vn vieillard fameux magicien parmy ces nations Iroquoises, qui leur a promis depuis plusieurs années qu'elles se rendroiēt victorieuses de tous leurs ennemis, monta tout le premier sur ce theatre. C'est, dit-il, les François que j'ay pour ennemis, les Hurons ne meritent pas ma colere, j'ay de la compassion pour eux, & en disant cela il bastonne rudement nos François les vns après les autres: puis ordonne à vne femme de monter, & de couper le poulce au Pere: car c'est icy celuy que ie hais le plus, adioûta-t-il. Après cela vn tourment succede à vn autre, & toute la iournée ne fut qu'un spectacle de cruauté. Le lendemain il falut recommencer tout de nouveau, mais j'ay horreur de parcourir tous ces tourmens, quoy qu'ils soient plus horribles à souffrir que non pas à écrire. Il

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 19
suffit pour nous consoler, de sçavoir que
Dieu anima tellement le Pere d'un cou-
rage tout à fait heroïque, qu'au lieu de
se plaindre dans le plus fort de ces bar-
bares cruautéz, il éleuoit les yeux au
Ciel; d'où il attendoit son secours, of-
frant luy mesme sans resistance aucune
les parties de son corps, sur lesquelles ces
bourreaux vouloient décharger la rage
de leur cœur, & iamais ils ne pûrent ti-
rer de sa bouche aucun cry, comme s'il
eust esté insensible à toutes ces souf-
frances.

Enfin on résolut de ne le faire pas mou-
rir, on luy donna la vie aussi bien qu'aux
deux autres François, & à la pluspart de
tous ces bons Chrestiens Hurons. Il n'y
eut qu'Eustache Aharistari qui fut brû-
lé & mis à mort, & avec luy vn sien ne-
veu, qui depuis son Baptême n'auoit
point quasi eu d'autres paroles en bou-
che, mesme dedans ses chansons, sinon
qu'il alloit estre heureux dans le Ciel.
C'estoit vn ieune homme des plus ac-
complis qui fust icy dans les Hurons, &
qui ayant tousiours fait promesse à son
oncle de l'accompagner dans les plus

20 *Relation de ce qui s'est passé*

forts dangers de la guerre, ne pouuoit mieux le fuiure que iusques dans le Ciel, qui ne pouuoit long-temps luy estre différé, ayant trouué si proche de sa mort vn si heureux Baptisme.

En mesme temps que le Pere arriua aux bourgades ennemies, il trouua moyen de baptiser quatre autres Hurons captifs, qui auoient esté pris le mesme iour que luy, mais à soixante lieuës plus haut dans la riuere, dont l'vn fut bien tost brulé, après auoir receu les eaux du saint Baptisme.

Du depuis le Pere a cultiué courageusement cette vigne qu'il auoit arrosée de son sang au point de sa naissance, & qui dans ce téps d'orages & de tempestes ne semble pas pouuoir croistre dans l'esprit de la foy, que parmy les souffrances de sa captiuité. C'estoit à ces bons Chrestiens vne affliction bien sensible de voir leur bon Pere dans les miseres & les incommoditez tout le lōg d'vn Hyuer tres-fascheux, qui n'auoit pour tout habit qu'vn morceau d'vne couuerture, qui à peine luy couuroit la moitié du corps, & que le feu de sa charité obligeoit au plus fort des plus

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 21
grandes froidures de se traifner de bourg
en bourg, pour y visiter les enfans qu'il
auoit enfanté en nostre Seigneur. Mais
aussi il faut confesser, nous adioust Ioseph
Taondechoren, que ses discours
animez de cette charité, au milieu de toutes
ces souffrances enflammoient tous les
cœurs, & leur faisoit priser le bon-heur
qu'ils possedoient dans leur captiuité,
que Dieu leur eust donné vn homme qui
leur seruoit & de pere & de mere, de consolation
& de tout, en vn lieu où toute
consolation leur manquoit, sinon celle
que Dieu leur donnoit par sa bouche. Il
alloit souuent les confesser & les instruire,
en vn mot il faisoit l'office d'Apostre,
& pouuoit dire après S. Paul, *Verbum Dei non est alligatum, idèò omnia sustineo propter electos.* La parole de Dieu ne peut estre
captiue, & ie souffre tout pour le salut
des ames predestinées, que Dieu a choisies
& mises en liberté par mon moyen au
milieu de mes liens & de leurs chaînes.

Nous ne sçauons pas où tout cela aboutira,
& iusqu'ou ces barbares luy permettront
de viure, seulement sçauons nous qu'il
attend la mort de iour en iour &

22 *Relation de ce qui s'est passé*

d'heure en heure, & que tandis qu'il luy restera vn brin de vie il l'employera pour l'auancement de la gloire de Dieu, & fera vne Mission plus glorieuse que la nostre au milieu de nos plus cruels ennemis, puis qu'elle y est plus remplie de croix & herissée d'espines. *Sugit mel de petra, oleumque de saxo durissimo.* Il n'appartient qu'au grand Maistre que nous ser- uons de tirer des amertumes la douceur, & de fléchir les cœurs plus endurcis que la pierre & le diamant.

L'obmets des choses bien considerables qui sont arriuées à cette Eglise souffran- te dans la seruitude des Iroquois. Je ne parle point aussi de la mort d'vn de ces deux François qui furēt pris captifs avec le Pere, & lequel fut tué sur la fin de l'Au- tomne par la passion d'vn particulier Iro- quois; Je crains de repeter icy ce qui en- auroit esté dit dans la Relation de Ke- bec, & me reserue à l'an prochain à en rapporter dauantage, n'ayant pas le tēps maintenant de le faire, & toutefois y ayāt quantité de choses qui meritent de n'estre pas obmises; puis qu'elles sont à la gloire de Dieu.

*De la Maison & Mission de sainte
Marie.*

CHAPITRE II.

VOY que cette Maison ne soit pas la demeure ordinaire des Peres de nostre Compagnie qui sont icy dans les Hurons, c'est toutefois le lieu où ils se rendent de fois à autres après le travail des Missions, dans lequel autrement on ne pourroit pas subsister.

Le secours que l'an passé nous demandions de Kebec & de France, non seulement nous a manqué, mais de quatorze que nous estions, le P. Isaac Jogues & le P. Charles Raimbaut estans descendus à Kebec, & le premier estant tombé entre les mains des ennemis, le second ayant esté emporté d'une maladie naturelle, nostre nombre s'est veü reduit à douze; dont dix ont trouué leur employ dans les Missions Huronnes, & Algonquines, & ainsi le soin de la Maison est demeuré en partage à deux seuls qui restoient, au P. François le Mercier, & au P. Pierre Chastelain.

24 *Relation de ce qui s'est passé.*

Cette Maison n'estant pas seulement pour receuoir les nostres, mais estant vn abord continuel de toutes les nations voisines, & plus encore des Chrestiens qui y viennent de toutes parts pour diuerfes necessitez, mesme pour y mourir avec plus de repos d'esprit, & dans les veritables sentimens de la Foy; nous nous sommes veus obliger d'y faire vn hospital pour les malades, vn cemetiere pour les morts, vne Eglise pour les deuotions du public, vne retraite pour les pelerins, enfin vn lieu plus separé, où les infideles qui n'y sont admis que de iour au passage, y puissent tousiours receuoir quelque bon mor pour leur salut; il faut en ces pays plus qu'en aucun lieu de la terre, se rendre tout à tous, pour les gagner à Iesus-Christ.

Cet hospital est tellement separé de nostre demeure, que non seulement les hommes & enfans, mais les femmes y peuuent estre admises; Dieu nous ayant donné quelques bons domestiques capables de les secourir en leurs maladies, en mesme temps que nous les assistons pour le bien de leur ame. Si ce soing est

aux Hurons, ès an. 1642. & 1643. 25
fuiet à des peines, les fruiçts nous en ont
esté si sensibles, que nous souhaiterions
vn nombre de malades encore plus grand
que nous n'auons eû, le trauail deût-il
croistre au centuple. Cette Maison est
vrayement la maison de Dieu, & non
pas des infirmes, disoit vn sauuaige Chre-
stien nommé Thomas Sagenhati du
bourg de S. Ioseph, iamais ie n'auois re-
connû que la maladie fust vn bien, &
maintenant ie la prefere à la santé, les
dons du Ciel me sont venus avec mon
mal, & c'est icy que Dieu me fait con-
noistre, que luy seul est capable de con-
tenter tous nos desirs. Je ne souhaite pas
la vie, qui me retarde la possession des
grands biens que la Foy me fait esperer;
ie ne recherche pas la mort, car celuy
seul qui est le Maistre & de nos corps &
de nos ames doit disposer de ce qui est à
luy: mais quand il luy plaira m'appeller
de ce monde, il m'est aduis que ie suis
prest d'obeir à ses volontez.

Dieu alloit disposant ce Chrestien non
pas à mourir en nostre Maison, où il fut
l'espace d'un mois, mais à vne mort
moins preueüe, qui le trouua préparé

26 *Relation de ce qui s'est passé*

pour le Ciel peu de iours après. Ils estoient allés enuiron quarante personnes cueillir quelques herbes sauuages dont ils font vne espee de fil à rets qui leur sert pour la pesche. La nuit dans le plus fort de leur sommeil, vne vingtaine d'Iroquois se vint ietter sur eux, en massacre les vns, prend les autres captifs, quelque nombres'estant sauué plus heureusement à la fuite. Nostre Chrestien tomba des premiers sous la hache de l'ennemy. Il ne preuoyoit pas sa mort, mais il n'eust pû s'y disposer plus saintement. Allant en ce lieu il ne parloit par le chemin que des biens qu'apporte la Foy à vn cœur qui l'embrasse; il exhortoit ses camarades à se rendre Chrestiens, afin leur disoit-il que nous allions de compagnie au Ciel. Tout le soir, & vne partie de la nuit accommodant sa chanure il offroit son travail à nostre Seigneur avec tant de ferveur, que ne pouuant pas retenir cette deuotion en soy mesme, sa voix faisoit entendre aux infideles les paroles que son cœur adressoit à Dieu. Vn Capitaine de son bourg qui coucha cette nuit près de luy, & se sauua de ce massacre,

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 27

nous a rapporté que le voyât parler si ardemment de Dieu, il luy disoit, Mon amy donne moy ta Foy. Ce bon Chrestien luy sous-rioit sans luy respondre; mais en effet il le fit heritier de ses vertus, & de sa foy incontinant après sa mort; & du depuis ce Capitaine a pris son nom dans le Baptesme, & s'est tellement comporté que nous benissons Dieu de ce qu'il par des voyes esloignées de nos preuoiances, il enrichit en mesme temps, & avec auantage l'Eglise & triomphante & militante des Hurons. Nous deüons parler en son lieu de ce Capitaine nouvellement conuerty nommé Thomas Sondakxa des plus considerables de tout ce pays.

Vne femme Chrestienne du bourg de la Conception estant allée visiter ses plus proches parens à douze lieües de nostre Maison, s'y sentit attaquée d'une maladie qui ne sembloit pas dangereuse. Je ne sçay d'où luy vint le presentiment de sa mort; quoy qu'il en soit elle se remit en chemin. Je vous quitte, dit-elle à ses parens, parce que ie veux mourir parmy les fideles & proche de mes freres qui por-

28 *Relation de ce qui s'est passé*

tent les paroles de la vie éternelle. Ils m'assisteront à la mort, & ie desire qu'ils ayent soin de ma sepulture : ie resusciteray avec eux ; & ne veux point auoir de part avec les os de mes parents defuncts, qui ne me feront rien dedans l'éternité. Je n'ayme que la Foy & ceux qui sont aimez de Dieu. Je le prie qu'il vous esclaire, & qu'après ma mort vous foyez tous plus sages que vous n'estes durât ma vie. Si vous voyiez ce que ie voy : mais Dieu ne fait pas à tout le monde cette grace. Là dessus elle monte en canot, arriue le mesme iour au bourg de la Conception, & sans s'arrester en sa propre maison, fait à pied trois lieues qui luy restent, & vient se rendre icy. Dieu seul dresse les pas de ses esleus, & tient leurs cœurs entre ses mains. Cette bonne Chrestienne depuis son baptesme auoit esté vne des perles de cette Eglise, mais plus elle s'approchoit de la mort, plus elle deuenoit precieuse. Si ie craignois la mort, nous disoit-elle, ie ne penserois pas croire vn Paradis qui m'attend. Il n'y a rien en terre qui retienne mon cœur ; si j'ay agréé la mort de mes enfans dans la pensée qu'ils alloient

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 29
dans le Ciel, pourquoy refuserois-je de
mourir deuant iouyr d'un semblable
bon-heur: ie m'aymerois moins qu'eux,
puisque ie me voudrois moins de bien.
Sa patience fut en tout heroique en cer-
te maladie qui fut longue, & accompa-
gnée d'excessiues douleurs, & elle fit en
tout paroistre vn courage digne d'une a-
me vraiment Chrestienne.

A peine auoit-elle aucun mouuement
lors que ie luy portay le viatique, mais sa
foy luy donna des forces, elle sort de
son liét, se iette à deux genoux en terre, &
d'une voix mourâte: Icy mon Seigneur,
s'écria-t'elle, ie croy fermement que c'est
vous qui venez pour me visiter, ie meurs
dans cette Foy, & dans le repétir d'auoir
esté vn si lōg-temps sans vous connoistre,
ayez pitié de moy. Plusieurs des assistans
ne purent contenir leurs larmes, elle
seule faisoit paroistre sur son visage la
ioye que ressentoit son cœur, & les con-
titements d'une ame qui ne respiroit
que le Ciel. Elle tomba le lendemain
dans vn assoupissement mortel, & n'eut
plus ny d'yeux, ny d'oreilles, sinon lors
qu'on luy parloit de prier Dieu, car alors

30 *Relation de ce qui s'est passé*
reuenant à soy, elle prenoit plaisir ius-
que dans l'agonie d'adorer celuy dont
elle iouÿt maintenant.

Elle estoit grosse de cinq mois, & c'é-
toit là nostre vniue regrett que la mort
d'une si sainte mere priuast son fruit du
bon-heur que nous luy souhaitions.
Nous fîmes vn vœu d'une Neufuaine en
l'honneur de sainte Anne, afin qu'elle
luy obtinst le Baptisme. Il plut à Dieu
exaucer nos prieres au point mesme que
nous en auions perdu l'esperance. Cet
enfant vint au monde, & n'eut de vie
qu'environ vn demy-quart d'heure, mais
toutefois assez pour le faire viure à iamais
dans le Ciel. Nous le nommâmes Ignace
en son baptisme, la mere suivit bien
tost ce petit Ange, & leurs corps s'accom-
pagnèrent iusqu'au tombeau.

Ce fut lors que nous nous vîmes o-
bligez de consacrer vn cemetiere auprès
de nostre Eglise, qui deuoit recevoir
pour ces premices vn si heureux depest.
L'enterrement fut solemnel, & si rempli
de deuotion, que les Chrestiens qui o-
stoient accourus chez nous au bruit de
cette mort, n'en fortirent que les lar-

aux Hurons, es an. 1642. & 1643. 31
mes aux yeux & les desirs au cœur de
viure & de mourir comme elle.

Ce n'est pas tout, cette bonne femme
a plus fait dans le Ciel pour ses parens
qu'elle n'auoit fait en terre. Ils ont tous
desir de la suiure, & desia vne sienne
sœur, qui gouuerne toute la famille a
voulu preuenir les autres, & a receu dans
le baptesme le nom de la defuncte.

En suite de cela les Chrestiens qui sont
morts, tant au bourg de la Conception
qu'au bourg de Saint Ioseph à cinq
lieues de nostre Maison, ont desiré estre
enterrez chez nous. Et la deuotion des
viuans a esté si feruente, que les grands
froids du plus fort de l'hyuer, & la
hauteur des neiges n'ont pû les empes-
cher d'apporter dessus leurs espauls vne
charge qu'ils ne trouuoient qu'ayma-
ble, dans la pensée qu'ils rendoient ce
dernier deuoir à des corps qui vn iour
deuoient resusciter avec eux dans la
gloire.

De plus tous les Dimanches de l'esté
de quinze en quinze iours, & les grandes
festes de l'année ç'a esté vne consolation
bien sensible de voir arriuer en cette

32 *Relation de ce qui s'est passé*

Maison de dix & douze lieues à la ronde les Chrestiens qui s'y assembloient, souvent pour trois & quatre iours, au moins ceux à qui la force & l'aage le permet. C'est alors que se voyant tous d'un esprit ils se patlent au cœur, ils s'animent les uns les autres, ils tiennent des Conseils pour avancer le Christianisme, pour establir la Foy dans leur pays, & y voir Dieu seul adoré. Les sermons ne leur manquent pas, & nous taschons alors de les mettre dans la pratique de ce qui est de plus saint en l'Eglise: car ie puis dire en vérité, que iamais ie n'ay veu en France des gés sans lettres plus susceptibles des mysteres de nostre Foy. Ils les penetrent avec tant de viuacité, & en tirent des sentimens si solides des choses du Ciel, que cela seul m'est vne conuiction d'esprit, que Dieu veut estre reconnu au milieu de cette barbarie, qu'il y a ses esleus, & que deussions nous y mourir mille fois, il faut que l'Euangile y soit prêché. Et vraiment c'est icy que nous voyons à l'œil, que sa main n'est pas raccourcie, & que des pierres & des cailloux il en tire, selon qu'il luy plaît, des en-
fans

aux Hurons, es an. 1642. & 1643. 33
fans d'Abraham, des ames choisies pour
le Ciel. En vn moril n'y a point de cœur
barbare quand la Foy en a pris possession.

De plusieurs qui se sont presentez au
Baptisme nous en auons differé vn
grand nombre pour les éprouuer dauan-
tage, & accroistre par ce delay l'estime
qu'ils doiuent auoir de nos mysteres.
Ceux qui nous ont parus plus choisis &
mieux disposez à receuoir le caractere
des enfans de Dieu, font plus d'vne cen-
taine. Qui d'vn costé ayant deuant les
yeux l'exemple & la ferueur des anciens
Chrestiens; ont beaucoup moins de pei-
ne de suiure ce qu'ils voyent desia prati-
qué, & d'ailleurs estant mieux informez
des veritez de nostre Foy se trouuēt aussi
plus forts contre les tentatiōs, qui cy de-
uāt ébranloient les meilleurs courages,
& ont cause la ruine de plusieurs, qui a-
uoient assez bien cōmencé. Que puis-je
rechercher autre chose que le Paradis,
répondoit vn Catechumene, maintenāt
excellent Chrestien? Si vous me pro-
metties vne longue vie ie vous démen-
tirois publiquement, n'y ayant pas vn
qui ne sçache que les meilleurs Chre-

34 *Relation de ce qui s'est passé*

ftiens après auoir perdu tout le fupport de leurs enfans, eux mefmes ont esté raiuis de la mort, au plus fort de leur aage. D'efperer que la Foy m'apporte des richesses, ou les contentemens de cette vie, aurois- ie perdu la memoire de cette fiote de Chrestiens, sur qui fraichement le malheur est tombé; les vns fouspirent maintenant sous la cruauté des supplices, & la fureur des Iroquois, qui n'a pourceux rien que des flammes; les autres ont esté trop heureux de se sauuer tout nuds de ce peril. Non non, adioustoit- il, ie ne voy rien dessus la terre qui m'attire à la Foy. C'est vn feu que ie ne voy pas, mais que ie crains, ce feu qui brûlle dans l'enfer, qui fait que ie suis resolu d'obeir à Dieu: c'est vn paradis que ie croy sans le voir qui me fait Chrestien.

Le soin de la Mission qui porte le nom de cette Residence, & qui comprend les bourgades les plus voisines est escheuë en partage au P. Pierre Piliart. Comme le nombre des Chrestiens n'y est pas si considerable, que nous ayons iugé à propos de leur bastir vne Chapelle dans leurs bourgs, c'est en cette Maisõ qu'ils se

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 35
rendent les Festes & Dimanches, pour y
faire leurs deuotions. Vn iour d'huyet
que les vents estoient deschainez, que
l'air estoit remply de neiges, d'orages &
tempestes, le Pere reprit vn de ses Neo-
phytes d'estre venu d'vne lieüe & demie,
par vne baye d'vn lac glacé, ou plusieurs
y demeurent quelquefois morts de froid;
ou enfoncez dans les eaux sous le plan-
cher qui leur est infidele. Ce bon hom-
me luy respondit, Je ne regrette point ces
pas qui me seront contez dedans le Ciel,
ie priois Dieu dedans mon chemin, & luy
offrois ma peine, l'estime trop le saint
iour pour ne pas me trouuer icy. Dieu
les conserue tousiours dans cet esprit.

*De la Mission de la Conception aux
Atinniagenten.*

CHAPITRE III.

IL semble que Dieu ne veuille establi-
r son Eglise en ces contrées barbares,
que par les mesmes voyes qui ont donné
les commencemens à la Foy dans tout le
reste de la terre. Je veux dire, qu'estre ex-

36 *Relation de ce qui s'est passé*

cellent Chrestien, & estre en mesme temps dans les épreuves des souffrances, ce sont deux choses inseparables. Nous l'auons veu particulièrement dans cette Mission, où Dieu s'est plu de nous rauir les vns après les autres ceux qu'il auoit le plus formé selon son cœur, où les familles les plus Chrestiennes se voyent depuées, où la pauureté les accueille, & tout leur manque hormis la foy qui seule les soutient, & qui croist à mesme mesure que croissent leurs souffrances.

Je pense, nous disoit vn iour à ce propos vn ieune homme qui presque seul se voit resté d'une famille nombreuse de Chrestiens, que la mort ou la guerre ont esleué à cette Eglise: Je pense, disoit-il, que Dieu veut voir si vrayement nostre Foy est sincere, & si nous desirons de luy autre chose que le Paradis. Il m'a osté l'un après l'autre tout le support de mes parés, & pour m'esprouuer iusqu'au bout, il vient fraichement de permettre que le chef de nostre famille l'unique appuy qui nous restoit, & tous nos biens soient tombez entre les mains des Iroquois. Je suis à me plaindre de luy, plutôt ie luy dy en

aux Hurons , és an. 1642. & 1643. 37

mon cœur qu'il acheue de me dépouiller
s'il le veut, qu'il coupe, & qu'il décharne
iusqu'aux os, & qu'il m'oste ma femme
que j'ayme plus que moy : il me semble
qu'alors ie le seruirois encore plus par-
faitement, car plus les malheurs m'ac-
cueillent, les veritez de nostre Foy me
semblent plus aymables, & les choses de
Dieu sont plus claires à mes yeux.

Charles Tsondatſaa, qui l'an passé
s'eschapa des mains de l'enemy, y ayant
perdu tout son bien, & de plus vn sien
frere, & vn fils, qu'il cherissoit vnique-
ment, parlant vn iour aux Infideles,
Non, disoit-il, iamais ie n'estois reueu
si riche d'aucun voyage; mais Dieu m'a
tout rauy en vn moment, à dessein de
m'apprendre que tout cela n'est rien, &
que c'est dans le Ciel que doiuent estre
mes esperances. Vous ne sçavez, leur di-
soit-il, vous autres Infideles ce qu'il faue
dire & faire pour consoler vn affligé, vos
paroles sont sans effet, & il n'y a rien que
la Foy qui fauorise les veritables ioyes.
Après nostre déroute m'estant rendu aux
Trois Riuieres ie m'y vis entouré de mes
freres les Chrestiens Montagnais Al-

38 *Relation de ce qui s'est passé*

gonquins & François. Tous me parloient d'un langage inconnu, & toutefois ils consoloient mon cœur. J'en voyois l'un qui levant la main vers le Ciel me disoit ce que ie conceuois sans le pouuoir entendre, & en ce mesme temps ie sentois vne main inuisible qui raccommoitoit mon esprit, qui appaisoit ses troubles, & me faisoit trouuer vn bonheur indicible dedans toutes mes pertes. Nostre Foy ne nous a pas esté rauie avec nos biens, elle est entiere en nostre cœur, & nostre constance fera voir à tous les Infideles que nous sommes si asseurez du Paradis, qu'à vray dire nous n'estimons rien que cela.

En effet les anciens Chrestiens de cette Mission ont augmenté leur ferveur au milieu de toutes ces espreuues; leur exemple a plus seruy que nos paroles, pour donner vne vraye idée de la Foy à ceux qui de nouveau se sont rangés au Christianisme. Les Infideles les respectent pour la plupart, & quantité souhaiteroit d'auoir assez de forces pour suivre leur party.

Voicy quelques actions & sentimens

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 39

de pieté que ie rapporteray sans ordre, afin qu'on puisse reconnoistre ce que fait la grace en vn cœur, quoy que nay dans la barbarie. I'ay esté témoin de leur zele y ayant passé la plus grande partie de l'hyuer avec le Pere Paul Ragueneau.

Vn Chrestien d'environ soixante & dix ans estant interrogé des pensées qu'il falloit auoir dans les douleurs qui nous affligent. Il n'y a pas long-temps, dit-il, que bruslant de la fièvre ie ne pûs prendre aucun repos toute la nuit: alors ie remerciois Dieu, songeant que dans le Ciel ces douleurs n'auroient point de lieu; ie luy offrois mon corps qui s'alloit ainsi consommant, & iugeois qu'il deuoit agreer cette offrande, m'imaginant que c'estoit luy qui prenoit son plaisir à me faire sentir l'ardeur du feu qui me brûloit.

Le mesme se bruslant vn iour à dessein, fut aduertty par vn de ses amis de se retirer de la flamme. Non non, dit-il, c'est ainsi que j'apprens qu'il fait mauuais offenser Dieu, si on n'est resolu de brusler dans vn feu dont iamais on ne pourra se retirer, & dont cecy n'est rien qu'une ombre.

Cc iiii

40 *Relation de ce qui s'est passé*

Vn autre quasi de mesme aage venant aux prieres publiques pensa se tuer d'une cheute qui luy décharna tout vn bras, Mon Dieu, s'écria-t'il, ie vous offre cet accident, & ie l'accepte volontiers, puis qu'ainsi vous l'avez permis. Après cela il poursuit son chemin sans rien dire autre chose, entre dans la Chapelle, & jamais n'y fit ses prieres avec plus grande deuotion. Estant sorty il nous monstre vne playe qui nous fait à tous de l'horreur: on tâche à luy donner quelque secours, mais à peine estoit-il resorty qu'il retombe pour la seconde fois, & se blesse rudement à la teste. C'est ce Dieu tout puissant que tu viens de prier, qui t'a recompensé de cette cheute, luy reprochent les Infideles, Oüy dea, replique ce bon homme, il n'a que de l'amour pour moy, & se contentera de cette douleur passagere pour la punition de mes fautes, mais il vous prepare à vous autres qui blasphemez sans cesse contre luy des supplices eternels qui n'auront que du desespoir.

Vn de nos Peres prenoit vn iour plaisir à entendre, sans estre apperceu, vn bon

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 41

Chrestien malade qui exhortoit sa fille à embrasser la Foy. Oüy ma fille, luy disoit-il, ne doute aucunement qu'il n'y ait vn Dieu que les Chrestiens adorent. Autre que luy ne pourroit me donner la consolation que ie sens maintenant dans mon mal: ie suis aussi content, que si ie me voyois guery, & ie luy disauéc plaisir qu'il ordonne comme il luy plaira de ma vie, parce que ie ressens en mon cœur vne assurance toute certaine que ie ne perdray rien perdant ce corps. C'est sans doute que nostre ame a quelque chose qui luy est plus precieux que cette vie, quelque amour que nous ayons pour elle.

Les exhortations de ce pere ont eu leur effet, il a gagné premierement sa fille à Dieu, puis vn sien fils encore plus aagé; enfin la mere a voulu suiure ses enfans, & vivent tous dans vne douceur d'innocence qui se rendroit aimable au milieu de la France.

A peine y auoit-il trois iours qu'une famille entiere auoit pris resolution d'embrasser la Foy, que la maistresse de la cabane traueillant en plein midy en son

42 *Relation de ce qui s'est passé*

champ avec vne de ses nieces, deux Iroquois cachez là proche dans les bois sortirent de leurs embusches, & à la veüe de tout le monde se ietterent sur elles à coups de hache, leur enleuent la chevelure & la peau de la teste, & ayans fait leur coup se retirent à la fuite avec tant de vitesse que iamais on ne pût les atteindre. On vint de trois lieues nous querir en haste; nous y courons de mesme pas assez à temps pour mettre ces pauvres femmes massacrées dans le chemin du Paradis. Ce sont là, disoit l'une, les pensées que j'auois dans mon champ, ie desirois d'aller au Ciel, & Dieu m'a prise au mot: ie voulois viure, & maintenant ie veux mourir Chrestienne, ne me refusez pas le Baptisme. Celle-cy en a réchappé, & du depuis s'est tousiours comportée tres-Chrestienement, l'autre fut bien tost dans le Ciel.

Vne ieune femme Neophyte sentât en ses premieres couches de cruelles tranchées n'auoit recours qu'à Dieu, ses douleurs redoublant elle redouble ses prieres, & se deliure enfin tres-heureusement de son fruit à mesme temps qu'elle ache-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 43
ue son chapelet. Après fix iours elle se
sent réueillée subitement au milieu de la
nuit, & trouue son enfant qui tiroit à la
fin, desia saisi d'une froideur mortelle :
sans songer à aucun remede, Helas ! il
meurt sans estre baptisé, s'écrie cette
pauvre mere desolée, il n'ira pas dedans
le Ciel. On vient nous aduertir sur l'heu-
re, ce petit innocent ne fut pas plustost
ondoyé dans les eaux sacrées du Baptes-
me, qu'il receut au mesme moment, & la
vie du corps & de l'ame.

Vn autre enfant dans le berceau, dont
le pere & la mere estoient morts excel-
lens Chrestiens, deuant tomber dans les
soins d'une sienne tante infidele, fut por-
té à dix lieues de nous où cette tante de-
meuroit, & où bien tost on le vit atteint
à la mort. Les Infideles pressent forte-
ment cette femme d'auoir recours à des
remedes diaboliques. Non, leur dit-elle,
c'est vn enfant destiné pour le Ciel, & le
voyant à l'agonie, Dieu des Chrestiens,
s'écria-t'elle, ie ne vous connois pas, mais
ie vous offre cette petite baptisée, puis
qu'on dit qu'elle est vostre fille ; si ceux
qui enseignent le chemin du Ciel estoient

44 *Relation de ce qui s'est passé*

icy, ils luy diroient quelle route doit tenir son ame à la sortie du corps; vous qui estes son pere conduisez-la vous mesme, crainte qu'elle ne s'égare: pour moy i'enterreray son corps en vn lieu separé, & il n'aura rien de commun avec les Infidelles. Cette petite ame innocente est maintenant dedans le Ciel, & celle qui luy auoit rendu ces charitez sans quasi les connoistre, nous vint trouuer de son pais par deux ou trois diuerses fois, nous fit entendre son desir, & enfin receut le Baptisme avec tant de consolation, qu'alors son cœur se répandant par ses levres, Mon Dieu, s'écria-t'elle, seroit-il possible que iamais ie m'oubliaffe de ce iour, & des saintes promesses que ie viens maintenant de vous faire, rien ne vous est caché, & vous voyez dans le fond de mon ame que plustost ie foulerois aux pieds mille coliers de porcelaine, que de commettre vn peché contre vous.

Vn Chrestien quelques iours après son Baptisme fit rencontre d'une femme infidele, qui le tirant doucement par la robe luy dit, Je suis à toy. Tu me prens pour vn autre, luy repliqua-t'il, tu es au diable,

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 45
ie n'ay point de part avec luy.

Vn ietune Payen ayant eu souuent le refus d'une fille Chrestienne, épia l'occasion de la trouuer seule à l'écart lors qu'elle alloit querir du bois dans la forest voisine. Pas vn maintenāt ne te void, luy dit-il, pourquoy rougirois-tu de pecher avec moy? Massacre - moy au milieu de ces bois, luy répond la fille Chrestienne, pas vn maintenant ne te void, pourquoy aurois - tu horreur de ton crime? pour moy ie souffriray plus volontiers la mort, que de commettre le peché dont tu me sollicite. Ce fripon n'y est pas retourné, Maudite race de Chrestiens, disoit-il, en se retirant, ils sont par tout inexorables. Nous ne sçauons pas en plusieurs rencontres semblables la fidelité de nos Chrestiens, qui souuent se contentent que le Ciel seul soit leur témoin, si les Infideles mesme n'estoient les premiers à publier ces actions de verru : d'aucuns en s'en moquant comme d'une simplicité trop grande, de perdre (disent-ils) les plaisirs d'un aage qui iamais ne peut retourner, pour une crainte imaginaire d'un feu que iamais ils n'ont veu, d'autres en sont rou-

46 *Relation de ce qui s'est passé*

chez iusqu'au cœur, & n'en parlent qu'avec respect, iugeans de là que la pureté de la Foy a des plaisirs qui surpassent les sens, & qui releuent vne ame au dessus du commun.

Ce propos me fait resouuenir des larmes que verfoit il y a quelques iours vn ieune homme Chrestien, pleurant le peché d'vneshienne tante qui s'oublioit de son salut: Vous ne sçauéz, nous disoit-il, quel tourment il y a d'auoir la Foy, & s'abandonner au peché, vous qui auez tousiours vescu dans l'innocence. Je sçay ce qui en est ayant demeuré quelques iours depuis mon Baptisme, dans ces débauches de ieunesse, ce m'estoit vn supplie, mon esprit n'estoit rien que trouble, & ces plaisirs de bestes n'estoient plus tels pour moy qu'ils m'auoiér paru autrefois auant que i'eusse les connoissances de la Foy. I'y sêtois plus d'amertume que de douceur, mon cœur n'auoit point de repos, & au milieu de ces delices, il n'y trouuoit que des dégouts. C'est sans doute que Dieu est bon mesme aux meschans, qu'il a pitié de ceux qui ont esté à luy, & ne veut pas qu'après auoir gousté les dou-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 47

teurs, qu'il y a dans la Foy, ils trouuent quelque paix ou contentement hors de luy; Helas, adioustoit-il, son peché luy sert de tourment, & luy donne plus de tristesse que de ioye: Parlons à Dieu plutôt qu'à elle, car toutes les paroles du monde ne peuuent entrer au fond d'une ame qui est dedans ces troubles. Elle voit son malheur, elle sent sa misere non pas assez pour en sortir, mais assez pour iamaïs ne iouyr d'aucun bien ny en ce monde, ny en l'autre, si Dieu luy mesme ne fait le coup de son salut.

Vne Chrestienne ayant appris qu'un sien fils, toute sa ioye & le support de sa vieillesse, estoit tombé entre les mains de l'ennemy, ne pût pas contenir ses larmes: mais reuenant incontinent à foy, après auoir rendu à la nature ce que le cœur transpersé d'une mere ne pouuoit pas luy donner, Helas mon Dieu, s'escria-t'elle, pourquoy n'ay-ie pas mon recours à vostre bonté, n'est-ce pas maintenant que ie dois vous tenir parole, & garder dans l'affliction ce que ie vous ay promis dans la prosperité? continuez si vous voulez à m'esprouer, pourueu qu'en

48 *Relation de ce qui s'est passé*
mesme temps vous augmentiez ma foy :
quand bien vous m'aurez renduë la plus
miserable du monde, j'espereray tousiours
en vous. Passons à quelques vns plus en
particulier.

Ioseph Taondechoren qui fraiche-
ment s'est eschapé des mains des Iro-
quois, me fourniroit la matiere d'une
Relation toute entière, si j'auois le loisir
de m'arrester à ce qui s'est passé en sa
personne ; & aux grâces que Dieu luy
a fait tout le temps de sa captiuité ; mais
estant trop pressé, ie me contenteray de
faire voir icy comme Dieu l'auoit sain-
ctement disposé auant son depart des
Hurôs, aux malheurs qui depuis luy sont
arriuez, & l'estat dans lequel nous l'auons
veu à son retour. Ce braue Chrestien
auât que de nous quitter pour descendre
à Kebec, le mesme iour qu'il s'embar-
qua, fit à tous les Chrestiens presens vne
harangue qui merite de trouuer icy quel-
que lieu. Mes freres, leur dit-il, me voi-
cy sur mon depart ; & peut estre iamais
n'aurons nous icy bas en terre la conso-
lation de nous voir : cela fait que ie de-
sire vous parler, comme si ie me voyois
sur

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 49
sur le point de mourir, dans les plus vé-
ritables sentimens de mon cœur. Quel-
que malheur qui nous arriue, souuenons
nous que nous sommes Chrestiens, que
l'obiet de nos esperances est dans le Ciel,
que la terre n'a rien qui soit digne de
nous, & capable de contenter vne ame
qui s'est donnée à Dieu. L'eternité nous
donnera tout le loisir de gouter cette
verité, c'est assez maintenant que la Foy
nous l'enseigne, quand bien les senti-
mens que Dieu nous donne ne nous en
seroient pas des preuues. Mes freres ne
perdons iamais cette grace que vous &
moy auons receu dans les eaux sacrées
du Baptesme, c'est le gage de nostre sa-
lut, la beauté de nostre ame, qui en a
effacé les laideurs du peché, qui en a
chassé les démons, & nous a fait enfans
de Dieu. Que ce soit là nostre thresor,
que ce soient nos richesses, & si le diable
& tout l'enfer s'efforce de nous les ra-
uir, aymons plus nostre bien, qu'ils ne
souhaitent nostre mal; soyons iour &
nuict sur nos gardes, inuouons le se-
cours du Ciel, l'assistance des Anges,
ayons recours à la priere autant de fois

50 *Relation de ce qui s'est passé*

que nous sentirons nostre cœur attaqué. En vn mot estimons le don de la Foy, aymons vn Dieu qui nous a aymé le premier, & que tout l'effort de nos haynes ne soit rien que pour le peché. Resoluons nous & à la mort & aux douleurs, de cette vie, offrons dès maintenant le tout à Dieu, afin qu'il en tire sa gloire, & que pour vn moment qui nous reste à souffrir en terre, nous en receuions dans le Ciel vne recompense eternelle. Après ce discours que sa foy & son zele enflammoit, & qu'autre que le S. Esprit ne luy auoit pû suggerer; Mes freres, leur dit-il, mettons nous à genoux, offrons nous tous à Dieu, & pour la vie & pour la mort, suiez tous mes paroles, afin que n'ayans tous qu'vn cœur nous n'ayons aussi qu'vne langue & la mesme priere en bouche. Là dessus il s'adresse à Dieu, mais avec des sentimens de deuotion si tendres, que le cœur les goustte mieux, que le papier ne les exprime.

Ce furent là ses dernieres paroles lors qu'il se separa d'auec nous il y a prés d'vn an; & les graces de Dieu que nous voyons en luy nous font maintenant re-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 51
connoistre qu'en effet les tourmens, la
captiuité, & la mort n'ont rien qui puisse
nuire à vn cœur vraiment Chrestien.

Remontant icy aux Hurons, Dieu de
nouveau l'a voulu esprouuer. Ils estoient
cent de compagnie, & ayans fait enuiron
cent lieues de chemin, ils se croyoient
hors les dangers des Iroquois; lors que
cet ennemy qui estoit aux embusches les
surprend au passage en vn lieu où la ri-
uiere tombant en précipice d'une hau-
teur espouuentable oblige nos Hurons
de mettre pied à terre, & porter leurs ca-
nots & leurs meubles sur leurs espauls,
pour reprendre plus haut le liét de la ri-
uiere où elle se retrouve plus paisible en
son cours. Dans l'embaras de ce passage
les Hurons furent surpris à l'impourueu,
& attaquez si viuement, que les premiers
ayant esté ou tuez sur la place, ou pris
captifs de l'ennemy, les derniers perdi-
rent courage, & se sauuerent à la fuite,
laissant en proye toutes leurs marchand-
ses qui desia leur auoient cousté la mort
ou la captiuité d'une vingtaine de per-
sonnes qu'ils auoient perduë en vne au-
tre rencontre il y auoit fort peu de iours.

52 *Relation de ce qui s'est passé*

En ce combat ce bon Chrestien eut vne espaule transpercée de part en part d'une balle de mousquet, & comme en fuite il fut abandonné sans aucune assistance de deux ou trois iours, quasi tout son sang respendu, avec la fatigue d'un chemin qui de soy mesme fait horreur, le reduisirent dans le desespoir de la vie. Mon Dieu, s'escrioit-il, ie continue à esprouver que par tout vous estes mon Dieu, autât sur ces rochers où ie me voy abandonné, que vous l'estiez au milieu de ma captivité, puisque par tout mon cœur est consolé dans la seule pensée que vous estes en tout lieu témoin de mes souffrances. Je m'estois eschapé des mains de l'ennemy pour mourir auprès de mes Peres qui m'ont engendré dans la Foy: mais mon Dieu si vous me reservez ce plaisir pour le Ciel, soyez beny pour vn jamais; ie meurs aussi volontiers sur ces rochers, que dans le pays des Hurons, puis qu'en quelque lieu que ie meure, c'est vous seul qui disposerez de ma vie. Ces paroles jointes à sa misere toucherent enfin ses camarades Infideles, après que leur esprit se fut remis de l'espouvente où la

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 53
terreur de l'ennemy les auoit ietté. Ils
prirent soin de luy, & enfin après
bien des fatigues ils aborderent icy en
nostre Maison. Cefut bien lors que ce
bon Chrestien ne pouuoit contenir sa
ioye, & les ressentimens qu'il auoit des
graces de Dieu nous parurent dès son
abord. Vrayement, nous dit-il pour pre-
mieres paroles, le Dieu que vous pres-
chez, & que ie croy est seul le tout puis-
sant & le tout bon : il m'a conduit & pro-
tége depuis vn an à trauers mille perils
de ma vie, & s'il a voulu que mon corps
ait souffert, ce n'a esté que pour faire sen-
tir à mon ame qu'il y a des plaisirs mesme
dans les souffrances, & que rien n'est ter-
rible à celuy qui espere en luy.

Mais les discours qu'il fit aux Infideles
surpassent ce qu'on peut croire d'un sau-
uage, s'il n'estoit vray que le saint Es-
prit rend disertes mesme les langues des
ensans. Mes freres, leur dit-il, si vous
ressentez de la ioye de me voir deliuré
des cruautés des Iroquois, ie suis triste
de vous trouuer encore sous la captiuité
des diables, & moy mesme, ie ne m'es-
time pas encore entièrement en liberté.

54 . *Relation de ce qui s'est passé*

tandis que ie suis en ce monde, où le peché me peut rendre plus malheureusement captif que ie n'estois? Les cruauitez que i'ay souffert sont tout à fait horribles; que sera-ce d'un feu eternal? mais i'ay crainte que plusieurs de vous ne se moquent de moy en leur cœur, & ne me croient trop simple de craindre un feu que iamais ie n'ay veu, plus que les flammes & les tourmens que i'ay souffert estant aux Iroquois. On m'a dit mesme que plusieurs se sont resioüis à la nouuelle de ma captiuité, qu'ils s'en prenoient au Dieu que i'adore, qu'ils disoient qu'il estoit sans pquoir, & que ie n'estois pas à plaindre dans les malheurs qui m'auoient accueilly, puisque la misere où il m'auoit abandonné retiendrait les autres de suiure mon exemple, de se faire Chrestiens, & de seruir un Maistre qui sans doute n'auroit pas la puissance ou la volonté de nous rendre heureux pour un iamais, puis qu'il ne commençoit pas dès cette vie à nous faire sentir les effets de ce sien amour.

Mes freres, adiouta-t'il, ie ne sçay pas les desseins de Dieu dessus moy: estant

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 55

dans le plus fort de mes miseres, ie n'osois pas luy demander ny la mort ny la vie, pensant que i'estois vn enfant qui ignorois mon bien, & que luy qui estoit mon Pere auoit plus de sagesse pour ma conduite que moy mesme, & qu'il ne manqueroit point d'amour pour moy, tandis que ie ne manquerois point de confiance en luy. Me voila deliuré quasi contre mes esperances, ie ne sçay si ce n'est point vous qui en auez esté la cause par l'horreur de vos blasphemés. Je croy que Dieu a voulu vous confondre dans vos pensées, qu'il a voulu se iustifier en ma personne, & vous monstrier qu'il ne m'auoit pas delaisé, & que iamais il ne manquera ny de pouuoir ny d'amour pour ceux qui sont à luy. Je croy que ceux qui se resioüissent de ma prise sentent leur cœur maintenant dans la confusion, qu'ils rougissent de honte, qu'ils condamnent eux mesmes leur sagesse, voyans que Dieu a tiré sa gloire mesme de mes malheurs dont ils s'estoient seruis pour l'accuser. Je ne sçay pas à quelle mort il me reserve, mais quelque malheur qui me puisse arriuer, ne vous en

56 *Relation de ce qui s'est passé*

prenez plus à luy, c'est assez qu'il vous ait confondu vne fois auant vostre mort, vostre impieté ne doit pas l'obliger de faire tousiours des miracles. Si vous ne reconnoissez & son pouuoir & sa bonté en cette vie, ce sera au iour du iugement où il se iustificera pour vn iamais, & où ceux qui auront le plus blasphemé contre luy dans les miseres qui seront arriuées aux iustes icy bas en terre, seront plus dans la confusion lors qu'ils verront les eternelles recompenses qu'il nous preparoit alors mesme qu'il sembloit nous abandonner, n'y ayant plus pour les impies que des tourmens & vn desespoir eternel.

Charles Tsondarfaa s'estant aussi échappé du peril où ce bon Ioseph demeura, nous a fait voir en sa personne que vrayement Dieu est bon, mesme lors qu'il afflige, & qu'à tous les cœurs qui l'aiment tout coopere pour leur bien. Ce bon Chrestien estoit vn des plus riches de son bourg, maintenant il est vn des plus pauvres, mais sa foy, son zele & sa vertu n'ont iamais eu plus d'éclat: la parole de Dieu est animée dedans sa bou-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 57

che, pas vn n'ose luy resister, il confond tous les Infidèles, enseigne les Chrestiens, & par tout où il va on voit en ses discours & en sa vie que l'estime des choses du Ciel, la crainte de Dieu, l'horreur du peché, & le zele du salut des ames sont les quatre elemens d'un cœur vrayement Chrestien.

Vn iour quelques Infideles le voyans inflexible à toutes leurs prieres, lors qu'il s'agissoit de quelque offense cõtre Dieu, & iamais n'ayant pû tirer de luy d'autre réponse, sinon qu'il redoutoit moins le feu que le peché, prirent dessein d'éprouver son courage, & de voir en effet s'il seroit plus fort que le feu. Ils l'inuitent d'entrer dans vn bain: (c'est vne espece de four & vne sorte d'hypocauste où incontinẽt tout le corps se resout en sueur, & on seroit pour y estre bien tost étouffé, si souuent on ne la faisoit decouvrir pour respirer vn air plus libre) ce bõ Chrestien qui ne sçait rien de leur dessein, prend cela comme vne faueur ordinaire à ces peuples quand ils veulent caresser quelqu'un. Il entre dans ce bain, mais il y sent dès son abord vne chaleur si excessiue,

58 *Relation de ce qui s'est passé*

qu'il les prie de luy permettre d'en sortir. Camarade, luy répond celuy qui l'auoit inuité, i'ay songé cette nuit qu'il falloit que tu dissés trois mots en l'honneur de mon demon familier; autrement quelque malheur m'arriuera: ie te prie oblige ton amy, & si tu desiré sortir ne me refuse pas trois paroles. Charles voit bien qu'on le veut obliger par force à ce que la douceur n'auoit iamais peu emporter de luy. Camarade, luy replique-t'il; le feu d'enfer est plus chaud que celuy-cy, pour éuiter l'vn ie serois fol de me ietter dans l'autre; Tu pourras bien me faire icy mourir si tu veux, mais non pas tirer de ma bouche aucun mot qui souille mon cœur. Tu sçauras que ie n'ay point de langue lors qu'il faut commettre vn péché. On le coniure de n'estre pas si roide en vne chose qui luy cōstant si peu doit tellement obliger son amy: on luy remonstre qu'il ne peut y auoir de sa faute, & que la contrainte où il est l'excufera deuant tout homme; on luy proteste que iamais il n'en sera parlé, & que s'il redoute les reprimandes des François, ils ne pourront pas le sçauoir. Enfin si tu crains,

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 59

luy dit-on, vne ombre mesme du peché, ton mal ne sera pas hors de remede, puis-que tous les pechez s'effacent, & qu'on nous dit qu'il y a dans le Ciel plus de pecheurs que d'innocens. Mes camarades, leur dit-il, ie ne crains pas les hommes ny les François, mais l'œil d'un Dieu qui pe- netre & vos consciences & la mienne, & qui condamneroit ma faute quand bien route la terre m'en loueroit, l'esperance que nos pechez soiēt effacez se doit auoir après qu'ils sont commis, mais non pas nous les faire commettre, si vous ne vou- lez excuser de folie celuy qui sous l'espe- rance de guarir d'une playe mortelle se mettroit le cousteau dans le sein. Cē- pendant la chaleur redouble, il se voit au milieu d'un amas de pierres toutes rou- gēs de feu & de charbons qui s'enflam- ment de plus en plus, & ne peut pas se remuer s'il ne veut marcher sur les brai- ses. Mes camarades, leur dit-il, le cœur me manque, mais non pas le courage, i'estouffe icy & ne puis respirer, mais sça- chez que quelque violence qu'on m'ap- porte, i'amaies ie ne plieray à vos desirs. Là dessus celuy qui l'auoit iuité change

60 *Relation de ce qui s'est passé*

de ton, & prend celuy de la colere, vomit mille blasphemes contre Dieu, maudit la Foy & les croyans, renonce à l'amitié qu'ils auoient depuis leur ieunesse; mais plus il entre en rage plus il voit qu'un courage vraiment Chrestien n'a de crainte que pour le peché. Enfin les autres Infideles se rangent du costé le plus iuste, prennent la cause de l'innocent, tacent cet insolent d'en venir à ces extremitez, & luy mesme est confus, lors qu'ayant découuert l'hypocause, il voit ce bon Chrestien qui n'auoit plus quasi ny de poux ny de force, & qui estât fort & reuenu à soy n'eut point d'autres paroles pour se vanger de toutes ces iniures, sinon que le regardant d'un oeil aussi amy qu'à l'ordinaire, Mon camarade, luy dit-il, tu m'as tué, mais cela me console que ie n'ay pas offensé Dieu. Si iamais il t'ouure l'esprit & que tu ayes la Foy, tu sçauras que luy seul merite les honneurs que les diables s'usurpent iniquement, & que nos vies ne peuvent estre mieux consommées qu'en son seruice.

J'ay parlé bien amplement dans les

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 61
precedentes Relations d'un excellent
Chrestien, dont la foy, le zele & la pieté
ont esté depuis cinq années vne lumiere
bien éclatante en cete Eglise. Il se nom-
me René Sondihgannen. Je n'en diray
qu'un mot pour le present. Cet homme
va tousiours croissant dans l'esprit de la
Foy, qui anime si puissammēt ses actions,
& ses discours & plus encore ses souffran-
ces, qu'à voir la suite de sa vie, & en-
tendant ses sentimens on ne peut pas
douter qu'il ne soit tout à Dieu. Il passe
bien souuent les nuits quasi entieres en
la priere avec tant de douceur, qu'à pei-
ne ressent-il aucune distraction. Non, di-
soit-il, vn iour, ce n'est pas moy qui prie,
au moins ie ne sçay pas ce que ie dis à
Dieu: ie voy bien qu'il me parle, mais ie
ne sçay pareillement ce qu'il me dit. Il
m'est aduis qu'il prend mon cœur, & le
retient auprès de soy, comme fait vne
mere lors qu'elle caresse son enfant. Si
on demande à cet enfant ce que sa mere
luy a dit, il ne peut rien respondre, & ne
peut dire que deux mots, qu'il ayme sa
mere, & qu'elle a de l'amour pour luy.
Ce bon Chrestien estoit allé sur la fin

62 *Relation de ce qui s'est passé*

de l'automne à la chasse du castor, où il gagna à Dieu son fils aîné, que seul il auoit mené avec foy, exprés pour auoir le moyen dans cette solitude d'un mois, de luy parler plus à loisir & plus au cœur. Alors vne chose luy arriua qui merite peut estre de trouuer icy quelque lieu. Dans le plus fort de son sommeil il luy sembla que tout le Ciel estoit remply de tonnerres, & d'éclairs; & que les foudres venoient de tous costez fondre sur luy. La crainte l'auoit saisi si puissammēt, qu'il estoit dās le desespoir de sa vie. Vne personne d'un visage inconnu, mais d'une maiesté pleine d'amour & de douceur, qui estoit descendue du Ciel, luy dit en s'approchant de luy, Prenst on chapelet, & prie Dieu. Il n'eut pas plûtoſt obey que ces images disparoissent, & que l'orage se dissipe. Le mesme luy arriue par trois diuerſes fois, il est aduertty chaque fois d'auoir recours à la mesme priere, & toujours il en ressent le mesme effet. Le lendemain sur le midy, le Ciel qui estoit tres pur & serain se change tout d'un coup: ce ne sont que foudres & tonnerres, & il semble que tout cet orage

aux Hurons, les an. 1642. & 1643. 63
vienne se descharger sur eux. Prions
Dieu, dit-il à son fils, dis avec moy ton
chapelet. Ils n'auoient pas finy que les
nuages se retirent, le Ciel est plus essuyé
que iamais, & ne voyent plus deuant
leurs yeux aucun reste de cette tempeste.
A quelques heures de là, le Soleil se re-
couure, & de tous costez les esclairs &
les foudres les environnent. Reprenons
nostre chapelet, dit le pere à son fils,
Dieu veut nous obliger à la priere: le
Ciel retourne incontinent en sa beauté.
Enfin pour la troisieme fois ils se voyent
derechef acueillis de l'orage, la nuée
va creuer sur leur teste, & les foudres du
Ciel n'en veulent ce semble qu'à eux.
Ce bon vieillard alloit encore recourir à
la mesme priere, & desia tenoit en main
son chapelet, lors qu'ils auise qu'il obeis-
soit à son songe. J'ay peché, dit-il à son
fils; mais ç'a esté sans y penser, ne disons
pas pour maintenant cette priere, autre-
ment i'accomplirois mon songe: prions
Dieu seulement de cœur; s'il veut nous
preseruer de cet orage il n'est pas attaché
plus à vne priere qu'à vne autre: ie ne
sçay pas si en cela il y eust quelque chose

64 *Relation de ce qui s'est passé*
extraordinaire, mais la nuée se diuifa, &
s'estant déchargée de part & d'autre pro-
che du lieu où ils estoient, ils n'eurent
pas vne goutte de pluye, & beniront nô-
tre Seigneur de les auoir gardé.

Il arriue assez souuent plusieurs choses
à ces bonnes gens, qui sans doute sont
assez remarquables, mais leur simplicité
fait qu'ils n'y font pas d'autre reflexion
que sur l'heure, se contentant d'en auoir
remercié Dieu lors qu'ils ont receu le
benefice. Pour celle-cy ie ne l'ay sceu
que par rencontre, ce bon homme long-
temps après nous ayant demandé si son
peché auoit esté grief d'auoir obey du
commencement à son songe, & com-
ment en cela il se deuoit comporter se-
lon Dieu.

Ie me suis resolu d'estre court en cette
Relation, & il faut laisser place pour les
suiuans Chapitres. Si ie dis que d'aucuns
ont esté delaissez de leurs propres parens
en haine de la Foy; que d'autres estant
sollicitez au mal ont imitez le S. Ioseph
& la chaste Susanne; que plusieurs pren-
nent plaisir dans les souffrances & en re-
mercient Dieu; que la pluspart menent
vne

aux Harons, es an. 1642. & 1643. 65
vne vie aussi innocente au milieu d'une
nation toute infidele, que s'ils viuoient
parmy vn peuple tout Chrestien: Si l'ad-
iouste à cela qu'ils prient tous Dieu pu-
bliquement matin & soir, qu'ils conçoi-
uent & goustent nos mysteres; qu'ils se
confessent du moins tous les huit iours;
qu'ils sont dans la pratique des vertus &
dans l'horreur du vice; en vn mot que
leur vie presche plus haut que nos pa-
roles, & contraint les plus Infideles de re-
specter la Foy, quelque haine qu'ils en
conçoient; c'est ce qu'icy nous voyons
de nos yeux, ce que Dieu opere en leur
cœur, ce que le Ciel admire dans vn pais
barbare, qui depuis cinq mille ans n'auoit
iamais connu son Createur, & puis que
le sang de Iesus-Christ a esté répandu
pour eux aussi bien que pour nous, pour-
quoy n'espererons-nous pas que la con-
uersion de ces peuples ira tousiours croi-
sant, que la Foy y sera en son regne, &
que la Croix se verra enfin arborée par
tout ce nouueau monde? Ne perdez pas
courage, nous disoit, il y a quelque tēps,
vn sauuage Chrestien, nostre nombre va
s'augmentant de iour en iour, celuy des

66 *Relation de ce qui s'est passé*

Infideles s'amoindrit, la plupart connoissent assez la verité, & sont les premiers à se moquer des superstitions du païs, ils redoutent le feu d'enfer, les seuls respects humains retiennent ceux qui ont l'esprit mieux fait; quand nous serons vn peu plus forts, vous verrez que tout d'vn coup ils prendront nostre party, tout nostre bourg sera Chrestien, & c'est alors que la Foy se fera iour sans resistance dans tous les autres qui ont les yeux sur nous.

Je me souuiens à ce propos d'vne harangue que faisoit cet hyuer vn Capitaine Infidele de ce mesme bourg, inuitant ses suiets à vne danse superstitieuse du païs, & encourageant en mesme temps les Chrestiens de tenir bon dedans leur Foy. Courage mes neveux (disoit-il) vous autres qui n'avez point de Foy venez à cette danse que nos ancestres ont honorée, venez querir vne malade qui vous demande ce secours. Courage, adioustoit-il, vous qui estes Chrestiens, retirez vous dans vos cabanes qui sont saintes, ie n'y mets pas le pied pour auourd'huy que nous pechons, nous n'auons

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 67
point d'esprit, ne nous imitez pas & soyez
plus sages que nous. S'il est véritable ce
qu'a dit la mesme Verité, que tout Roy-
aume qui se diuise contre soy mesme est
proche de sa ruine, ne pourrois-je pas dire
icy que le Royaume de Satan n'est pas
loin de sa decadence, puis que ceux qui
sont plus engagez en son party travail-
lent eux mesmes à leur perte, soustenans
le party de Dieu.

*De la Mission de S. Ioseph aux Atin-
gueennonniyahak.*

CHAPITRE IV.

IL semble que le Ciel voulut partager
auec nous dans la défaite de cette
flotte de Chrestiens qui l'an passé tom-
berent entre les mains des Iroquois : ou
pour mieux dite, il semble que le dessein
de Dieu ne fut autre que de moissonner
ce qui estoit de plus meur pour l'eterni-
té, & ne nous laisser de ce nombre que
ceux dont il vouloit faire à chaëune des
Eglises de ce pais vn Predicateur pour la

68 *Relation de ce qui s'est passé*

Foy. Ce fut la pensée que leur donna tous le premier sentiment de leur cœur, & le salut qu'ils se donnerent les vns aux autres, lors qu'ils se virent eschapez du peril. Allons, ce dirent-ils, publier les grandeurs de celuy qui nous a deliurez, & si nous y manquons renouons à la vie, resoluons-nous tous de mourir: car maintenant nous ne viuons plus pour nous mesmes, mais pour prescher la Foy & rendre nostre pais Chrestien. Dés l'heure mesme ils en firent promesse à Dieu, & du depuis leur zele nous a bien fait connoistre, que cet esprit de verité qui souffle où il luy plaist, ne met aucune difference entre le barbare & le Grec, & se fait des Apostres en quelque lieu qu'il se veuille faire adorer.

Je commenceray ce Chapitre par l'un de ces Chrestiens nommé Estienne Tortiri. Remontant icy haut après la perte quasi de tout son bien qu'il venoit de faire proche des Trois Riuieres au rencontre des Iroquois, il apprit pour premiere nouuelle que sa mere estoit decedee depuis son depart. Son cœur en fut touché d'abord, comme il l'aymoit vniquement:

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 69
mais ayant rompu son silence, il s'enquist
auant toutes choses, si elle estoit morte
en bonne Chrestienne? ouÿ, luy dit-on.
A ce mot il ioignit les mains, & esleuant
les yeux au Ciel, Mon Dieu, dit-il, qui
pourroit se plaindre de vous, elle est heu-
reuse dans le Ciel, & maintenant elle ne
peut plus vous offenser. Pourueu que
moy & mes parens mourions tous dans
la Foy, ie ne puis regretter ny pour eux ny
pour moy cette vie. Hastez, s'il vous
plaist nostre mort, puis qu'ainsi vous ha-
sterez nostre bon-heur. Estant arriué en
son bourg, les Chrestiens qui venoient
pour le consoler se trouuerent plus deso-
lez que luy, aussi fut-ce luy qui les con-
sola. Mes freres, leur dit-il, ne parlons
pas de ce que i'ay perdu, mais songeons
aux grands biens qui nous attendent
dans le Ciel; vos larmes aussi bien que les
miennes se changeront en ioye, & les In-
fideles connoistront sur nos visages que
nous auons la Foy & l'esperance du Pa-
radis dedans le cœur : Entrons dans la
Chapelle, & louons Dieu de tout.

C'est luy qui est le gardien de cette
Chapelle, où tous les Chrestiens & Ca-

70 *Relation de ce qui s'est passé*

rechumènes viennent prier soir & matin; & comme plusieurs ont besoin d'instruction, il prend le soin des hommes en l'absence ou trop grande occupation des Peres qui ont charge de cette Mission; & sa femme qui ne luy cede en rien, soit en esprit, soit en vertu, prend le soin d'instruire les femmes, avec tant d'amour & de ioye que c'est vn plaisir de les voir dās vne sainte ialousie d'auancer chacun de son costé les affaires de Dieu. Sur iour il visite tous ceux qu'il iuge auoir quelque bonne disposition, & leur tient des discours si animez de cet esprit qui le possede, qu'il penetre iusqu'au fond de l'ame, & fait sentir aux autres vne partie de ce qu'il sēt. Aussi iamais ne va-t'il enseigner qu'il ne rentre en soy mesme, & ne demande à Dieu qu'il luy mette la parole en bouche: car, dit-il, ie voy bien que ce n'est pas moy qui leur parle, mais ie sens qu'on me dit au cœur des choses dont ie ne puis exprimer que la moindre partie.

I'ay douté si ie deuois icy rapporter vne vision, ou si vous voulez, vn songe de cet homme; quelque nom qu'on luy donne,

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 71

voicy le rapport que luy mesme en a fait. Je voyois, disoit-il, vne croix dans le Ciel toute empourprée de sang, & nostre Seigneur estendu dessus, la teste à l'Orient, les pieds à l'Occident. Je voyois vne foule de monde qui s'aduançoit de l'Occident, que nostre Seigneur attiroit par des regards d'amour, & qui n'ayant osé s'approcher de sa teste sacrée, se tenoient en respect aux pieds. Demeurant en silence & tout estonné au milieu de cette compagnie, i'entendy vne voix qui me commanda de me mettre en prieres: ie le fis dans vn saint effroy, & sentoys en mon ame des mouuemens & de crainte & d'amour qui surpassent toutes mes pensées. Il a eu cette mesme vision par trois diuerses fois, mais ie n'en eusse pas fait plus d'estat que d'un songe, n'estoit que les impressions qu'elle a laissé dedans son cœur sont au dessus de la nature. Il faut que ces peuples d'Occident aillent adorer la croix de Iesus-Christ. Nous verrons en son lieu comme il a esté cerhyuer dans la nation neutre, comme il a presché la Foy; cependant il me suffit de dire qu'il ne veut & ne peut quasi parler d'autre chose.

Ee iiii

Si femme, ses freres, ses enfans, tout se ressent de cet esprit. Dieu est leur entretien, le Paradis leur esperance, leur crainte n'est que pour le peché, enfin si les benedictions de la terre leur manquent, celles du Ciel y decoulent abondamment. Il n'y a pas iusqu'à vne petite fille à peine de trois ans, qui ne participe à ces graces. Cet enfant a tellement succé la pieté avec le lait, qu'elle répond publiquement du Catechisme, sçait ses prieres, & prend plaisir à dénouer sa langue beguayante parlant de Dieu, & des beautez du Paradis, parée que n'entendant quasi que semblables discours, à peine pourroit-elle aimer autre chose.

Le P. Charles Garnier & le P. Simon le Moÿne ont eu le soin de cette Mission. Le nombre des Chrestiens y est accru notablement. Entre ceux qui ont receu le S. Baptisme, ont esté trois Capitaines de consideration. Le premier se nomme Thomas Sondakga. Il auoit des desirs, il y a desia quelques années de se faire Chrestien: iamais n'auoit eu que de l'amour & pour nous & pour les choses de la Foy, & tousiours a vescu dans vne

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 73
innocēce morale, & vne bonté qui le rendoit aymable à tous; mais cōme il voyoit les Chrestiens mal voulus, & que d'ailleurs sa charge l'obligeoit de tenir la main aux superstitions du païs, qui font la plus grande part de leurs Conseils, son courage n'estoit pas assez fort pour vouloir tout de bon ce qu'il ne vouloit qu'à demy. Après la mort d'un sien amy Chrestien, dont j'ay parlé dans quelque vn des premiers Chapitres, Dieu luy toucha plus fortement le cœur: il commence à se faire instruire, il prend goust aux choses du Ciel, & se resout à embrasser publiquement la Foy. Le Diable là dessus l'espouuante en songe; tantost il voit deuant ses yeux vn Capitaine de ses anciens amis, qui reuenant de l'autre monde luy reproche son peu d'amour, de vouloir ainsi se separer pour vn iamaïs de tous ceux qui auoient tant d'amour pour luy. Vne autre fois il aperçoit vn visage inconnu, qui luy met en bouche vn morceau qui doit le rendre bien heureux; & en effect se réueillant il trouue sur sa langue ie ne sçay quoy qu'il ne peut recognoistre; qu'un Huron Infidele eust tenu pour

74 *Relation de ce qui s'est passé*

vne marque de bon-heur, & qu'il eust conserué comme vn present de quelque Demon familier : car c'est ainsi que les demons se cōmuniquent en ces païs sous des formes empruntées, tantost d'un ongle de hibou, tantost d'une peau de quelque serpent monstrueux, ou de choses semblables qui apportent avec soy le bon-heur pour la pesche & la chasse, pour le trafiq & le ieu; d'aucuns mesmes sont en vsage comme des philtres pour attirer à soy l'amour.

Nostre Catechumene estoit desia trop auant dans les sentimens de la Foy pour s'estonner de ces menaces, ou se rendre aux promesses du Diable. Il renonce à tout ce commerce d'enfer, son recours est à Dieu; & depuis son Baptisme tous ces phantosmes disparurent. Il fait incessamment profession publique de la Foy, refuse d'assister aux Conseils où il s'agiroit de quelque chose defenduë par les loix de Dieu, & veut que tout le païs sçache qu'il prefere les devoirs de Chretien à toute autre chose; & le bon est qu'en tout cela, quoy qu'il fasse paroistre vn courage vrayement heroique,

aux Hurons , és an. 1642. & 1643. 75
foulant aux pieds tous les respects humains , qui ne regnent pas moins icy qu'en France , c'est toutefois avec vn esprit de douceur si aymable , que les plus ennemis de la Foy ne peuvent rien reprendre en luy. Aussi a-t'il à cœur cette vertu de mansuetude , comme la voye la plus puissante de gagner les Infideles à Iesus-Christ.

Mes freres , dit-il souuent aux Chrestiens qu'il exhorte , preschons aux Infideles par nos exemples , & sur tout prenons garde à ne les pas aigrir. Vn esprit alteré se reuolte contre soy mesme & contre Dieu ; la verité ne luy paroist qu'au milieu d'vn nuage , & il ne peut auoir d'amour pour la vertu , quelque beauté qu'elle ayt tandis qu'il la regarde comme ennemie de son peché. Gagnons les à Dieu par amour , supportons leur foiblesse , ayons compassion de leurs fautes , ne parlons point si vous voulez de nos mysteres , pourueu que nous rendions nostre vie si aymable par son innocence , qu'ils soient contrains en nous ayment d'aymer la Foy.

Le second de ces Capitaines se nom-

76. *Relation de ce qui s'est passé*

me Mathurin Aftiskya. C'est vne humeur toute cōtraire à celuy dont ie viés de parler : ce n'est qu'ardeur, ce n'est que feu & flamme, & comme il est d'un excellent esprit & naturellement eloquent, il ne peut cōtenir son zele, il faut qu'il reprenne le vice, qu'il fasse la guerre au peché, qu'il confonde les Infideles, qu'il se mocque de tous leurs demonis, qu'il parle des grandeurs de Dieu, des beautez de la Foy, du miserable estat des hommes en cette vie, si l'attente d'un bon-heur eternal n'adouciſſoit leurs peines, ne moderait les craintes ineuitables d'une mort qu'ils ont tousiours deuant les yeux, & ne contentoit les desirs insatiables qu'ils ressentent de se voir bien-heureux. Mon cœur, dit-il, est tout à Dieu, & ne songeant qu'à luy ie ne puis parler que de luy. Le Ciel & la terre & les eaux, tout m'inuite à le louer sans cesse : & quand mesme ie cesserois de regarder les ouurages qu'il a exposé à nos yeux, pour se faire connoistre, iamais ie ne cesseray de l'aymer. Mais ce qui est d'excellent en cet homme, ses actions parlent plus haut que ses paroles. Il a renoncé à sa charge

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 77
de Capitaine, crainte de s'y voir engagé
à quelque offense contre Dieu : sa mere,
sa femme, ses parens, tout son bourg s'est
bandé contre luy ; rien de tout cela ne l'a
pû esbranler. La pauüreté ; nous disoit-
il, ne m'estonnera pas, Dieu me seruira
de parens, & de mere, & luy seul sera mon
appuy. Que ma femme s'éloigne de moy
& me rauisse mes enfans ; ie les ayme en
effet plus que chose du monde, mais ia-
mais leur amour n'empeschera celuy de
Dieu. Mon cœur est disposé à tout, vn
regard vers le Ciel me fait paroistre cõ-
me vn rien tout ce que ie voy sur la terre,
& la Foy que i'ay d'vn enfer me fait enui-
sager les miseres de cette vie comme de
petits maux, qui ne meritent pas nos
traintes, lors qu'il est question d'eüiter
vn malheur eternal. Enfin sa patience a
gagné les plus Infideles, son courage les
a contraint d'aduouër que la Foy esleue
vn cœur au dessus & des biens & des mal-
heurs de cette vie : & la ioye qui paroif-
soit dans le plus fort de toutes ces tra-
uerses leur a fait reconnoistre qu'il y a des
plaisirs en l'homme autres que ceux du
corps, & où les sens n'ont point de part.

58 *Relation de ce qui s'est passé*

Le troisieme de ces Capitaines Neophytes est chef d'une bande d'environ trois cens hommes de guerre, qui demouroient à vne iournée des Iroquis plus proches des Hurons, mais se voyans trop exposez à l'ennemy abandonnerent leur pais il y a environ cinq ans, amenerent icy leurs familles, & depuis se sont repandus çà & là dans les bourgades Huronnes. Ce Capitaine se nomme Martin Tehoachiakyan. C'est vn courage qui ne respire que la guerre, & sa vie n'est qu'une suite de combats. Il estoit amy intime de ce grand guerrier Eustache Ahatistari dont nous auons desia parlé, & luy auoit promis de son viuant qu'il le suiuroit en la Foy. Mais le malheur arriué à ce sien amy si peu de tēps après qu'il auoit receu le Baptisme, nous faisoit croire que ces promesses n'auroient pas leur effet, que plustost il auroit auersion de la Foy, qu'il redouteroit le Baptisme, & seroit confirmé dans vne opinion commune en ces pais, que se faire Chretien c'est renoncer à cette vie & appeller à foy la mort. Dieu toutefois a tiré nos aduantages de nos pertes, les voyes sont

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 79
elloignées de nos pensées, & il veut que
la mort d'un Chrestien soit la semence &
le germe d'un autre. Ce fut alors que ce
Capitaine encore Infidele se sentit plus
touché au cœur, qu'il commença à re-
douter plus le feu d'enfer que la mort,
& que la pensée de se voir un iour bien-
heureux dans le Ciel avec l'ame de cet
amy qu'il regrettoit, luy en fit prendre
le chemin. Non, disoit-il au Pere qui
l'instruisoit, tu m'aurois desia baptizé si
tu voyois mon cœur, tu serois conuain-
cu que ie desire bien faire, & que quoy
qu'il arriue ie veux viure & mourir Chre-
stien. Veux tu donc que ie sois damné,
adioustoit-il vne autre fois; ie suis conti-
nuellement ou à la chasse dans les bois,
ou aux prises avec l'ennemy; en quelque
part que j'aille ie suis en danger de ma
vie, & le feu plustost que la vieillesse con-
sommera cette charogne que tu voy: que
deuiendra mon ame si tu n'effaces mes
pechez? veux tu que d'un malheur ie me
precipite en un autre, & que ie meure
sans estre baptizé?

Ayant eu iour pour son Baptisme il
assembla ses gens. Mes neveux, leur dis-

86 *Relation de ce qui s'est passé*

il, les ennemis sont à nos portes, se sauve qui pourra: reprochez moy si iamais vous m'auez veu passir au milieu des perils; mais à ce coup ie vous confesse que i'ay perdu courage, ie me retire du malheur, me suiue qui voudra, nos affaires sont au desespoir. On iuge à l'entendre parler qu'une armée ennemie est aux frontieres du païs, qu'il en a eu quelque aduis asseuré: les vns songent aux armes, les autres à la retraite, tous sont saisis de crainte. Enfin les voyant dedans l'émotion il reprend la parole. Mes neveux, leur dit-il, ie ne crains pas les Iroquois, ie redoute les cruautéz plus inhumaines des demons de l'enfer, d'un feu qui iamais ne s'esteint; ie vous quitte sans vous quitter, ou plustost ie quitte vos sotises, i'abandonne nos mauuaises coustumes, ie renonce dès ce moment à toute sorte de peché, & sçachez que demain ie seray Chrestien.

Ces Baptêmes de personnes si confidentables en ont attiré plusieurs autres, mais ce qui nous console dauantage, est de voir que l'esprit de la Foy prenne toujours de plus en plus l'ascendât dans leurs
ames;

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 81
ames, que la grace trouue entrée dans
leurs cœurs autant que dans les nostres,
& que pour estre nez barbares ils n'en
sont pas moins bons Chrestiens.

Mon fils, disoit vn iour vn de ces bons
sauuages à vn sien fils qu'il exhortoit au
bien, maintenant que ie suis au monde ie
crains que ta foy ne soit appuyée sur la
mienne. Quoy qu'il m'arriue ne desiste
iamais du seruice de Dieu, & quand bien
ie serois massacré, dy tousiours d'vn mes-
me visage, Nostre Pere qui es au Ciel,
ne songe pas à moy disant cette priere,
mais souuiens-toy que celuy-là ne peut
mourir qui doit estre l'vnique appuy &
de ta foy & de la mienne, qui est ton Pe-
re & le mien, & qui seul doit soustenir tes
esperances, quād bien tu te verrois aban-
donné de tous les hommes. Je ne sçay
pas si Dieu auoit donné à ce bon sauuage
quelque veuë de sa mort prochaine, quoy
qu'il en soit il fut assassiné peu de iours
après d'une bande Iroquoise; & l'enfant
à peine âgé de quatorze ans a tellement
finny la vertu de son pere, ces dernieres
paroles ont fait tant d'impression dedans
son ame, que ie ne puis douter que cer

82 *Relation de ce qui s'est passé*

esprit diuin qui touche fortement d'une extremité à l'autre, & va disposant toutes choses avec douceur pour le salut de ses esleus, n'eust animé & le cœur & la voix de ce pere, afin qu'en mesme temps il le disposast à vne sainte mort, & le fils à vne sainteté de vie digne du nom de Chrestien, & de la Foy que tousiours il a du depuis conserué malgré sa mere & tous ses parens Infideles, en vn aage qui ne peut auoir de resolution pour vn suiet si esloigné des sentimens de la nature, sinon celle qui vient du Ciel.

Cet enfant n'a pas esté seul vexé de ses parens à cause de la Foy : plusieurs ont eu besoin d'un semblable courage. Tel a esté contraint de se voir errant çà & là, & de chercher ailleurs sa vie, estant chassé de sa cabane où on ne pouuoit le supporter dâs l'exercice de Chrestien. D'autres se sont bannis eux mesmes de leur propre maison, se sont priuez des contentemens de la vie, & du suport de leurs parens, aimans mieux renoncer aux douceurs de cette amitié, & abandonner cet appuy de la nature, que de souiller la beauté de la grace qu'ils auoient receüe

aux Hurons, es an. 1642. & 1643. 83
au Baptesme. Car plus, disoient-ils, nous
sentons d'inclination pour nos parens,
moins d'horreur auons nous naturelle-
ment de leurs fautes, & plus aussi deuous
nous craindre qu'en les aimant nous n'ai-
mions enfin leurs pechez.

Tous les Chrestiens de cette Mission
ont esté fortement dans l'espreuue, prin-
cipalement sur la fin de l'hyuer. Car
comme leur nombre s'estoit rendu con-
siderable, qu'ils tenoient bon à ne point
vouloir assister aux superstitions du païs,
qu'en suite de cela ces ceremonies diabo-
liques estoient delaisées de plusieurs, que
les débauches deuenoient vn peu refroi-
dies; on redoubla les calomnies contre
la Foy, qu'elle tendoit à la subuersion du
païs, que les malades demeuroient sans
secours, que la guerre alloit tout rava-
geant de plus en plus, que la famine les
menaçoit, que les plus innocentes re-
creations (c'est ainsi qu'ils appellent leurs
crimes) ne trouuoient plus quasi de lieu,
& que par tout où se rencontroit vn
Chrestien, il falloit ou rougir de honte,
ou abandonner la pensée du péché, que
leurs ancestres ne viuoient pas dans ces

84 . . . *Relation de ce qui s'est passé*
reserues, qu'en ce temps là le pais estoit
florissant, que tous les malheurs les ac-
cueilloient depuis qu'on auoit commen-
cé de publier icy la parole de Dieu, que
les croyans (c'est icy le nom des Chre-
stiens) deuoient ou bien se retirer à part,
ou conseruer leur Foy dans le fond de
leur ame, sans condamner si publique-
ment les coustumes de leurs peres, qu'il
ne falloit plus les inuiter ny aux conseils,
ny aux festins, qu'on deuoit rompre le
commerce avec eux: ou plustost si on
vouloit conseruer le pais, assembler sans
delay vn Conseil general pour faire re-
nôcer la Foy ou de gré ou de force à ceux
qui se trouuoient desia dans ce party. En
vn mot les calomnies en viennent si auât,
& certe haine contre la Foy est rendue si
publique, que les Chrestiens, qui du com-
mencement ne croyoient pas que les af-
faires en deussent venir à ce point, iuge-
rent qu'il falloit au plustost coniurer cet
orage.

Ils s'assembloient pour cet effet & cher-
chent les moyens de parer à ce coup:
mais plus ils parlent là-dessus, plus ils
y voyent d'obscurité. Enfin l'vn d'eux

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 85
prend la parole. Mes freres, leur dit-il,
ce sont les affaires de Dieu plus que les
nostres, c'est à luy d'appaiser ces tempe-
stes, & à nous de souffrir avec ioye, ou du
moins avec patience autant qu'il le vou-
dra. Voilà les sentimens que Dieu me
donne, faites moy part des vostres, puis-
que nos cœurs n'estans qu'un dans la Foy
ne doiuent auoir rien de secret lors qu'on
s'attaque à nous comme Chrestiens. Pour
moy, dit l'un, lors que j'entends ces ca-
lomnies, & que les iniures me suiuent, ie
passe mon chemin, ie pense que ces pau-
ures Infideles sont comme des chiens qui
abayent. Que m'importe quoy qu'ils di-
sent ou fassent contre moy, pourueu que
j'aille au Ciel. Ie me tourne vers eux, re-
plique un autre, ie leur dis qu'ils pren-
nent courage, qu'ils continuent à me
maudire, que Dieu me fait du bien lors
qu'ils me font du mal, & qu'en me disant
ces iniures, ils attirent sur moy un amas
de benedictions qui leur sont inconnues.
Mon cœur, dit un troisieme, voudroit
bien quelquefois se vanger, mais quand
ie songe que Iesus-Christ estant sur terre
a plus enduré que cela, ie me console, &

86 *Relation de ce qui s'est passé*

ie le prie qu'il me donne courage iusqu'à la fin. Chacun auance ses pensées, & après tout ils reconnoissent que Dieu est toujours semblable à soy mesme, qu'il est le Dieu de paix, & le Dieu de consolation, & que plus on endure pour luy, moins on s'estonne des souffrances.

Pour conclusion, Mes freres, leur dit Estienne Totiri, puis qu'en cette assemblée vous me regardez comme vostre Capitaine, voicy le resultat de ce Conseil, & la pensée que Dieu me donne, Ne craignons rien que le peché.

Ie ne sçay pas où aboutiront ces orages, mais ie ne suis pas hors d'esperance de voir en ces pais, dans peu d'années, des martyrs pour la Foy, & peut estre ne serons-nous pas les premiers. La ferueur de quelqu'un de ces bons Neophytes meritera cette faueur du Ciel; au moins i'en voy que Dieu ce semble va disposant à cette grace, qui mesprisent leur vie, & enuisagent cette mort comme vne recompense de ce qu'ils font & voudroient faire pour l'auancement de la Foy. Quoy qu'il en soit, ces desirs ne sont pas dans la portée de la nature, & les voyant de-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 87.
dans vn cœur barbare, nous sommes contraints de reconnoistre que c'est vn ou-
rage de Dieu, qu'il y travaille plus que
nous, & qu'il veut en tirer sa gloire, c'est
à nous de le fuiure, & d'affermir sur luy
nos esperances, quelque opposition que
l'enfer & la terre puissent apporter à la
conuersion de ces peuples.

Je m'estois reserué sur la fin de ce Cha-
pitre à rapporter quelques sentimens de
ces bons Chrestiens, mais la crainte de la
longueur me les fera obmettre; c'est assez
que le Ciel les voit, & que l'Eternité
nous donne tout le loisir de benir l'Au-
theur de ces graces, qui par tout est luy
mesme, riche & abondant en ses miseri-
cordes. Encore vne ou deux choses auant
que le finir.

Vn bon homme âgé de soixante ans,
sa femme, & deux de leurs enfans, tous
Chrestiens, ayant appris qu'une de leur
parente semouroit au milieu des bois, &
qu'un petit enfant encore à la mamelle
ne pouuoit suruiure à sa mere, furent
touchez de charité, & du desir de sauuer
& la mere & l'enfant, au moins pour le
Ciel. Ils se font tous instruire de la for-

88 *Relation de ce qui s'est passé* ***
mule du Baptême, partent de compagnie dans vn temps bien fascheux sur la fin de l'hyuer, font trois iournées entieres de chemin sur des neiges profondes, & la pluspart sur les glaces d'vn lac, qui estant percées çà & là estoient remplies d'autant de precipices. A peine faisoient-ils cent pas sur ce lac, qu'ils ne se vissent en danger de la mort, & mesme quelques-vns enfoncerent bien auant dedans l'eau. Enfin après bien des traux, & bien des craintes, ils trouuent cette pauvre femme malade baptisent son enfant, secourent & l'vn & l'autre des rafraichissemens qu'ils ont porté; & ie ne doute point que le Ciel ne prist plaisir à cette charité, & que Dieu n'ait voulu la benir. Maintenant & la mere & l'enfant sont pleins de vie, & cette famille Chrestienne va s'auançant de iour en iour dans les sentimens de la Foy. Non, disoient-ils à leur retour, iamais nous n'eussions crû qu'il y eut des plaisirs si remplis de douceur au milieu des perils, nous craignons tous la mort quasi à chaque pas que nous faisions dessus ces glaces, mais cette crainte estoit aimable, nous estions en mesme

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 89
temps. & dans la peur & dans la ioye, &
iamais nous n'auons prié Dieu de si bon
cœur & avec tant d'amour: Nous n'o-
sions luy demander ny la mort ny la vie.
Mon Dieu, luy disions nous sans cesse,
vous voyez nostre cœur, & pourquoy
nous sommes en chemin, disposez de
nos vies selon vos volonteé, que nostre
peine vous aggrée, après cela quoy qu'il
arriue nostre esprit est content, si nous
nous noyons dedans ces eaux nous serons
heureux dans le Ciel.

Nous auons introduit icy dans les Hu-
rons que les Chrestiens portaissent leur
chapelet au col comme vne marque de
leur Foy: nous en voyons de bons effets.
Ie ne sçay, disoit vn iour vne femme in-
fidele à vn ieune Chrestien, ce qui a pû
changer la beauté de ton naturel: depuis
que tu porte ce chapelet tu n'es plus ce
que tu as esté, & moy mesme ie n'ay pas
l'assurance de te porter ces paroles de
douceur dont autrefois tu m'as si souuent
preuenüe: c'est sans doute que ce cha-
pelet t'enforcele; oste-le de ton col & ie
te parleray. En effet la deuotion que res-
sentent tous nos Chrestiens, soit à dire

90 *Relation de ce qui s'est passé*

leur chapelet, soit à le porter sur eux comme vn gage sacré de ce que Dieu leur est, & de ce qu'ils veulent luy estre; cet amour qu'ils ont pour la Vierge, merite que le Ciel les protege d'un secours plus puissant, qu'il soit leur bouclier & leur defense, notamment pour la chasteté, en vn pais où on met au rang des vertus d'estre impudique. Mais sur tout les Festes & Dimanches ils s'assembloient sur le midy pour le reciter tous ensemble, ils le font à deux chœurs se répondant les vns aux autres avec tant de douceur, qu'on voit bien que leur ame a des traits particuliers à cette sorte de priere.

Je finiray ce Chapitre par vne morte d'une Chrestienne, qui sans doute aura esté tres-pretieuse aux yeux de Dieu: elle se nommoit Christine Forihia & auoit esté baptizée en l'année 1639. elle estoit mere de cet excellent Chrestien dont j'ay déjà parlé, Estienne Foriri; & ie puis dire en verité, que depuis le moment de sa conuersion elle auoit esté tousiours montant dans la pratique des vertus les plus hautes qui soient au Christianisme; mais sur tout dans vn amour des souffra-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 91

ces & afflictions de cette vie, qui, disoit-elle, luy sembloient plenes de douceur, depuis qu'elle auoit sceu que ce corps affligé deuoit enfin resusciter pour iouir d'une gloire qui n'auroit point de fin. Elle receut ses Sacremens avec des sentimens de pieté remplis d'amour; entre autres elle sentoit vne affection tres tendre enuers la sainte Vierge; le ne doute point que dans le Ciel elle ne gouste à iamais les fruits de cette deuotion: mais ie ne scay si mesme auant la mort elle n'en a point resenty les douceurs: au moins voycy ce qui luy arriuua quelques heures auant que de mourir; lors qu'elle estoit proche de l'agonie ayant desia perdu l'usage & le sentiment de la veuë, elle s'escria tout d'un coup comme estonnée & rauie dans l'admiration, O mon fils ne voy tu pas cette rare beauté de cette grâde Dame éclatante en lumiere qui est icy à mon costé; ne voy tu pas ce beau liure qu'elle porte ouuert entre ses mains, n'entens tu pas ces paroles d'amour: ô qu'elle me parle bien mieux que nos freres les François, que ses discours penetrent bien plus auant dedans mon cœur,

92 *Relation de ce qui s'est passé*

qu'elle est aymable & qu'il fait beau la voir ! Cette bonne femme parloit à vn de ses enfans excellent Chrestien nommé Paul Okarakyan, Ma mere vous refuez, luy dit ce ieune homme, ie ne voy rien, & vous comment pourriez vous voir ce que vous dites ayant desia les yeux fermez ? Non, non, mon fils, replique cette mere, ie ne me trompe aucunement, ny ne te veux tromper. Regarde de l'autre costé ces ieunes François qui l'accompagnent, les plus beaux que j'aye iamais veu, que leurs habits sont riches, mais plustost preste l'oreille à ce que me dit cette Dame, ô qu'il fait beau la voir ! là dessus elle incline à la mort. Elle fut la seconde enterrée en nostre Cemetiere de sainte Marie, y ayant esté transportée de son bourg où elle mourut, esloigné de six lieues, ainsi que de son vivant elle l'auoit désiré.

Nous auons esté plus de huit mois sans scauoir cette particularité de sa mort, son fils Paul n'ayant pas tenu plus de conte de cette vision que d'vne refuerie, dans la pensée qu'il auoit qu'il ne pouuoit auoir d'autre veüe que celle des

aux Hurons, és añ. 1642. & 1643. 93
yeux. Vn iour par yn rencontre il raconta le tout à son aîné Estienne Totiri, qui enfin nous le declara il y a quelques iours sur le point qu'il estoit de partir pour la guerre, nous disant qu'il croyoit pour luy que ces ieunes François d'une beauté si rare estoient des Anges du Ciel qui tenoient compagnie à la tres-sainte Vierge, pour qui sa mere auoit eu des deuotions si tendres.

*De la Mission de saint Michel aux
Tahontaenrat.*

C H A P I T R E V.

L'AN passé nous receumes les premieres nouuelles de Quebec par deux Hurons, qui y ayant hyuerné remonterent icy haut sur la fin du printemps, aborderent à nos portes, nous rendirét quelques pacquets de lettres qu'ils auoient sauuez d'un naufrage où ils firent perte de tout leur bien : mais dirent ils nous n'auons pas perdu ce que nous estimons plus que nos biens & que nos vies. Le Pere Brebeuf a esté nostre maistre, la Foy a trou-

ué entrée dans nos cœurs, les exemples que nous auons veu des François & des Algonquins conuertis, le zele & la charité des saintes filles Religieuses, l'amour que les Capitaines François portent aux Chrestiens, & ces femmes de grãd courage qui ont passé les mers pour auancer les momens de nostre conuersion, l'appuy qu'Onontio donne à la Foy (c'est Monsieur de Montmagny nostre Gouverneur) & l'estime qu'il en fait paroistre par dessus toutes choses, sa vertu que nous voyions aussi souuēt que son visage. Tout cela, disoient-ils, sont des preuues qui nous ont contraint d'auouer que les veritez que tant de monde nous annoncent meritent vniquement d'estre adorées; & qu'il faut que le Dieu des Chrestiens soit vrayement tout puissant, puisque tant de personnes de merite s'employent si saintement en son seruice. En vn mot dirent ils, nous estions descendus à Quebec infideles, & nous en reuenons Chrestiens.

Ils estoient tous deux du bourg de S. Michel, l'vn se nomme Paul Atondo, l'autre Iean Baptiste Aëtiokyandoron:

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 95
aussitost qu'ils y furent arrivez, on les accueille de toutes parts, on leur demande leur fortune, Paul Atondo prend la parole, comme il est Capitaine: Sçachez mes freres, leur dit-il, que j'ay promis à Dieu de viure & de mourir en son seruice, que ie suis baptizé, que ma gloire est d'estre Chrestien. Si j'ay esté d'un naturel fâcheux, & si plusieurs m'ont redouté, attendez quelques mois à porter iugement de moy, les François en me baptizant ont tiré tout le mal qui estoit en mon ame, mon cœur est tout changé, & vous verrez que la douceur est entrée dans mon esprit avec la Foy. Faites vous baptizer mes freres, que tous craignent l'enfer, nos malheurs cesseront, nous n'aurons plus de traistres en nos conseils qui reçoient pension de l'ennemy pour luy descourir nos desseins, le larcin sera banny d'avec nous, on ne sçaura que le nom de l'enuie, la médifance n'osera paroistre, nos haynes ne feront plus que pour le vice, & d'une terre de malheur nous en ferons un país de benediction. Là dessus il prend un Crucifix en main; Mes freres, adioûte-t'il, j'ay crû avec vous

que c'estoit là celuy qui nous cauſoit les maladies, & qui dépeuploit nos bourgades, j'ay esté des premiers à dire que les regards en estoient venimeux & apportent la mort. Nos pechez ferment nos yeux à la lumière, la Foy a fait tomber les rayes, qui cauſoient mon auenglement: maintenant c'est ce Crucifié que j'adore, c'est luy ſeul que ie reconnois pour maître de nos vies, pour auteur de noſtre ſalut.

Ce changement d'un homme qu'on euſt creu deuoir eſtre un des derniers à embrasser la Foy eſtonne les eſprits, mais ſa conſtance leur donna plus d'admiration quelques iours après. Le malheur tout d'un coup l'accueille, la mort luy rait un enfant qui eſtoit ſon unique, une niepce, qui en ce pais eſt un appuy plus aſſeuré à un homme que ſes propres enfans, eſt emportée en meſme temps de maladie; deux Iroquois cachez derrière un arbre ſortent de leurs embuſches aſſaſſinent au milieu de ſon champ une ſœur qui ſeule luy reſtoit. Ces deſaſtres m'eufſent eſtonnez ſi ie n'auois la Foy, dit-il aux Infideles, & c'eſt maintenant que ie voy

aux Hurons, ès an. 1642. & 1643. 97
voy que les richesses d'un Chrestien ne
sont pas hors de luy, qu'il porte son thre-
sor en son cœur, & que l'esperance du
Ciel affermit plus une ame que tous les
malheurs de la terre n'auront de force
pour l'abatre. Il restoit encore à sa sœur
assez de vie pour son salut; Ce bon Neo-
phyte luy parle du Paradis & de l'enfer,
luy fait detester ses pechez, elle souhaite
le Baptisme, luy qui n'auoit iamais fait
ce mestier la recommande à Dieu, la
baptize autant qu'il le peut, & afin, di-
soit-il, que plus asseurement elle soit
baptisée, il luy fait renoueller ses actes,
& renouelle son Baptisme iusqu'à cinq
& six fois. Mais tous n'eurent pas plus
d'effet l'un que l'autre: car quoy que
l'eau ne manquast pas à son Baptisme, il
auoit oublié la formule, ou iamais ne l'a-
uoit apprise. Tu es le Maistre de sa vie
toy qui as fait le Ciel & la terre, n'impor-
te qu'elle meure pourueu que son ame soit
bien-heureuse dans le Ciel: c'est toy qui
as mis la Foy dans son cœur, & mainte-
nant ie la baptise, afin que luy faisant
misericorde tu luy efface ses pechez.
Voila les paroles dont il se seruoit au

98 . *Relation de ce qui s'est passé*

Baptême. Mais ce Dieu de miséricorde qui jamais ne manque aux esleus eut égard à sa charité, & à la Foy sincere de cette pauvre femme, qui auoit plus de desir d'estre toute à luy à la mort, qu'elle n'auoit de regret de la vie; les forces luy reuiennent vn peu; ce feruent Neophyte court cinq lieuës d'vne mesme halaine pour venir en nostre Maison querir quelqu'vn des nostres. Deux de nos Peres y courent en haste, trouuent cette femme toute disposée pour le Ciel, où son ame s'enuola bien tost après auoir esté baptisée.

Je ne fais pas moins d'estat de Iean Baptiste Aotiokxandoron, que de Paul Atondo: il est vray qu'il n'est pas de si grand credit, qu'il a moins de paroles, mais ie croy que son cœur n'est pas moins touché, & nous voyons en son procedé ie ne sçay quoy qui paroist plus animé du S. Esprit. Quoy qu'il en soit ces deux bons Neophytes, & quelque nombre de Chrestiens qui estoient desia dans leur bourg avec plusieurs Catechumenes, nous presserent si fortement sur la fin de l'Automne de faire vn plus long sejour,

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 99
avec eux, de les instruire plus à loisir, &
ne pas les priver de la mesme consolation
que nous donniõs aux bourgs de la Con-
ception, de S. Ioseph, & de S. Iean Ba-
ptiste, que nous ne pûmes résister à de si
saints desirs. Il y fallut dresser vne Cha-
pelle, & y establir vne Mission plus à
demeure que nous n'auions fait iusques
alors.

Le Pere Ioseph Marië Chaumonot &
le Pere François du Peron en ont eu le
soin, & Dieu m'a donné la consola-
tion enuiron deux mois de l'hyuer d'y
voir les premieres ferueurs de cette E-
glise.

Les Chrestiens se voyant reünis après
le retour de leurs pesches & voyages, fi-
rent vn Conseil entre eux pour s'animer
plus puissamment au bien, & s'y obliger
de nouueau par vne protestation publi-
que de leur Foy. En suite ayant appelé
ceux qui se dispoient au Baptisme :
Mes freres, leur dirent-ils, ce n'est pas
sur vos levres qu'on doit reconnoistre la
Foy qui est dans vostre cœur, vos œuvres
en seront des témoins plus fideles que
vos paroles; quittez dès maintenant la

pensée que vous auez d'estre Chrestiens, si vous n'estes tous resolu d'en maintenir le nom par la purté de vos vies. Vous auez à combattre les Demons de l'enfer, qui tant de siècles nous ont tenu dans leur captiuité, nous auons autant d'ennemis de nostre salut qu'il y a d'hommes en ces contrées, faites estat que vos peres & meres & mesme vos enfans sont ceux que vous auez le plus à craindre, renoncez aux mouuemens de la nature, & n'escoutez pas vostre cœur qui le premier vous trahira si vous vous fiez trop à luy : en vn mot estre Chrestien, mes freres, c'est detester le mal, & plustost mourir que pecher. A ces paroles les Catechumenes s'écrient qu'ils estoient donc Chrestiens, qu'ils sont tous resolu de croire en Dieu, & luy obeir iusqu'à la mort. En effet ils presserent de telle façon leur Baptisme qu'on ne pût pas le differer. Mais il faut que la Foy trouue par tout des resistances, & si elle ne prend sa naissance dans la persecution, il est à craindre qu'elle n'eust pas assez de vigueur pour se soustenir elle mesme, & croistre dans les actions de sainteté.

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 101

Quelques Algonquins de l'Isle ayant hyuerné cette année aux Hurons, vn de leurs Capitaines appellé Agachimagan, & par les François le Charbon, ne manqua pas de faire icy vn coup de son mestier, Cet homme malheureux plus noir en l'ame mille fois que le nom qu'il porte, & vray boutefeux contre la Foy & les François, estant arriué au bourg de saint Michel y assemble secretemēt les Capitaines: Mes freres, leur dit-il, i'ay toujours eu autant d'amour pour vous, que de hayne contre les Iroquois nos ennemis communs, dont vous sçavez que l'an passé ie ressentay la cruauté, m'estant veu deux fois leur captif, & ayant chaque fois eschapé de leurs mains lors qu'ils estoient à la veille de me brusler tout vif. l'entends que vostre bourg est esbranlé par les discours des robes noires, que plusieurs ont desia receu le Baptême, qu'un plus grand nombre le souhaitent, & que vous mesmes prestez l'oreille à ces discours qui charment en effect à l'abord. Mais sās doute vous ignorez, mes freres, où aboutiront ces promesses d'une vie eternelle. I'ay esté parmy les François à

Quebec & aux Trois Rivières; ils m'ont enseigné le fond de leur doctrine, ie n'ignore rien des choses de la Foy; mais plus j'ay approfondy leurs mysteres, & moins y ay-je veu de iour. Ce sont des fables controuuées pour nous donner de veritables craintes d'un feu imaginaire, & sous vne fausse esperance d'un bien qui jamais ne nous doit arruier, nous engager dans des malheurs inévitables. Je ne parle pas sans en auoir l'experience, Vous auez veu il y a quelques années les Algonquins en si grand nombre que nous estions la terreur de nos ennemis; maintenant nous sommes reduits au neant, les maladies nous ont exterminé, la guerre nous dépeuple, la famine nous va poursuivant en quelque lieu que nous allions. C'est la Foy qui nous apporte ces malheurs; qu'ainsi ne soit lors que ie descendis il y a deux ans à Quebec pour voir où auroit abouty la Foy des Montagnets & Algonquins qui auoient receu le Baptisme, on me fit voir vne maison remplie de borgnes & de boiteux, d'estropiés & d'aveugles, de squelettes toutes décharnées, & de gens qui tous portoient la mort sur

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 103
leur visage. Ce sont là les appanages de
la Foy, c'est cette Maison qu'ils estiment,
(il parloit de l'hospital basti proche de
Quebec pour les malades) ce sont ces gés-
là qu'ils caressent, parce que se resoudre
à estre Chrestien c'est prendre le party de
toutes ces miseres. Outre cela, il faut
s'attendre de n'estre plus heureux ny à la
pesche ny à la chasse. Enfin, mes freres,
adiousta-t'il, si aujourd'huy ie voyois
tout vostre bourg Chrestien, ie suis con-
tent d'estre estimé le plus grand impo-
steur du monde s'il en restoit aucun de
vous qui ne fust mort auant la fin de la
troisieme année: pour moy i'ay presenty
ces malheurs de la Foy, en vain l'ay-ie
predict à ceux qui ayant refusé de me croi-
re, ont trop tard après leurs miseres re-
connu qu'ils estoient trompez. Aucun
Chrestien s'est-il échappé comme moy
des mains de mille morts qui m'estoient
preparées; si leur Dieu est en effet le
Tout-puissant, pourquoy les laisse-t'il de-
dans l'opprobre, que ne rompt-il leurs
chaînes, que n'est-il leur liberateur, que
ne fait-il paroistre en vn país où il veut
estre reconnu, que vrayement il fait bon

104 *Relation de ce qui s'est passé*

de l'auoir pour son Souuerain ? Mais puis-
que ceux qui refusent de l'adorer sont
plus heureux que ne sont ses suiets, si
vous auez, mes freres, quelque reste de
sentiment & d'amour pour vous mes-
mes, pour vos enfans, & pour vostre pa-
trie, choisissez avec moy de le prendre
plustost pour ennemy que pour amy.

Ce malheureux disgracié de la nature,
estant plus que demy sourd, portoit en
sa personne la réponse à sa plus forte ca-
lornie. Mais n'y ayant pas vn qui sou-
tinst le party de Dieu, & qui luy deman-
dast si c'estoit ou sa foy ou son impieté
qui luy causast cette disgrâce, & luy eust
rauy ses enfans, ses freres, & ses neueux,
que la mort auoit trouué dedans les bois,
lors qu'ils fuyoient avec luy les sermons
qu'on leur faisoit de leur salut, il ébran-
la tellement les esprits, & leur donna des
craintes si puissantes de ces malheurs dont
il les menaçoit, que la terreur en fut in-
continent répandue dans le bourg. Les
impies triompherent alors, les foibles
perdirent courage, & plusieurs qui sem-
bloient n'estre pas éloignez du Royaume
de Dieu prirent dessein d'attendre & de

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 105
voir quel succez auroit la Foy dans les
autres qui y demeueroient engagez. Les
Chrestiens cependant tiennent bon, leur
courage s'anime, ils parlent aussi haut
que iamais, & nous voyons en cette Egli-
se que si le Diable a du pouuoir sur ceux
qui ne sont pas sortis encore de sa capti-
uité par le sacrement du Baptesme, ces
eaux sacrées eleuent vne ame au dessus
des craintes terrestres, & font qu'elle ne
redoute que Dieu & le peché.

Je voy bien que ie diray vne partie des
mesmes choses qu'aux precedens Cha-
pitres, si ie veux icy rapporter les senti-
mens des Chrestiens de cette Mission:
car nostre Seigneur leur donne les mes-
mes affections & les mesmes volonte. Je
diray seulement en passant que Dieu a
aussy donné à cette Eglise vn Predicateur
de sa nation, & si vous voulez vn Apo-
stre qui soustient dignement son party,
il se nomme Barnabé Otfinonannont.
Cet homme a tousiours esté des plus con-
siderables de toute sa nation à cause de
sa naissance, (car ils ont icy leur noblesse
aussy bien qu'en France, & en sont aussi
ialoux) mais son esprit qui est tout à fait

106 *Relation de ce qui s'est passé*

excellent, & son courage qui l'a rendu la terreur du pais ennemy, l'ont fait plus remarquable. En vn mot il est de ces personnes qui portent sur le front ie ne sçay quoy digne d'empire, & à le voir vn arc ou vne épée en main, on diroit que c'est vn portraict animé de ces anciens Césars dont nous ne voyons en Europe que des images toutes enfumées: la Foy en a fait vn excellēt Chrestien. Nous dirons dans quelque vn des suiuians Chapitres cōme il a esté cet hyuer prescher le nom de Dieu dans les parties plus éloignées de la Nation neutre. Auant que de partir d'icy, & depuis son retour par tout où il se trouue il faut que l'impieté soit confonduë & Dieu glorifié. Il touche iusqu'au cœur & parlē si fortement des mysteres de nostre Foy, que les plus infideles qui l'entendent à loisir sont contrains d'aduoüer qu'ils souhaiteroient que tout le pais fust Chrestien: mais tous ceux qui approuuoient ce que disoit nostre Seigneur nē se rangeoient pas de son party. C'est assez, & nous deuons nous contenter qu'appellant à la Foy tout le monde, ceux-là seulement s'y redui-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 107
sent qui ont la marque des esleus.

Auant que de finir ce Chapitre ie ne puis oublier vne chose assez remarquable, qui arriua il y a quelque temps à ce bon Chrestien. Il estoit au milieu d'un grand lac dans vn petit canot d'escorce en compagnie des Infideles : vne tempeste les surprend, le Ciel est tout couuert de tonnerres & d'esclairs, & l'eau d'autant de precipices qu'ils voyent de vagues deuant eux. Après auoir en vain espuisé & leur industrie & leur force pour resister à la tempeste, ils en viennent au desespoir, ils inuoquent vn certain Demon nommé Iannaoua, qui disent-ils, s'estant par desespoir ietté autrefois dans ce lac, y excite tous ces orages lors qu'il se veut vanger des hommes, & les appaise après qu'on luy a rendu quelque hommage; ils iettēt en son honneur du petun dedans l'eau, qui est en ces contrées vne façon de sacrifice. Courage, mes camarades, leur dit ce bon Neophyte, nous perirons bien tost, puisque vous appelez le malheur à vostre aide : pour moy ie mourray volontiers plustost que de deuoir ma vie à des Demons pour qui ie

108 *Relation de ce qui s'est passé*

n'ay que de la haine. Malheureux, luy disent ces Infideles, inuoque donc ton Dieu, & nous reconnoissons son pouuoir s'il nous deliure de la mort. Le canot cependant fait eau, les vagues viennent fondre sur eux, & celuy qui gouverne abandonne le soin de son vaisseau, & sa vie. Barnabé là dessus s'escrie, Grand Dieu qui estes obey des tempestes ayez pitié de nous. A ce moment la furie des vents s'appaisa, ces montagnes d'eau s'aplanissent, ils voyent vn calme sur tout le lac si fauorable à leur dessein, qu'incontinent ils aborderent. Mais quoy, ces esprits Infideles en refusent la gloire à Dieu, ils disent que c'est le Demon qu'ils ont inuoqué qui a exaucé leurs prieres, & que c'est là son ordinaire de les retirer du peril lors qu'ils sont plus auant dans le desesperoit. Après tout la famine les presse, ils n'ont point d'autres prouisions que leur arc & leurs flèches: Que ton Dieu te fasse prendre vn cerf, disent-ils à ce bon Chrestien, puisque tu dy qu'il est aussi puissant dans les bois que sur l'eau. Que vos Demons, leur respond-t'il, vous fassent tuer aujourd'huy quelque vache

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 109
sauuage. Ils sortent chacun de son costé,
& vont chercher dans ces vastes forests
dequoy subuenir à leur faim. A peine
Barnabé auoit-il fait vn quart de lieüe,
qu'il trouue à son rencontre vn ieune
cerf, il le perce de ses flèches, il le des-
pouille sur la place, se charge de ce doux
fardeau, retourne au lieu où estoit leur
bagage, prepare le souper qui attend
tous les autres absents. Sur le soir mes
chasseurs arriuent plus affamez & moins
chargez qu'ils n'estoient partis; le Chre-
stien les attend au chemin, & comme ils
ne luy voyent que son carquois en main.
Ton Dieu, luy disent-ils, a esté sourd
pour certe fois à tes prieres, quelque au-
tre iour que tu auras esté plus heureux,
alors il t'aura entendu. Non non, dit-il,
nous ne viuons qu'à ses despens, vostre
impieté ne l'a pas empesché de nous faire
du bien; mais vous meriteriez de mourir
icy de famine; il vous traite comme vn
bon pere fait de meschants enfans qu'il
espere quelque iour deuoir se recon-
noistre.

De la Mission des Anges aux Atioüendaronk, ou Nation Neutre.

C H A P I T R E V I.

LE peu de nombre que nous sommes étant à peine suffisant pour cultiver les bourgades qui nous sont plus voisines, nous n'avons pu continuer l'instruction de la Nation neutre, où il y a deux ans que nous iettâmes les premières semences de l'Évangile. Quelques Chrétiens Hurons y ont esté en nostre place, y ont fait le deuoir d'Apostres, & peut estre avec plus de succès pour le present que nous n'eussions fait par nous mesmes.

Estienne Totiri du bourg de S. Ioseph accompagné d'un sien frere s'estans arrestez dans les bourgades plus frontieres, trouuerent des oreilles si disposées à les entendre, qu'à peine auoient-ils trois ou quatre heures dans la nuit pour prendre leur sommeil. Ils portoient leur chaquet au col, & comme la curiosité picque autant ces peuples barbares, qu'elle

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. iiii.
fait en Europe les Natiōs plus ciuiliſſées,
cette nouueauté en des perſonnes qui
d'ailleurs en tout leur reſſemblēt, faiſoit
qu'à chaque bourgade on leur en de-
mandoit la raiſon. C'eſt, diſoient-ils, vne
des marques, que nous reconnoiſſons
pour maĩſtre celuy qui ſeul a creé le Ciel
& la terre. Il nous eſt inuiſible, quoy qu'il
rempliſſe tout le monde, & que luy ſeul
ſouſtienne toutes choſes, ainſi que l'a-
me remplit nos corps, les viuifiē & les
ſouſtient, quoy qu'elle meſme iamaĩs
ne paroiſſe à nos yeux. En ſuite ils al-
loient deduiſans les principaux myſteres
de la Foy. Mais ce qui touchoit d'auan-
tage ces peuples, eſtoit la crainte de ces
feux qu'on diſoit leur eſtre inéuitables,
s'ils n'adoroient ce grand maĩſtre de la
nature. Et pourquoy donc, repartoiēt-
ils, n'a-t'on continué de nous venir in-
ſtruire? pourquoy nous donnez vous la
connoiſſance de ce malheur qui nous at-
tend, ſi on ne vient en meſme temps
pour nous en deliurer? autrement nous
donnant cette crainte que iuſqu'icy
nous n'auions pas, c'eſt pour nous ren-
dre miſerables dès cettte vie, auant que

112 *Relation de ce qui s'est passé*
nous le foyons en l'autre.

Barnabé Orsinnonannhont excellent
Chrestien du bourg de S. Michel ayant
penetré iusqu'au fond du pais, y a fait
vn plus long seiour, & comme il est de
grande autorité patmy ces peuples, son
zele y a donné bien plus de iour aux veri-
tez de nostre Foy, & son exemple a pres-
ché plus fortement que ses discours. Il
refusa publiquement des desirs d'vne
femme effrontée, qui demandoit de luy
ce que sa conscience ne luy pouuoit per-
mettre, quoy que les coustumes de ces
pais l'y condamnaissent, & qu'on appelle
icy vertu, ce qui deuant Dieu n'est
qu'vn crime. Il a eu mille combats à ren-
dre contre ceux mesme qu'il cherissoit le
plus, ayant tousiours constamment re-
fusé d'obeyr à leurs songes, qui est le
Dieu de tous ces peuples. Et comme on
luy reprochoit que la Foy estoit vn ioug
insupportable, l'obligeât de rompre ainsi
les droits de l'amitié, & le priuer des plus
grands plaisirs de la vie. Non, disoit-il, si
pour aller en Paradis ie scauois vn che-
min couuert de precipices, i'irois teste
baissée & m'estimerois trop heureux de
mour-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 113
mourir en la peine. A quelque prix que
nous gagnions vn bon-heur eternal, nous
ne l'auons qu'à bon marché.

Enfin lors qu'il fut prest de son retour
il se vit obligé de donner le Baptisme à
vne sienne fille qu'il laissoit en ce pais-là,
où il a grand nombre de parens. Mais
souuiens-toy ma fille, luy disoit-il, de
conseruer precieusement la grace que tu
reçois par le Baptisme. Quand le Dia-
ble ou les langues impies te pousseront
au mal, pense que Dieu te voit, quoy que
ton pere soit absent; & si cette conside-
ration ne t'arreste, resouuiens-toy au
moins de celle-cy; Que la plus grande
douleur que tu puisse causer à ton pere,
est de commettre vn peché qui te doieue
à iamais separer d'avec luy.

Sur la fin de l'hyuer vne bande d'enui-
ron cent personnes de ces peuples de la
Natiõ Neutre sont venus nous visiter en
ce pais. Ils y ont ven l'Eglise naissanté
des Hurons, se sont informez de nos
Chrestiens des choses de la Foy, nous les
auons instruits nous mesmes, & s'il faut
croire à leur parole, ils s'en sont retour-
nez avec vn regret que nous ne leur te-

114 *Relation de ce qui s'est passé*

nous compagnie; & des promesses que leur pais ne fera pas de resistance à recevoir la Foy, aussi tost qu'ayans suffisamment fait brèche icy dans les Hurons, nous aurons le moyen de donner iusqu'à eux. Dieu veuille que cette semence porte fruiçts en son temps.

Ces peuples de la Nation neutre ont toujours guerre avec ceux de la Nation du feu encore plus éloignez de nous. Ils y allerent l'Esté dernier en nombre de deux mille, y attaquerent vn bourg bien muni d'une palissade, & qui fut fortement defendu par neuf cens guerriers qui soustinrent l'assaut; enfin ils le forcerent après vn siege de dix iours, en tuerent bon nombre sur la place, prirent huit cens captifs, tant hommes que femmes & enfans, après auoir bruslé soixante & dix des plus guerriers, creué les yeux & cerné tout le tour de la bouche aux vieillards, que par après ils abandonnent à leur conduite, afin qu'ils traissent ainsi vne vie miserable. Voila le fleau qui depueuple tous ces pais: car leur guerre n'est qu'à s'exterminer.

Cette Nation du feu est plus peuplée

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 115
elle seule que ne sont tous ensemble
ceux de la Nation Neutre; tous les Hu-
rons & les Iroquois ennemis des Hurons:
elle contient grand nombre de villages
qui parlent la langue Algonquine, qui
regne encore plus auant. La vie nous
manquera plustost que des nations nou-
uelles à conquies à Iesus-Christ; & il
faut que la Foy adoucisse ces peuples, ain-
si qu'elle commence d'apriuoiser ceux de
mesme langage qui habitent vers le Se-
ptentrion. Au moins quelques Hurons
dignes de foy, qui tous les ans vont trafi-
quer avec des nations Algonquines qui
y sont répandues çà & là, nous ont fait le
rapport qu'ils en ont trouué de Chre-
stiens qui se mettent à genoux comme
nous, joignent les mains, regardent vers
le Ciel, prient Dieu soir & matin, deuant
& après le repas: & la meilleure marque
de leur Foy, est qu'ils ne sont plus méchâs
ny deshonnestes comme ils estoient au-
parauant. Ils les appellent Ondoutraouia-
keronnon. Ce sont peuples environ cent
lieues dans les terres au dessus du Sague-
né tirant au Nort, qui ayans receu quel-
que instruction les vns à Taduoffak, les

116 *Relation de ce qui s'est passé*
autres aux Trois Riuieres, où ils ne vont
que comme des oiseaux de passage, por-
tent dedans leurs bois, leurs lacs & leurs
montagnes solitaires la Foy & la crainte
de Dieu, qui trouue son seiour par tout.

*De la Mission de saint Iean Baptiste
aux Arendaronnons.*

CHAPITRE VII.

LE Pere Antoine Daniel a continué
dans le soin de cette Mission, qui
cette année a eu dans son ressort les
bourgs de S. Iean Baptiste & de S. Ioa-
chim, & vn troisiéme éloigné d'environ
six lieuës, qui porte le nom de S. Ignace.
Dieu a par tout augmenté le nombre des
Chrestiens & des Catechumenes: mais
pour rapporter quelque chose plus en
particulier de cette Eglise.

Vn bon vieillard Chrestien aagé de
plus de cent ans, ayant appris que les en-
nemis s'approchoient de son bourg pour
l'enleuer par force, se réioüissoit au mi-
lieu des frayeurs publiques & des pleurs

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 117
qu'il entendoit de tous costez, disant aux
Infideles qu'à ce coup il alloit estre heu-
reux, & joür des plaisirs que sa Foy luy
faisoit esperer.

Dans ce mesme esprit de la Foy vne
femme Chrestienne qui venoit de perdre
la veuë, & sentoit des douleurs quasi in-
supportables, chanroit au plus fort de
son mal, que la pensée du Paradis adou-
cissoit ses peines, que sa misere trouue-
roit vne fin, mais que la ioye qu'elle espe-
roit dedans le Ciel iamais ne finiroit.

Vn ieune homme Chrestien qui l'an
passé se voyant poursuiuy d'une bande
Iroquoise, s'estoit ietté quasi par deses-
poir derriere vn arbrisseau où il trouua la
vie lors qu'il n'attendoit que la mort,
nous racontoit qu'au milieu de ses crain-
tes il fut tout sur le point d'appeller l'en-
nemy, songeant qu'après la mort il seroit
heureux dans le Ciel. Mon Dieu, disoit-
il dans le fond de son cœur, c'est vous
qui me cachez icy, l'ennemy est à vingt
pas de moy, si vous n'aidiez à me couvrir
serois-je icy en seureté? Disposez de ma
vie selon qu'il vous plaira. Si ie sçauois
vos volonteز ie me presenterois moy

118 *Relation de ce qui s'est passé*

mesme, & leur dirois qu'ils me bruslassent, & alors ie vous offrirois mes tourmens. Ie ne vous demande, mon Dieu, rien que le Ciel, où ie puisse à iamais vous voir comme vous me voyez maintenant. Ce ieune homme est venu bien souuent de dix & douze lieuës pour entendre la Messe, & comme c'estoit en vn temps dangereux pour la crainte des ennemis, & que nous luy disions qu'il auoit tort de s'exposer à ce peril sans bonne compaignie: Et quoy, nous disoit-il, Dieu n'est-il pas avec moy? si ie suis tué en chemin pourrois-je mieux mourir? N'irois-je pas droit dans le Ciel? Puis-je craindre la mort, quoy que ie marche au milieu des perils, m'entretenant dans ces pensées.

Les parens d'un ieune Neophyte luy ayant proposé vn party qui luy estoit aduantageux, luy demanderent si la fille luy agreoit. Vous ne regardez qu'au dehors, leur dit-il, ce que ie veux aimer ne se voit point des yeux. A-t-elle de bonnes pensées pour le Ciel? Est-elle disposée de mourir en la Foy? Son cœur est-il à Dieu? Aimera-t-elle son salut? Si cela est

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 119

le l'aime : sans cela iamaïs elle ne me fera rien.

Vn Capitaine Chrestien des plus considerables du bourg de S. Iean Baptiste, ayant parlé publiquemēt en faueur d'vn songe de quelque sien amy, en fut incontinent touché au cœur. l'ay fasché Dieu, dit - il au Pere, mon peché merite punition ; & comme il a esté public ne crains point de m'ordonner vne penitence publique, parle & ie t'obeiray. Le Pere luy ordonne d'estre huiēt iours sans se trouuer à aucun festin. C'estoit le condamner à vn ieusne plus estroit qu'au pain & à l'eau, & l'obliger plus de dix fois le iour de respondre à tous les Infideles, qu'il faisoit penitence de son peché. Quelquefois il estoit plus de trois heures après midy auant qu'il eust rompu son ieusne, à cause que les festins qui se faisoient en sa propre cabane empeschoient le repas ordinaire. Le Pere s'en estant apperceu voulut luy relascher sa penitence. Mon frere, luy repartit ce Capitaine, tu n'as pas assez de courage, tu te défies trop de nous autres ; non, non, ne mollis point. Le prens plaisir à me punir

120 *Relation de ce qui s'est passé*
nir de mon peché, il faut acheuer ius-
qu'au bout : Quiconque offense Dieu
est trop heureux d'en estre quitte à si bon
marché.

Je pensois finir ce Chapitre par la con-
uersion d'un magicien le plus fameux
qui soit en ces pais. La crainte de l'Enfer
auoit ce semble touché son cœur : desia il
auoit ietté publiquement dedans le feu
ses caracteres, il auoit protesté en la pre-
sence même des Infidèles, que iamais
les Demons n'auroient plus de part avec
luy, que Dieu seul meritoit d'estre ado-
ré de tous les hommes, que les Diables
en effet ne conspireroient qu'à nostre mal-
heur. Mais auant qu'il eust receu le saint
Baptême, il est retourné à son vomisse-
ment; & la honte qu'il a maintenant d'a-
uoir décredité son art, fait qu'il blasphem-
me contre Dieu plus horriblement que
iamais, qu'il se donne à tous les De-
mons: quoy que de fois à autres sa con-
science l'ayt pressé de venir nous deman-
der pardon. Je prie nostre Seigneur qu'il
en tire sa gloire : mais pour dire la verité,
il semble que ce malheureux soit du
nombre des reprouuez; en un mot il vou-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 121
droit bien estre tout à Dieu dans le Ciel,
& tout au Diable sur la terre.

*De la Mission de sainte Elizabeth aux
Algonquins Atontrataronnons.*

CHAPITRE VIII.

LEs Iroquois qui se font craindre sur le grand fleuve de S. Laurent, & qui tous les hyers depuis quelques années ont esté dans ces vastes forests, à la chasse des hommes, ont fait quitter aux Algonquins qui habitoient les costes de ce fleuve, non seulement leur chasse, mais aussi leur pais, & les ont reduit cet hyer à se ranger icy proche de nos Hurons, pour y viure plus en assurance; si bien que s'estant trouué vne bourgade entiere de ces pauvres Nations errantes & fugitiues auprès du bourg de saint Jean Baptiste, nous nous sommes veus obligez de leur donner quelque assistance, & de joindre pour cet effet au P. Antoine Daniel qui auoit soin de la Mission Huronne, dont j'ay parlé dans le Chapitre precedent, le P. René Me-

122 *Relation de ce qui s'est passé*
nard, qui ayant suffisamment l'usage de
l'une & l'autre langue, auoit en mesme
temps le soin de cette Mission Algon-
quine, à laquelle nous auons donné le
nom de sainte Elizabeth.

Dans ces amas de peuples qui d'ordi-
naire n'ont point d'autre maison que les
bois & les fleuves, il s'est trouué dix ou
douze Chrestiens qui autrefois ont esté
baptisez aux Trois Riuieres ou à Kebec,
& d'autres qui iamais n'auoient ouï par-
ler de Dieu.

Le Pere après quelques visites n'eut
pas beaucoup de peine à leur gagner à
tous le cœur. Prends courage, luy disoiēt-
ils, tu dis vray qu'il est raisonnable d'a-
uoir recours à ce grand Maistre de nos
vies : enseigne nous ce qu'il faut dire
pour qu'il entende nos prieres ; ne te
lasse point de parler, & iamais nous ne se-
rons las de t'entendre, quoy que nous
n'ayōs pas tant d'esprit, ne laisse pas d'a-
uoir pitié de nous. *Afflictio dat intellectum*,
la misere a ce semble ouuert leur esprit ;
& si la crainte des Iroquois ne rendoit la
demeure proche des François redouta-
ble, ie croy qu'en peu d'années on en fe-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 123

roit vn peuple tout Chrestien. Au moins deferent-ils beaucoup à nos paroles, & la plupart se rendent souples à la raison.

Le Pere ayant appris qu'un Infidele auoit deux femmes, dont l'une estoit Chrestienne, parle à cet homme de la griefucté de sa faute, de la grandeur de Dieu qu'il offensoit, & des peines d'enfer qui luy estoient inéuitables s'il continuoit dans ce peché. Mon frere, repart l'Infidele, ie reconnois la verité de ce que tu m'enseigne, mais ie ne me sens pas encore assez fort pour obeïr entiere-ment à Dieu: ie luy obeïray en partie, & dès maintenant ie renonce à l'une de ces femmes, & ne veut retenir que celle qui croit en Dieu, prie le qu'il ait pitié de moy.

Vn mere Infidele cōmandoit à sa fille de se trouuer à vn festin superstitieux, où les ceremonies demandent qu'on n'y assiste que tout nud. Le P. Menard ayant entendu ce commandement impudique repréd & la mere & la fille. Nos Capitaines nous le commandent, repliquent-elles: Oüy mais Dieu le defend, & ce feu qui brusle à iamais les pecheurs sera vô-

124 *Relation de ce qui s'est passé*

tre supplice, si vous refusez de luy obeïr.
A ce mot ces femmes demeurent sans re-
plique, & n'oserent pas mesme sortir
de leur cabane pour aller voir cette ce-
remonie, ayant appris que Dieu y seroit
offensé.

Vne femme Infidele estant tombée
griefuement malade, on luy dit que nous
auions recours à Dieu en nos afflictions,
comme à celuy qui nous en pouuoit de-
liurer, qu'elle le priaist de tout son cœur,
& que peut estre il auroit pitié d'elle. Le
mesme Pere qui l'auoit enseignée pas-
sant par là deux iours après, & s'eston-
nant de la veoir trauailler aussi fortemēt
que les autres, cette femme l'appelle, luy
dit qu'il n'est pas vn menteur, que vraye-
ment Dieu est tout puissant, & que
l'ayant prié, en mesme temps elle s'est
veüe guerie. Puis luy parlant plus en se-
cret, elle adioust que son esprit estoit en
peine, que le meschant Manitou luy
estoit apparu la nuit, l'auoit menacée de
la mort si elle ne luy faisoit vn sacrifice,
& que publiquement elle n'aduouast re-
nir de luy la vie. Tu sçais, luy repartit le
Pere, que Dieu seul t'a guery, n'obeis

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 125
pas à ce Demon qui cherche les moyens
de te perdre pour vn iamaïs. Non, non,
replique cette femme, ie veux honorer
Dieu, ie le prieray toute ma vie, & ia-
mais ie ne m'oublieray de luy. Elle est
tres-bien disposée au Baptisme, & toute
sa famille n'est pas esloignée du Royau-
me de Dieu.

D'aucuns suiuiroient le Pere de cabane
en cabane, ne pouuans se lasser de l'en-
tendre parler de Dieu : d'autres le ve-
noient trouuer réglément tous les soirs
& matins, quelque orage & tempeste
qu'il y eust au plus fort de l'hyuer, quoy
que ces cabanes Algonquines fussent
éloignées du bourg de S. Iean Baptiste vn
quart de lieuë de tres-mauuais chemin;
& c'estoit vne consolation à nos Peres
de voir en leur Chapelle Dieu adoré en
mesme temps en ces deux langues diffe-
rentes, Huronne & Algonquine, & par
des peuples qui n'auoient rien de com-
mun que la Foy.

La conduite de Dieu s'est particuliere-
ment fait paroistre sur quelques-vns qui
ont receu le saint Baptisme, & entre au-
tres sur vn guerrier qui receut dans ces

eaux sacrées le nom d'Antoine. Cet homme s'est échappé plus de huit fois des mains de l'ennemy, & depuis son enfance sa vie n'a esté qu'une suite de combats & d'avantures qui succedoient les uns aux autres. Encore depuis peu, il n'y a pas six mois, qu'estant entre les mains des Iroquois, qui avoient desja commencé d'exercer dessus luy leur rage, il trouua le moyen de couper ses liens, & se sauua tout nud dans le plus profond de la nuit, faisant plus de cent lieues dans des routes égarées, n'ayant pour toute nourriture que les herbes & les racines qu'il trouuoit dans le milieu des bois. Dès lors, dit-il, ie remerciay Dieu sans le connoistre, car iamais ie n'auois receu d'instruction: seulement il y a quelques années qu'un de mes camarades me dit, qu'il y auoit un grand Maistre de tout ce monde qu'il falloit adorer. Je m'estois oublié de luy, mais lors que ie me vis miserable, il fut tout mon refuge, j'attendois de luy du secours, & me voyant échappé des terreurs de la mort, & des feux qui m'estoiēt preparez, ie reconnus qu'à luy seul i'estois obligé de ma vie. Le Pere l'ayant

aux Hurons, les an. 1642. & 1643. 127
entendu parler de la sorte quasi en mes-
me temps qu'il arriva; Mais sçais-tu, luy
dit il, les desseins de Dieu dessus toy. Ce
n'est pas assez que tu le reconnoisse, mais
il veut que tu l'aime, & que luy ayant
obey icy bas sur la terre tu sois heureux
à jamais dans le Ciel. Ces paroles entre-
rent si avant dans l'ame de ce pauvre ca-
prif si souvent échapé de la mort, que
dés lors il prit feu, se resolut d'estre
Chrestien, & du depuis quelque résistance
qu'il ait trouvé, quelques difficultez qui
se soient présentées, jamais il ne s'est dé-
mienty de ses saintes résolutions.

Vn autre quasi de mesme aage qui luy
tint compagnie au Baptesme, prit le
nom de René. Ce ieune homme ne fut
pas plustost retourné de la chasse qu'il
vint trouver le Pere. Efface moy ie te
prie mes pechez, luy dit-il, nous som-
mes dans de continuels dangers de nos
vies, où irois-je n'estant pas baptisé? ie
crains plus l'enfer que la mort, ie suis
tout resolu de servir Dieu; & quoy qu'il
arrive jamais ie ne l'offenseray: il voit la
sincerité de mon cœur, & ie croy qu'il est
content de moy, ne me sois pas plus ri-

128 *Relation de ce qui s'est passé*
goureux que luy. En effet ses actions
n'ont point démenty ses paroles, & tou-
jours il s'est comporté en Chrestien me-
me avant que de l'estre.

*De la Mission du S. Esprit aux Al-
gonquins Nipissiriniens.*

CHAPITRE IX.

QUOY que la langue Huronne ait
vne tres-grande estendue & soit
commune à quantité de peuples que la
Foy n'a iamais éclairé ; elle se trouue
toutefois tellement ramassée au milieu
d'une infinité de Nations répandues çà &
là à l'Orient, à l'Occident, au Septen-
trion, au Midy, qui toutes ont l'usage de
la langue Algonquine, qu'il semble que
les peuples de la langue Huronne ne
soient quasi que comme au centre d'une
vaste circonference remplie de peuples
Algonquins. Et ainsi nostre peine n'est
pas de trouver icy de l'employ, mais
plûtost dans le peu d'ouvriers que nous
sommes, de nous resoudre en quelle part
nous devons plustost appliquer nos tra-
vaux.

Finis.

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 129

Finissant la Relation de l'an passé, ie dy que le P. Claude Piiart & le P. René Menard s'estoient depuis peu de iours embarquez avec les Nipissiriniens pour continuer de les instruire en leur país, éloigné du lieu où nous sommes environ de soixante & dix lieuës. Ils y ont demeuré depuis le mois d'Auril iusqu'au mois de Septembre; ou pour mieux dire ils ont suiuy tout ce temps-là ces peuples sans demeure, dans les bois, dans les fleuves, dans les rochers & dans les lacs, n'ayans pour abry qu'une escorce, pour pauë qu'une terre humide, ou la pente de quelque rochet inégal, qui sert & de table & de siege & de liët, de chambre & de cuisine, de caue & de grenier, de Chapelle & de tout. En vn mot on y menë vne vie où on apprend bien tost que la Nature se contente de peu: & s'il faut quitter sa maison en quelque lieu qu'on aille, il se trouue qu'on n'a rien perdu, & qu'en moins d'une demie heure on s'est basti vn logement entier.

Les Peres commencerent leur instruction par les principaux Capitaines, *sed non hos elegit Dominus; mais Dieu ne*

130 *Relation de ce qui s'est passé*

commence pas ses ouurages par ce qui éclate le plus. Il faut qu'une pauvre vieilleaveugle l'emporte, & reçoive toute la premiere les benedictions qui descoulent du Ciel. La grace s'empara de son cœur & changea bien tost la nature : c'estoit vn esprit orgueilleux & plein de raillerie, qui se mocquoit des choses de la Foy. Dieu ne l'eut pas si tost touchée qu'elle ne fust plus ce qu'elle estoit ; ses paroles ne sont que douceur, elle respecte nos mysteres, elle souhaire le Baptisme ; enfin l'ayant receu, & se voyant dans le bon-heur des enfans de Dieu, elle ne songe qu'au Ciel. C'estoit vn plaisir, disent nos Peres, de la voir le iour qu'elle venoit pour estre baptisée, par vn temps assez rude, par vn chemin de roches où elle s'égaroit à cause de son aveuglemēt, & où sans doute elle eust perdu courage, si sa ferueur ne luy eust rendu ces peines agreables, & ces égaremens pleins d'amour.

Vne femme infidele en travail d'enfant estoit depuis deux iours dans le desespoir de la vie. Les Medecins ou plutôt les Sorciers du pais ayans épuisé tout

leur art, & iugeans que la mere & l'enfant n'en pourroient reschaper, vinrent trouuer nos Peres. Est-il donc vray, leur dirent-ils, que celuy que vous honorez soit plus puissant que nos Demons? qu'il fasse paroistre son pouuoir, priez-le qu'il resuscite cette femme qui a perdu le iugement, & va perdre la vie; au moins qu'elle se deliure de son fruit auant que de mourir. S'il entend vos prieres vous disposerez de l'enfant, vous le pourrez instruire, vous luy donerez le Baptisme, & pas vn ne vous resistera. Nos Peres se transportent où estoit la malade, la recommandent à Dieu & aux prietes de S. Ignace. Ce grand Sainct fut bien tost exaucé; sur l'heure mesme cette femme mourante se deliure tres-heureusement de son fruit, l'enfant se trouue plein de vie, la mere reuiet en santé, tous en donnent la gloire à Dieu, & reconnoissent que c'est luy qui seul merite d'estre adoré.

Il n'est pas difficile de faire que ces peuples ayent recours à Dieu dans leurs necessitez; & si les Heretiques qui veulent que la Foy sans les œuvres nous iusti-

fic, venoient en ces pais enseigner leur erreur, ils trouueroient nos sauuages de tres-bon accord avec eux: car pourueu qu'on les laisse viure en barbares, ils feront bien tost Chrestiens. Mais quand nous leur disons que pour honorer Dieu & estre heureux au Ciel, il faut abandonner le vice, viure en homme & non pas en beste, songer plus à nos ames qui sont immortelles qu'à vn corps qui pourrira après la mort; enfin qu'il faut les bonnes ceuures avec la Foy, c'est ce qui leur semble fascheux, ce qui les espouuante & les rebute de la sainteté de nos mysteres, & cela seul nous les rend ennemis.

Nos Peres l'esprouerent bien tost au milieu de ce peuple errant, car lors qu'il fallut en venir au point, decréditer le vice, reprendre ceux qui auoient deux femmes, defendre le recours aux superstitions diaboliques, ce fut lors qu'ils trouuerent plus de resistance, qu'il y eut à combattre plus fortement; que les supposés du Diable & ceux qui passent icy pour Magiciens se rendirent plus insolens à blasphemer contre la Foy, à vser de menaces, & faire quelque chose de plus.

aux Hurons, es an. 1642. & 1643. 133

Quiconque vienne icy doit apporter son ame entre ses mains, & attendre la mort peut estre autant de la rage d'un Algonquin ou d'un Huron, que d'un ennemy Iroquois. Vn barbare qui ne craint aucune iustice ny de Dieu ny des hommes, a bien tost fait vn mauuais coup.

Vn de ces supposts de Saran s'estant vn iour mis en colere contre vn des Peres, se ietta furieusement sur luy, & l'ayant terrassé estoit après pour l'estrangler. Le Pere appellant Dieu à son secours fut entendu de quelqu'un qui de bon-heur n'estoit pas esloigné, & qui ayant horreur d'une méchanceté si noire se ietta sur cet homme, luy arracha la proye des mains, & enfin arresta son crime.

Ces resistances n'empeschoient pas que quelques-vns, mesme des principaux, ne goustassent les choses de Dieu, ne se fissent assiduelement instruire, & n'eussent recours aux prières qu'ils faisoient dans vne Chapelle, qui n'auoit rien de riche qu'un Autel où les Anges adoroient tous les iours ce qu'ils voyent de plus auguste dans le Ciel. Mais nos Peres ne voyans pas encore en tout cela rien d'assez fort

134. *Relation de ce qui s'est passé*

pour les fondemens d'une Eglise, qui doivent estre solides, si on veut bastir quelque chose qui soit de durée; & ayans appris que ces peuples deuoient hyuer-ner icy dans les Hurons, se resolurent de ne baptiser rien que ceux qu'ils voyoiēt en danger de mort, & differerent à esprouer les autres pendant tout le cours de l'hyuer.

En effet sur la fin de Decembre non seulement les Nipissiriniens, mais aussi plusieurs autres de ces Nations errantes & de mesme langue Algonquine qui habitent sur les riuages de nostre mer dou-ee, arriuerent quasi à nos portes, dresserent leurs cabanes assez proches de nous; & le Pere Claude Piiart qui seul alors nous restoit de la langue Algonquine continua de les instruire.

Le prestrier qui receut le Baptisme en estat de pleine santé, fut vn Capitaine de guerre nommé Alimoueskan. C'estoit vn naturel fougueux & superbe, principalement en nostre endroit: La Foy en a fait vn agneau & l'a rendu méconnoissable. Il prit le nom d'Eustache lors qu'il se fit Chrestien, & du depuis il a tourné

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 135

tellement son courage à se vaincre soy
mesme, à mépriser les railleries des Infideles, à resister à leurs attaques, que quelques efforts qu'ayent apporté les plus ennemis de la Foy pour l'engager à quelque faute, iamaïs ils n'ont pû rien gagner sur luy. Vn iour qu'on l'entraisoit par force en vn lieu dont sa seule Foy luy pouuoit donner de l'horreur; voyât qu'il n'eust pû vaincre en combatant, il se deliura par la fuite des mains de ceux qui vouloient le perdre en l'aimant. Souuent il a quitté les compagnies pour ce suiet, il a sorty brusquement des festins au milieu des ceremonies, quoy que parmy ces peuples cela soit iugé pour vn crime. Mais, disoit-il, j'aime mieux estre criminel aux yeux de tous les hommes qu'aux yeux de Dieu. Il prie publiquement soir & matin en sa cabane, & ne rougit en aucun lieu de paroistre Chrestien. Comme quelques railleurs luy reprochoient que sa Foy le rendoit esclau, & que c'estoit trop s'abaisser d'obeir au Pere qui l'en-seignoit; Et bien, dit-il, ie ne veux plus luy obeir, mais ie veux obeir à Dieu duquel il porte la parole. Je n'ay plus qu'à

136 *Relation de ce qui s'est passé*

ne crainte en ce monde, disoit-il vne fois, de perdre la grace du Baptême, c'est l'entretien de mes pensées, & le desir qui regne plus dedans mon cœur.

Vne faueur du Ciel en attire bien tost vne autre, & les graces de Dieu ne s'arrestent pas à vn seul. Celuy qui suiuit au Baptême ce Capitaine, fut appelé Estienne, son surnom est Mangouch. C'est vn homme d'une fort douce humeur, qui auoit desia connoissance de nos mysteres pour auoir quasi tousiours esté le Maistre de nos Peres en la langue; mais il les scauoit sãs les croire, & ce qu'il auoit entendu du Paradis & de l'Enfer iamais n'auoit fait de brèche en sō cœur.

Quand Dieu anime vne parole elle a mille fois plus d'effet que la plus forte Rhetorique des Aristotès & Cicerons. Le P. Charles Raymbaut passant l'Esté dernier par les Nipissiriniës, languissant d'une maladie dōt il mourut, estâr arriué à Kebec, ne dit que trois lignes à cet homme qui percerent son cœur. Mangouch, luy dit-il, tu voy bien que ie m'en vay mourir, c'est maintenant que ie ne voudrois pas te mentir: ie t'assure qu'il y a

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 137

là bas vn feu qui bruslera eternellement les mécréoyans. Cet homme auoit entendu mille fois cette verité, mais alors il la redouta : il demeura sans repartie, quoy que son cœur fut plus fortement agité que iamais. Sans doute, conclud-il deslors en soy mesme, cela est vray, il faut que j'obeïsse à Dieu ; mais qui dénouera les liens qui me tiennent enchaîné ? en vn mot il se sentoît trop foible, & voyoit sa misere sans pouuoir encore en sortir.

Enfin la grace a acheué son coup. Cet hyuer lors qu'un certain des plus confidables de toute la Natiõ, que Dieu auoit touché tout le premier, perdit courage, & refusa sur le point d'estre baptisé le bonheur des enfans de Dieu, celuy-cy prit sa place, fut tout changé en vn moment ; il brisa tout d'un coup ses chaines, rompit le nœud de sa captiuité, se mit à prier Dieu publiquement, renonça aux superstitions du païs, se mocqua de tous ceux qui s'opposèrent à son dessein ; & il parut en sa personne, qu'en vn moment le S. Esprit donne plus de force à vn cœur dont il veut prendre possession, qu'il n'é-

138 *Relation de ce qui s'est passé*

toit remply de foiblesse lors qu'il estoit abandonné aux laschetes d'une nature corrompue.

Sa ferueur est accreuë depuis son Baptesme ; il va tousiours montant dans cet esprit de Foy qui anime son zele, qui enflamme sa charité, qui viuifie tout ce qu'il fait, & par tout le donne à connoistre pour excellent Chrestien. Il a gagné sa femme à Dieu, & luy mesme l'instruit pour la disposer à la grace. Non, dit-il quelquefois, ie ne sens plus de peine à rien, toutes choses me sont faciles, & il m'est aduis que ie marche dans vn chemin tout applaný sçachât ce que ie sçay. Quand mesme ceux qui m'ont instruit se banderoient tous contre moy, & me chasseroient de la compagnie des Chrestiens j'aurois recours à Dieu, il seroit ma conduite, & tousiours ie viurois dans l'esperance que voulant estre tout à luy, quoy que fissent les hommes, luy seul auroit pitié de moy.

Quelques autres personnes sont esbrailées de ces exemples, & donnent esperance de quelque bon succez ; mais nous ne iugeons pas qu'il faille se presser avec

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 339
des sauvages, ny leur confier la sainteté
de nos mysteres sans quelque forte es-
preuve. Cependant on ne laisse pas d'en-
voyer tousiours dans le Ciel des ames in-
nocentes, & quelquefois avec tant de
bon-heur, qu'il est aisé de voir que les
conduites de la diuine prouidence sont
par tout adorables, & en tout lieu rem-
plies d'amour pour ses Esleus. Ce sont
autant d'Aduocats dans le Ciel, autant
d'intercesseurs auprès de Dieu, qui en
fin fléchiront sa misericorde & attireront
sa benediction sur ces peuples.



LETTRE DE M. DC. XLIV.

MON REVEREND PERE, J'
I'adrescois l'an passé la Rela-
tion à vostre Reuerence, mais les por-
teurs ayans esté pris ou défaits en chemin
par les ennemis, les Anges du Ciel la
conduisirent heureusement entre les
mains du P. Isaac Iogues, pour luy ser-
uir de quelque consolation dans sa capti-
uité, & luy faire voir les fruiçts de ses
travaux & souffrâces Apostoliques. Nous

140. *Relation de ce qui s'est passé*
en enuoyâmes depuis vne secôde copie,
nous ne sçauons encore ce qu'elle est de-
uenüe. Nous auons tout suiet de crain-
dre que les mesmes accidens n'arriuent
cette année; c'est pourquoy pour essayer
toutes les voyes possibles de faire sçauoir
à vostre Reuerence de nos nouuelles,
n'ayât pû encore receuoir des memoires
plus amples de nos Peres, pour vne nou-
uelle Relation, voicy par auance vn mot
qui pourra dōner quelque idée de l'estat
present des affaires de Dieu en ce païs.

La guerre y a continué ses rauages or-
dinaires pendant l'Esté: les Iroquois en-
nemis de ces peuples ont bouclé tous
les passages & les auenuës de la Riuiere
qui conduit à Kebec; & de ceux que la
necessité des marchandises de France
auoit contraint de fermer les yeux à ces
dangers, plusieurs y sont demeurez; les
autres pour la plupart sont retournez
tout nuds ou percez d'arquebusades,
après auoir eschapé sept ou huit fois les
mains & la cruauté de ces barbares.

La desolation n'estoit pas moindre sur
le païs; de pauures femmes se sont trou-
uées presque tous les iours assommées

aux Hurons, en l'année 1644. 141

dans leurs champs; les bourgs dans les al-
latmes continuelles, & toutes les trou-
pes qui s'estoient leuées en bon nombre
pour aller donner la chasse à l'ennemy
sur les frontieres, ont esté défaites & mi-
ses en déroute, les captifs emmenez à
centaines, & souuent nous n'atons point
eu d'autres courriers & porteurs de ces
funestes nouuelles, que de pauures mal-
heureux eschapez du milieu des flam-
mes, dont le corps demy brulé, & les
doigts des mains coupez, nous donnoient
plus d'assurance que leur parole mesme,
du malheur qui les auoit accueilly eux &
leurs camarades.

Ce fleau du Ciel en estoit d'autant plus
sensible qu'il estoit accompagné de ce-
luy de la famine, vniuerselle parmy tou-
res ces Nations à plus de cent lieues à la
ronde: le bled d'Inde, qui est icy l'uni-
que soubstien de la vie, y estoit si rare, que
les plus accommodez à peine en auoient-
ils pour ensemençer leurs terres; plu-
sieurs ne viuoient que d'un peu de gland,
de potirons, & de chetiues racines qu'ils
alloient souuent chercher bien loin en
des lieux de massacre, & qui n'estoient

142 *Relation de ce qui s'est passé*

batu que des pas de l'ennemy.

Nous auons tiré cet auantage de la necessité publique, que Dieu par vne providence toute particuliere nous ayant pourueu à suffisance de bled du pais, nous a en mesme temps donné vne belle occasion de faire connoistre à nos Chrestiens par des effets bien sensibles, l'estroite vnion que nous contractons avec eux par l'esprit de la Foy. Nostre maison, dans laquelle nous auons vne espee d'hospital hors de nostre appartement, leur a tousiours esté ouuerte; ils y sont venus se rafraischir de temps en temps les vns après les autres; pour trauailler par après plus aisément à leurs champs. Les Infideles ont esté viuement touchez de cette charité inusitée parmy eux, & plusieurs en sont deuenus excellens Chrestiens.

Des moyens estudiez par la prudence humaine sont trop bas pour conduire des entreprises que Dieu regarde comme siennes. La guerre, la famine, les persecutions, toutes ces tempestes qui sembloient plus que iamais deuoir abatre le Christianisme, l'ont puissamment

estably. Contre l'ordinaire des années precedentes, nos Peres ont eu autant & plus d'employ pendant l'esté que durant l'hyuer : nos Missions ont esté changées en Residences, les Chapelles agrandies partout : faute de cloches il nous a fallu pendre de vieux chaudrons à l'instance & à la sollicitation de nos Chrestiens : les cimetières ont esté benis, les processions dans les bourgs, les funerailles selon la coustume de l'Eglise, les Croix erigées & adorées solennellement à la veüe des barbares.

Les anciens Chrestiens menent vne vie irreprochable & pleine de sainteté, les bons sentimens que Dieu leur donne plus que iamais nous font connoistre que le saint Esprit prend tous les iours vne nouvelle & plus forte possession de leurs cœurs. Ils font l'office de Dogiques en l'absence de nos Peres. Dans leurs guerres & leurs chasses estans mesmes en grandes troupes, font faire les prieres publiques, & marcher le seruice diuin aussi exactement, que s'ils estoient dans leur Eglise ; instruisent & baptisent avec beaucoup de satisfaction &

144 *Relation de ce qui s'est passé*
edification dans les dangers ; remplissent
les Nations estrangeres où ils vont en
marchandise de l'odeur de leur vertu , y
preschent la sainteté de la loy Chrestien-
ne , font naistre par tout le desir de iouir
du bon-heur qu'ils possèdent , & nous
ouurent insensiblement la porte à plu-
sieurs grands peuples qui ne pouuoient
entendre nostre nom sans fremir , & ne
nous auoient regardé par le passé , que
comme des personnes qui leur portoient
malheur.

Pour ce qui est des nouueaux Chre-
stiens , le nombre en a esté notablement
plus grand cette année que les preceden-
tes. Les Infideles mesmes humiliez &
rendus plus dociles par l'affliction, nous
semblent beaucoup moins éloignez du
Royaume de Dieu. Enfin le corps des
Chrestiens après de fortes épreuues du
Ciel, se va rendant considerable & com-
mence à emporter le dessus en quelques
bourgs. Surquoy vn des plus notables de
ce pais se plaignant vn iour à vn Capitai-
ne Chrestien, de l'empire que prenoit in-
sensiblement la Foy sur les coustumes de
leurs ancestres , & disant qu'il seroit à
pro-

aux Hurons, en l'année 1644. 145

propos de s'opposer au plustost au cours de l'Euangile; cela eust esté bon dans les commencemens, dit ce braue Neophyte, mais maintenant que les choses sont si auancées, cette entreprise seroit tout à fait au dessus des forces humaines : il nous sera plus aisé à nous de conuertir ce qui reste encore dans l'infidélité, qu'à vous de nous faire quitter nostre résolution, & abandonner la Foy.

Dieu verifie ce bon courage, auant que d'en venir à ce point, nous auons encor de puissans obstacles à rompre, l'instabilité inueterée dans les mariages ne seroit pas vn des moindres, sans la charité de quelques personnes, ausquelles nous sommes redevables d'un bon nombre de familles Chrestiennes, que nous n'aurions iamais gagnées à Dieu sans ces assistances temporelles; & nous auons tous sujet d'esperer que nos Eglises iront tousiours croissans par tout, tandis que ces sources de pieté ne tariront point: vn mariage bien estably nous donne souvent quinze ou seize Chrestiens.

Mais la plus forte espine que nous

146 *Relation de ce qui s'est passé*

ayons, est que les ennemis de ces peuples ayâs le dessus par le moyen des arquebuses qu'ils ont de quelques Européâs, nous sommes maintenans comme inuestis & assiegez de tous costez, sans pouuoir soulager la misere d'une infinité de peuples, qui vivent encore dans l'ignorance du vray Dieu; ny recevoir mesme du secours de la France qu'avec des peines incroyables. Nous attendons vniquement du Ciel, l'aplanissement de ces difficultez & les prieres, & les vœux qu'on fera pour nous, & pour tant de pauvres Barbares, feront sans doute les assistances les plus asseurées qu'on nous puisse rendre. Au moins si le malheur des temps empesche que tous les effets de la charité de tant d'ames saintes, ne viennent iusques à nous, tant de larmes qu'elles versent nuit & iour deuant les sacrez Autels, leurs souspirs & leurs gémissemens penetreront malgré la rage des Iroquois, iusques au plus hault des Cieux, pour y crier misericorde en faueur de tant de Nations rachetées du precieux sang du Fils de Dieu. Nous

aux Hurons, en l'année 1644. 174
salüons tous humblement vostre Re-
uerence , & nous recommandons affe-
ctueusement à ses SS. SS. & PP,

De V. R.

*Des Hurons, ce dernier de
Mars, 1644.*

Tres-humble & tres-obeyssant
seruiteur en N. Seigneur,
HIEROSME LALEMANT.